

L'Exécuteur [147]

– Alerte sur le Bosphore

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ALERTE SUR LE BOSPHORE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

ALERTE SUR LE BOSPHORE

Adapté de l'américain par

Urbain **A**eck



CHAPITRE PREMIER

Tahar Batoum était très beau. Un visage lisse et doré, un sourire éblouissant, de grands yeux veloutés en amande, avec cette perpétuelle expression tendre et vaguement ironique qui rendait Ismet Sorgül fou d'amour. Tahar Batoum connaissait son pouvoir et, à tout juste vingt ans, la passion de son nouvel amant le confortait dans son indéfectible certitude : un jour, il serait riche. Très riche. Il lèverait l'amant idéal, celui qui le couvrirait de fric. Et ce ne serait pas Ismet Sorgül. Ancien pigiste au quotidien *Tercüman*, celui-ci venait d'entrer à la TV nationale comme journaliste de troisième zone, avec une seule idée en tête : réaliser le super scoop qui le hisserait au sommet. Et, justement, il était sur le point de l'obtenir. Cette nuit même, il avait tout raconté à Tahar sur l'oreiller. Ensuite, il avait sombré dans un sommeil de plomb, et le jeune gigolo avait pu s'isoler dans le salon pour téléphoner.

Ce matin, debout devant le grand miroir de la salle de bains, Tahar Batoum contemplait son corps nu avec orgueil. Un corps long et fin, musclé, fait pour l'art, le sport, l'amour. Si Tahar Batoum avait aimé les filles, il aurait fait des ravages dans les hordes d'étrangères visitant Istanbul. S'arrachant à sa propre admiration, il s'habilla, repassa dans la chambre en désordre où des odeurs d'alcool, de tabac et de transpiration stagnaient. Ramassant le sac à dos qu'il avait posé près du lit, il allait s'en aller quand la voix ensommeillée d'Ismet l'arrêta :

— Tu t'en vas ?

Tahar retourna embrasser son amant.

— Mon avion est à 10 heures. Je te l'ai dit.

À Afyon, berceau de sa famille, son père malade l'attendait.

— Reviens vite ! grommela le journaliste.

Tahar, s'arrachant à l'étreinte du journaliste, lança avec une ironie forcée :

— Si je ne me crashe pas.

Ismet avait peur de l'avion, et le jeune homme s'amusait à en rajouter. L'instant d'après, il émergeait dans la foule matinale de Cicek Pasaji, où les innombrables *meyhanes*, les bistrots locaux, commençaient à ouvrir. Débarrasser sa YZF Yamaha de ses trois

antivols et désactiver la sirène d'alarme l'agaçaient beaucoup, mais il tenait trop à sa moto pour ne pas la protéger de la convoitise. Quelques minutes plus tard, il traversait la Corne d'Or par le pont de Galata, passait le bazar égyptien, remontait Abdulazel, puis Mürselpasa, longeant la Corne d'Or jusqu'au port marchand. Gagnant les quais, il slaloma entre les containers, engagea la 750 dans une ruelle malodorante, piquant vers un entrepôt peint en bleu, au fronton duquel s'inscrivait la raison sociale : YÜNET & Co LTD. Il longea le bâtiment et, sans descendre de son engin, frappa du poing à une porte latérale. Elle s'ouvrit aussitôt et un colosse chauve, moustachu et affligé d'un fort strabisme lui fit signe d'entrer. Yazid, le chauffeur du patron. Vraiment très laid. D'un coup d'accélérateur, Tahar pénétra dans le vaste local, roulant jusqu'au pied d'un étroit escalier de bois. Coupant le moteur, il leva les yeux vers la galerie qui servait de bureau, vit de la lumière, et, suivi de Yazid, grimpa les marches, poussa une porte vitrée, ouvrant déjà la poche de son sac à dos.

— Bonjour, Tahar, l'accueillit une voix molle.

Outre l'énorme Dogan Yünet, avec son éternel costume clair fripé et ses épaisses lunettes de myope, trois autres hommes occupaient le bureau. Notamment un grand rouquin au teint pâle et aux petits yeux bleus très enfoncés dans leurs orbites.

— Tu as fait vite, félicita Yünet.

— C'est que j'ai mon avion, rappela Tahar. Mon père...

— C'est vrai, se souvint le gros myope. Que Dieu le bénisse, ajouta-t-il en désignant une chaise face à sa table de travail. Assieds-toi.

Tahar remercia d'un battement de cils, s'assit, sortant du sac à dos un Dictaphone à microcassette qu'il remit au Turc.

— Tout est enregistré, annonça-t-il fièrement.

Sous le regard intéressé du grand rouquin, Dogan Yünet enfonça la touche *play* de l'appareil, et une voix au timbre légèrement grinçant s'éleva dans la pièce. Celle d'Ismet Sorgül. Parfois entrecoupé de soupirs sans équivoque. Nullement gêné, Tahar Batoum observait la grosse face de Yünet. L'enregistrement terminé, il y eut un brusque silence, puis Dogan Yünet releva ses lunettes sur Tahar qui attendait, anxieux. Il avait vraiment besoin du fric promis par le Turc.

— C'est bien, Tahar, déclara enfin ce dernier. Très bien.

Il souriait, satisfait. Levant ensuite les yeux au-dessus de Tahar, il lança :

— Paye-le, Yazid.

Un immense soulagement s'empara de Tahar. Il entendit un

glissement dans son dos, tourna la tête, aperçut un éclair, vit une lame passer devant son visage. Une poigne terrible agrippa ses cheveux, un trait de feu lui cisailla la gorge et il eut l'impression d'avaler de la lave en fusion. Un geyser pourpre fusa de côté, faisant reculer Yünet dans son fauteuil. Tahar voulut se débattre, se sentit tout mou, eut une nausée, enregistra une vision d'un blanc éblouissant et, brusquement, plongea dans un gouffre sans fond.

Ismet Sorgül était nerveux. Depuis son départ pour Afyon trois jours plus tôt, ce petit salaud de Tahar ne lui avait donné aucune nouvelle, et il était impossible à joindre. Son père était sa seule famille encore vivante et il n'avait pas le téléphone. Le temps d'envoyer un courrier, Tahar serait déjà de retour. Dans quarante-huit heures.

Mais, même sans ce contretemps, Ismet Sorgül aurait été nerveux quand même. L'équipe de la télévision allemande qu'il se préparait à accueillir à sa descente d'avion allait lui fournir l'occasion de ce scoop qu'il appelait de tous ses vœux. Une opération internationale, dont il avait eu beaucoup de mal à monter le volet turc. À cause du secret qui l'entourait, et des risques qu'il avait dû prendre, mais qui aurait une formidable répercussion au niveau mondial. Un sensationnel pavé dans la mare, auquel son nom serait associé, puisqu'il figurerait au générique. Titre du reportage : « Les mafias gouvernent le monde. » En réalité, il s'agissait de révéler comment et dans quelle proportion le Crime Organisé avait infiltré les sphères politiques et financières de très nombreux pays. Bien sûr, les plus riches, les plus industrialisés étaient les plus atteints, mais même si la Turquie n'était pas de ceux-là, de par sa situation géographique, le cancer mafieux s'y était néanmoins largement installé. Notamment les organisations de l'Est. Depuis l'effondrement du rideau de fer, les mafias russes se taillaient ici la part du lion.

— Tout ira bien, souffla une voix près d'Ismet. Détends-toi.

Quittant un instant la route des yeux, le journaliste tourna un regard de côté. Sa sœur l'observait, mi-amusée, mi-impatiente. Elle était si belle que, parfois, Ismet se demandait s'ils avaient bien eu les mêmes parents. Sans doute la différence d'âge. Ismet approchait les quarante ans, Leila en avait vingt-cinq, il était gros et ordinaire, tandis qu'avec son corps de tanagra et son regard doré, à la fois intense et profond, Leila aurait pu faire du cinéma. Elle était tout son contraire, mais il était content. Il l'admirait sincèrement et n'aurait pas aimé qu'elle fût laide et lui beau.

— Tout ira bien, répéta-t-elle avec conviction.

Ismet acquiesça en silence. Leila avait raison. Rien ne pouvait plus

rater maintenant. Les contrats étaient signés entre toutes les parties et leur avion était sûrement déjà en approche finale. Ce serait un reportage magnifique. Tous les contacts étaient pris, le fric des « primes d'indics » avait été débloqué par la banque des Allemands, les informateurs étaient chauds et leurs révélations allaient faire des vagues. Certains témoignages de « repentis » se feraient même à visage découvert, dont le plus sensationnel, celui de Micha Korbuz, un ancien agent local du KGB. Il avait aidé à monter les structures des trafics d'armes avec l'ex-URSS, mais l'un des responsables mafieux du secteur, devenu l'amant de sa femme, avait tenté de le faire assassiner. Korbuz en savait beaucoup, et il voulait se venger. L'informateur et l'enquête dont tout journaliste rêve. Un travail magistral, dont les premières prises de vues commençaient dès demain.

— Tout ira bien, répéta Leila Sorgül, à condition d'arriver jusqu'à l'aéroport.

L'ironie fit sourire Ismet qui acquiesça en accélérant. Le vieux break 505 bondit en avant en grondant. Malgré ses deux cent vingt mille kilomètres, il avalait courageusement l'asphalte, fumant tout juste ce qu'il fallait. Leila avait raison. Il ne fallait pas faire attendre les Allemands.

— À la bonne heure ! soupira la jeune femme en se détendant.

Un instant plus tard, la Peugeot abordait la rocade menant à l'aéroport, et se redressant sur son siège, elle vérifia son maquillage dans le rétro. Consultait enfin la montre de bord, elle commenta :

— Si leur avion est à l'heure, ils ont déjà passé les contrôles. J'irai les accueillir pendant que tu resteras au volant.

Ça éviterait d'aller au parking. Et puis s'ils parlaient tous deux l'anglais, Leila maîtrisait aussi assez bien l'allemand. C'était pour ça qu'elle l'accompagnait.

— Ensuite, décréta la jeune femme, tu me déposeras en ville. Devant chez Turhan.

Turhan vendait les meilleurs *imam bayildi* d'Istanbul, des aubergines farcies de tomate et d'oignon à l'huile d'olive. De quoi régaler l'équipe allemande pour ce premier dîner à la maison.

— Je prendrai un taxi pour rentrer, dit-elle encore.

Pendant ce temps, Ismet emmènerait les Allemands aux studios.

— D'accord, acquiesça-t-il encore en arrêtant la voiture devant une des sorties de l'aérogare. J'espère qu'ils sont arrivés.

Leila avait à peine disparu qu'un policier se pointait pour faire circuler la 505. Ismet arrangea l'affaire avec sa carte de presse et, dix minutes plus tard, Leila réapparaissait, accompagnée de deux hommes

et d'une femme, poussant trois chariots lourdement chargés. Salutations promptement faites et bagages enfournés à l'arrière du break, tout le monde s'engouffra dans la Peugeot qui démarra aussitôt, retournant vers Istanbul.

Tout au long du chemin, Leila et les arrivants ravis discutèrent en allemand, et quand la Peugeot pénétra en ville, Ismet poussa un soupir de soulagement. Il n'avait jamais aimé la langue allemande. Rue Karadeniz, il stoppa la voiture derrière une camionnette en livraison, déposant sa sœur devant la devanture bleue du traiteur.

— Ce soir, prévint-il discrètement en turc, seulement de l'anglais, hein ?

Ironique, Leila sourit, sauta à terre, envoyant du bout des doigts un petit baiser à son frère, avant de s'engouffrer dans la boutique. Jurant intérieurement contre la camionnette du livreur qui l'empêchait de passer, le journaliste coupa le contact, alluma une cigarette, lançant en anglais à ses invités :

— Après dîner, on ira s'amuser un peu.

À partir de demain, ce serait une autre histoire. Un reportage sur la mafia, ça n'était pas vraiment du tourisme. Mais devant la Peugeot, le chauffeur de la camionnette réintégra son véhicule et, cessant de songer à l'enquête, Ismet remit le contact.

Dans la BMW, il y eut un bref flottement, avant que le voisin du chauffeur ne hasarde :

— Merde ! Ils vont repartir sans la fille !

Un des deux hommes assis à l'arrière hocha sa tête gominée. De ses petits yeux noirs très enfoncés dans leurs orbites, il avait suivi toute la scène en silence. Là-bas, le livreur avait réintégré sa camionnette et, au soudain nuage de fumée noire de son échappement, il comprit que le moteur de la 505 tournait de nouveau.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna Selluk, le chauffeur de la BMW.

Dans le rétro, son regard affligé d'un fort strabisme observait Bülent le gominé.

— Une seconde ! renvoya ce dernier.

Il réfléchissait à toute vitesse. Ce cas de figure n'avait pas été prévu, et il se demandait si la fille avait une quelconque importance dans le plan. Un bref instant, il fut tenté de faire appeler le patron par le cellulaire du bord, mais c'eût été faire preuve de manque d'initiative, et il y renonça. Dans l'action, les vrais pros faisaient face à toutes les situations, et Bülent était un des meilleurs. Peut-être même

Le meilleur. La terreur des terreur d'Istanbul où, quoi qu'en dise ce gros bouc de Yazid, il n'y avait pas meilleur égorgeur que lui. Mais une renommée, ça se cultivait. Il fallait sans cesse veiller à ne pas se faire détrôner. Faute de quoi, dans ce métier, c'était la mort assurée. Une mort que ce fils de truie de Yazid attendait avec impatience, pour passer du statut de chauffeur à celui de Chef du Sang. Un terme très significatif, inventé par Dogan Yünet en personne.

Se redressant sur la banquette et sortant une petite boîte de sa poche de veste, Bülent gronda en turc :

— Pour la fille, on verra après.

Il l'égorgerait lui-même. Avec un formidable plaisir. Il adorait trancher les cous, surtout ceux des jolies femmes... après les avoir violées. Celle-là y passerait aussi. À son heure.

À cette évocation, tout au fond de leurs orbites, ses petits yeux noirs avaient pris une étrange fixité. Puisque la fille avait quitté la 505, c'est que Dieu l'avait voulu ainsi. *Inch Allah !*

Voyant à travers la vitrine du magasin que la 505 était bloquée, Leila Sorgül se dit qu'il était finalement idiot de ne pas profiter de la situation. Le commis de Turhan rendait déjà la monnaie à la cliente qui la précédait, et elle n'avait besoin que de quelques aubergines farcies. Au moins, Ismet la déposerait à un taxi, ça l'avancerait un peu. Au vendeur qui se tournait vers elle, Leila commanda très vite :

— *Imam bayildi. Altı.* Aubergines farcies à l'oignon. Six.

Ils ne seraient que cinq à dîner, mais il fallait toujours prévoir la part du mendiant.

— Et aussi quelques *tursus*.

Ça, c'était pour le toast de l'amitié. Le raki.

Puis filant vers la sortie, Leila jaillit sur le trottoir, levant les bras en appelant :

— Ismet ! Attends ! Je...

Le reste ne franchit pas ses lèvres. Sous le break, un éclair blanc avait soudain illuminé la chaussée et, comme soulevé de terre par une main géante, le véhicule se cabra violemment, tandis qu'un souffle dantesque balayait tout sur son passage. Catapultée en arrière, la jeune femme ressentit un choc dans le dos, roula sur le trottoir, encaissa un deuxième coup à la tête. Une formidable déflagration secoua l'air et, à travers le voile qui s'abattit devant ses yeux, Leila n'eut qu'à peine le temps d'apercevoir les premiers débris qui volaient autour d'elle. Ceux de la 505... et de ses occupants.

CHAPITRE II

Catapultée par la tourelle du TACOM, la roquette avait atteint son but. Sur l'écran de visée de l'engin, l'Exécuteur vit la Daimler se transformer en une monstrueuse boule de feu, et une quantité incroyable de débris fusa vers le ciel étoilé en un gigantesque bouquet incandescent. Pendant ce temps, sous le porche de la ferme, le portail en acier se gondolait bizarrement. Frappé par le terrifiant rayon de la lance thermique, le métal commençait à fondre, et le *soldato* qui n'avait pas compris la situation s'était mis à brûler comme une torche. Dans son poing, le MP 5K continuait à cracher sa rafale, mais les hurlements du flingueur couvraient le bruit des détonations. Près de là, deux de ses copains paniquaient, gesticulant sur place en tirant n'importe où. Pendant ce temps, dans les collines pelées entourant le ranch, des silhouettes couraient en tous sens. Ceux-là non plus ne comprenaient pas. L'Exécuteur allait les y aider.

Agiles, les doigts de Bolan manœuvraient déjà le clavier de la console technique du module opérationnel. Sur l'écran de contrôle, le croisillon rouge de la visée se mit à suivre la course du groupe qui fonçait vers le ranch. Quand la croix trouva le premier rafaleur, l'auriculaire de Bolan effleura un curseur et un staccato étouffé s'éleva au-dessus de sa tête. À la cadence de 550 coups/minute, les bandes des deux M.60 défilaient, crachant leurs chapelets de mort. Sur la colline, le *soldato* boula dans la poussière, exécuta une sorte de galipette avant de s'écrouler. Son voisin direct fut à son tour pris dans la tourmente et il effectua un superbe saut périlleux qui le fit retomber sur le crâne. L'abandonnant à son sort, l'Exécuteur avait déjà déplacé le levier de visée. Le croisillon lumineux se positionna sur un groupe de trois pourris dont les P.M. crachaient tous azimuts. Bolan actionna le zoom, cibra la tête du premier type et lâcha une courte rafale. À plus de 800 m/seconde, les ogives meurtrières jaillirent des deux canons pour cisailer l'air. La tête de l'intéressé vola en éclats, littéralement explosée par l'essaim métallique. Élargissant ensuite sa visée, l'Exécuteur prit tout le groupe en enfilade et arrosa sans discontinuer.

Ce fut un véritable carnage. Une demi-douzaine de flingueurs éclatés. Mais le guerrier n'en avait pas fini. Revenant aux curseurs de visée du lance-missiles de tourelle, il cadra les trois véhicules encore

en place devant le porche du ranch et, positionnant le point luminescent de la mire sur le premier, il posa son doigt sur le curseur clignotant du tir. Au-dessus du TACOM, il y eut comme un soupir rauque. Le van frémit et une comète de feu jaillit dans le ciel, filant à la vitesse de la mort. À 500 mètres de là, le missile rencontra sa cible, s'y enfouit comme dans du beurre, la fit exploser dans un fracas dantesque. Sur l'écran de contrôle, l'Exécuteur vit un corps désarticulé sauter en l'air et tournoyer au-dessus des deux autres voitures, avant de s'écraser plus loin. Un corps réduit à l'état de simple tronc. Bras et jambes disparus. Poursuivant son œuvre de mort, l'Exécuteur avait déjà stoppé le point de visée sur une autre voiture, et une nouvelle roquette fila dans la nuit, transformant le véhicule en un terrible feu d'artifice. Simultanément, trois *soldati* avaient jailli de la dernière voiture et tentaient de s'échapper en tirant partout. Un autre groupe qui sortait du ranch par un éboulement de mur fut fauché par leurs tirs. Dans la panique, ils se massacraient entre eux. Un rictus glacé aux lèvres, Bolan vit leurs corps s'affaler dans une flaque d'acier fondu et s'embraser aussitôt comme du papier. D'une rafale, il coucha les rescapés qui fuyaient, avant d'actionner de nouveau le curseur commandant les tirs de tourelle. Une autre roquette jaillit, poursuivant le massacre. Pendant ce temps, dans les collines, les deux derniers snipers s'étaient mis à détaier. D'une rafale en ligne, la M.60 de droite les coucha sur place, les envoyant en enfer à leur tour.

Sur les lèvres de l'Exécuteur, le rictus s'était figé, féroce. Se penchant sur les claviers de la console technique, il bascula les commandes-feu sur le computer de la cabine de pilotage, passa dans celle-ci et fit démarrer le char de guerre. Cahotant sur le terrain accidenté des collines, le TACOM se mit à progresser vers le ranch. Juste à l'instant où un groupe de *soldati* apparaissait sous le porche, dans la lumière des incendies. Bolan n'eut à effectuer qu'une brève correction de visée, et les M.60 recommencèrent à cracher le feu. Hachés sur place, les pourris tombaient dans le métal en fusion, s'enflammant aussitôt. Une autre horde ennemie jaillit dans l'ouverture, hurlant et tirant partout. Cette fois, le char de guerre était repéré et les tirs se mirent à converger vers lui. Heureusement, les balles s'écrasaient sur le quadriplex du pare-brise. Un matériau quasi indestructible, issu des laboratoires expérimentaux de la NASA. Tout juste écaillé par les balles, le verre blindé frémit à peine. Pour en venir à bout, il aurait fallu l'attaquer au missile antichar. Déjà, le TACOM déboulait sur le chemin du ranch. Bolan accéléra, faisant toujours cracher les M.60. Sous le porche, les pourris mouraient sans comprendre ce qui leur arrivait. Tressautant sur les morceaux d'épaves et les cadavres, le van poursuivait sa course. Ses pneus à l'épreuve des balles et du feu roulèrent sans dommage dans le métal incandescent,

passant le porche, envoyant dinguer un 4x4 bourré d'hommes qui tentait de l'arrêter, tandis qu'un chapelet de grenades défensives déferlait des catapultes de portières. Automatiquement mises à feu à l'éjection, elles explosèrent en chaîne, transformant les pourris en chair à pâté. Simultanément, la tourelle de toit pivotait sur son axe et une roquette fusa dans la nuit, traçant sa ligne de feu vers le bâtiment central. À la même seconde, une demi-douzaine de silhouettes avaient jailli d'une large porte, tirant droit devant elles à l'arme automatique. De nouveaux frelons se mirent à piquer le blindage du char de guerre, mais les pourris n'eurent pas le temps d'en noter le piètre résultat. Explosant dans une orgie de feu, de gravats et de nouveaux cadavres, tout un pan de mur du bâtiment disparut, dispersant ses éclats de pierres aux quatre vents. Par précaution, l'Exécuteur fit encore avancer le van, venant pratiquement l'engager dans l'ouverture béante. Là, il actionna les commandes électroniques des deux M.60 frontales et des trois lance-grenades de face. Aussitôt, ce fut l'enfer.

Un enfer qui ne dura qu'une demi-minute à peine. Quand tout fut terminé, quand l'épais nuage de poussière retomba enfin et que l'Exécuteur put faire entrer le TACOM dans la zone dévastée, il contempla le résultat de ce nouveau blitz texan. Une guerre éclair, qui n'avait pris que quelques heures, destinée à anéantir la toute nouvelle famille régnante de Dallas. Les frères Bertonelli. Trois monstres sanguinaires tout droit issus du clan sicilien du même nom, et qui, maintenant, gisaient là au milieu des gravats, grotesques pantins désarticulés et sanguinolents, réfugiés dans le bunker de leur fief. Un bunker dont les quarante centimètres de béton vibré composant les murs n'avaient pas résisté au pouvoir infernal des roquettes antichar du TACOM.

Trois frères unis par le crime et le sang, qui n'avaient eu qu'un tort, celui de croiser la route de leur ennemi mortel, Mack Bolan le Fumier. L'Exécuteur.

*
* *

— Bravo, *Striker* !

Dans le regard de Hal Brognola, une étincelle de vrai bonheur s'était mise à danser. Sans l'interrompre une seule fois, le numéro Un du *Justice Department* US avait écouté le rapport de Mack Bolan, et l'exposé terminé, il avait avalé son J&B cul sec. Lui qui ne buvait jamais d'alcool, ou presque !

— Bravo !

Visiblement, il jubilait. Il y avait de quoi. La nouvelle famille

mafieuse de Dallas n'était pas installée depuis trois mois que, déjà, elle était anéantie jusqu'au dernier de ses minables *soldati* de base. Une punition qui allait faire réfléchir son successeur. Demain, les grosses baleines de la *Cupola* sicilienne se réuniraient, et l'ambiance ne serait pas à la franche rigolade. Mais, déjà, Mack Bolan songeait à la suite. Il avait beau être son ami, le fédéral ne l'avait pas fait venir à ce rendez-vous « clandestin » dans ce minable bar de Washington pour se répandre en félicitations. Depuis son accession au sommet de la hiérarchie, il était bichonné comme un véritable chef d'État, et ses gardes du corps ne le quittaient jamais. Sans chercher à savoir comment il leur avait faussé compagnie, l'Exécuteur rappela :

— Au téléphone, tu m'as parlé d'un problème.

Le fédéral hocha la tête et son visage racé reprit son aspect lisse et froid de haut fonctionnaire. Avec son costume trois pièces gris, son col blanc et sa cravate au nœud parfait, il détonnait un peu parmi l'habituelle clientèle, mais il semblait s'en moquer. Derrière ses lunettes cerclées d'or, son regard devint fixe et il admit :

— C'est vrai, j'ai un problème. Avec un de mes agents turcs. Tahar Batoum. Un jeune homo recruté l'année dernière par Adnan Ecevit, un traitant DEA du secteur. Selon ce dernier, Batoum semblait sur le point de nous transmettre des infos sur les nouvelles structures mafieuses d'Istanbul dont nous ignorons encore tout, grâce à un de ses amants, un certain Ismet Sorgül, correspondant local de la TV nationale.

Bolan avala un peu de son soda.

— Et alors ?

— Alors, Ismet Sorgül est mort, et Tahar Batoum a disparu.

Le guerrier solitaire haussa un sourcil, interrogea :

— Je suppose que la mort de Sorgül n'est pas naturelle ?

— Sûrement pas. Sauf si on classe les explosifs dans les produits diététiques.

L'humour froid de Brognola avait toujours ravi l'Exécuteur.

— Je vois, fit ce dernier. Ça s'est passé comment ?

— Le break de Sorgül, dans lequel celui-ci se trouvait avec l'équipe de TV allemande qu'il était allé accueillir à l'aéroport, a sauté en plein Istanbul. Sous les yeux de Leila Sorgül, à la fois la sœur et la consœur du journaliste, qui venait de quitter la voiture. D'après les débris humains retrouvés alentour, la charge devait être très importante.

Bolan esquissa une grimace.

— Ça ressemble plus à une signature terroriste qu'à celle de la

mafia.

— Toujours exact. Et c'est là que ça devient intéressant, car l'année dernière, cette même équipe allemande avait précisément fait une excellente enquête sur les réseaux intégristes infiltrés en Allemagne. Visiblement, les auteurs de l'attentat ont souhaité accréditer la thèse islamiste.

— Apparemment, tu n'y crois guère, fit valoir Bolan.

— Négatif. Juste un écran de fumée, destiné à aiguiller l'enquête sur une fausse piste.

— Qu'est-ce qui te le fait dire ?

— C'est la voiture de Sorgül qui était piégée. C'est donc de son côté qu'il faut chercher. N'oublions pas que son amant Tahar a disparu, et qu'il n'enquêtait pas sur l'intégrisme, mais sur les implantations mafieuses d'Istanbul.

— Ça se tient, admit Bolan. Depuis combien de temps il a disparu, ton Tahar Batoum ?

— Une dizaine de jours. Quarante-huit heures avant l'attentat.

— On sait dans quelles circonstances ?

Moue du fédéral.

— Il devait aller voir son père malade à Afyon, or si on a bien retrouvé sa moto sur le parking de l'aéroport, personne ne l'a vu arriver là-bas. Son petit copain de cœur est très inquiet.

— Son petit copain de cœur ! Dis, il a combien d'amants, ton indic ?

Bref sourire en coin du fédéral.

— À vrai dire, on n'en sait rien exactement. Son traitant DEA n'a jamais réussi à le cribler complètement. Il peut également croquer aussi chez l'adversaire. D'où sa mystérieuse disparition.

Bolan leva les yeux au ciel. Un agent double ! Mais il le savait, dans l'univers fangeux du Crime Organisé, on pouvait s'attendre à tout.

— Bon, dit-il, qui a sonné le tocsin ? L'amant de cœur ?

— Affirmatif. Malgré les recommandations de l'agent DEA, il semblerait que Batoum ait un peu trop bavardé sur l'oreiller, car c'est Fethi Kenan, le petit ami en question, qui a donné l'alerte. Par téléphone, au numéro qu'on avait fourni à Batoum pour ses contacts. Un restaurant de la Corne d'Or, où client habituel, l'agent DEA usait d'un pseudo. Heureusement.

— Heureusement, répéta Bolan. Il a révélé des trucs intéressants, Kenan ?

Mine ennuyée du fédéral.

— Il a surtout menacé de foutre le bordel, si son copain ne réapparaissait pas très vite. Il est sûr que la DEA lui a fait des crasses. Selon l'agent local, c'est un petit minable. Barman au *Sultan*, un night style danse du ventre, du côté de la tour Galata, il se livrerait à la prostitution. En haut lieu, on le trouve trop bavard, et *très* ennuyeux.

Les nuages n'allaient pas tarder à s'amonceler au-dessus de sa tête, au petit Kenan. Dans certaines sphères, on n'aimait guère les énervés dans son genre. Changeant de sujet, le guerrier interrogea :

— Tu as fait allusion à la sœur-consœur du journaliste. Cette Leila, elle doit savoir des tas de choses sur l'enquête de son frangin, non ?

— Sûrement. D'autant qu'elle sait comment mener une enquête. Avant d'épauler son frère à la télé, elle était secrétaire au ministère de l'intérieur turc. Mais la police n'a rien pu en tirer. Choquée, elle a été admise à l'hôpital Guraba, qu'elle a quitté sans crier gare, dès le lendemain matin. Depuis, plus la moindre trace.

— Tu veux dire, disparue elle aussi ?

— Affirmatif.

Nouvelle grimace de Bolan.

— Elle est peut-être devenue amnésique. Après un tel choc, ça s'est déjà vu.

— Possible, admit Brognola, dubitatif. À moins qu'on l'ait enlevée. Ou n'importe quoi.

— Moralité, déduisit amèrement Bolan, le seul fil conducteur éventuel qui nous reste s'appelle Fethi Kenan.

— Affirmatif.

— Et tu comptes sur moi pour m'occuper de lui.

Acquiescement du fédéral qui précisa en sortant un bristol de sa poche :

— Tout est là-dessus. Adresses des intéressés et numéros de fil. Y compris les coordonnées de l'agent DEA. Pour mémoire. Mais pas question de le mouiller. D'après ses supérieurs, il serait sur le point d'infiltrer une taupe dans les sphères mafieuses qui nous intéressent. Un certain Tarek, un pseudo. Lui aussi de la DEA, mais d'origine turque et installé à Istanbul depuis longtemps. Laisse en sommeil depuis l'éradication de l'ancienne famille mafieuse du secteur.

— Tu veux dire depuis mon dernier blitz ? s'étonna Bolan.

— Affirmatif.

L'Exécuteur plaida :

— Si ce Tarek est effectivement sur le point d'infiltrer la mafia

locale, son aide m'éviterait quelques tâtonnements.

— Je sais. Mais lui non plus, personne ne peut le contacter. Tu connais la DEA. Hyper-paranos. Impossible de leur arracher la moindre info valable.

— Hum ! Et pour les armes ?

— Pour ça, tu t'adresses à un certain Amir Haddad. Un Libanais. Son téléphone est sur la liste. Il a pignon sur rue. Import-export, spécialisé dans les matériels de travaux publics.

— Il est sûr ?

— Aussi sûr que peut l'être un marchand d'armes qui achète et vend à tout le monde. Installé à Istanbul au début de la guerre du Liban, il a traité avec toutes les factions, y compris avec les ennemis de son clan, et pour le NATO.

— Pour l'OTAN !

Hal Brognola se permit un bref sourire, précisa :

— Pour NATO Turquie. Grâce à Scott, un officier US sous pseudo, très spécialisé et travaillant sur place pour la CIA, il écoule parfois de vieux stocks très défraîchis. Avec pour consigne expresse de n'alimenter avec ça que les marchés parallèles locaux favorables à nos sensibilités politiques.

Qu'en termes diplomatiques ces choses-là étaient dites ! Mais dans ce type de négoce, c'était courant.

— Pour ce qui concerne le jeune Kenan, enchaîna Brognola, avec un peu de chance, voire quelques dollars, tu en tireras peut-être quelque chose. Un embryon de piste mafieuse, un simple détail. Si ça se trouve, Batoum lui racontait tout. Fais-toi passer pour qui tu veux, mais travaille-le au corps... si j'ose dire.

L'humour de Brognola dérapait parfois un peu.

— Hum ! fit Bolan. J'aimerais autant retrouver la sœur du journaliste.

Petit sourire du fédéral qui hasarda, un soupçon ironique :

— On ne sait jamais. Istanbul n'est pas si grand.

— Tu oublies que je ne parle pas le turc.

Brognola balaya l'objection d'un geste.

— Tu ne parles pas non plus le yougoslave, ni le roumain, ni le russe, et pourtant, tu as sacrément foutu le bordel dans ces coins-là aussi. Alors...

Il marqua un temps, acheva en se levant :

— Et puis, Fethi Kenan parle très bien l'anglais, paraît-il.

CHAPITRE III

Depuis le précédent blitz de l'Exécuteur à Istanbul, l'aéroport international de Yesilköy n'avait guère changé. Même architecture en arc de cercle, même camaïeu de bruns pour la déco, mêmes guichets pour les vérifications des passeports. À travers les baies vitrées, le soleil déclinant irisait le ciel d'ocres et de roses, et, aux tenues vestimentaires de la foule, on devinait qu'il faisait chaud. On approchait de la fin mai, et l'été s'annonçait déjà.

— *Tourism or business, Mister Forbs ?*

Rappelé aux formalités de contrôle, Mack Bolan baissa les yeux vers le petit fonctionnaire qui épluchait son passeport d'un regard soupçonneux. Un passeport très très faux, mais établi par les meilleurs spécialistes des États-Unis... où les Forbs étaient d'ailleurs légion.

— Tourisme, répondit-il avec un sourire innocent.

Ayant quitté le 747 de la Panam dans les premiers, le guerrier se sentait poussé par une véritable meute d'assoiffés d'exotisme, et, derrière ceux-là, la foule d'un autre gros porteur s'annonçait déjà. Istanbul était une destination très prisée, et le policier turc n'insista pas. L'instant d'après, un autre fonctionnaire désignait son sac de voyage d'un index tout aussi soupçonneux, et Bolan de déclarer... qu'il n'avait rien à déclarer.

— O.K., dit seulement le Turc.

Sans même lui demander d'ouvrir le sac. Derrière Bolan, ils étaient plusieurs centaines, avec des tas de bagages, alors... Pourtant, si le gabelou avait su ce que contenait le sac !

Le fameux *Snake*, bien sûr, noyé en pièces détachées dans la petite Japy portable, mais également une belle provision de « pâte à tarte ». Un savant mélange de semtex et de quelques autres ingrédients, qui la faisaient ressembler à de la vraie pâte à gâteaux. Invention du génial Herman Gadgets Schwarz. Un explosif au pouvoir brisant redoutable et presque silencieux, qui pouvait se façonner comme une pâte à biscuit et qui en avait même le parfum. Pour parachever l'illusion, il suffisait de l'enduire d'un durcisseur et de la teinter. Aspect suffisamment crédible pour un contrôle de routine. Depuis les grandes vagues terroristes des dernières années, le moindre canif était suspect. Heureusement, Herman Schwarz avait des idées. Il avait même mis au

point un nouveau système de mise à feu, avec des détonateurs en forme d'innocentes piles de 1,5 volt. Il suffisait de les enfoncer dans la pâte et de les activer à distance à l'aide d'un « briquet » à infrarouges prévu à cet effet. « Gadgets » avait de la ressource. L'Exécuteur aussi.

Ces tracasseries des contrôles ne l'avaient pas empêché de porter sa guerre aux quatre coins du monde, partout où la pieuvre noire de l'*Organized Crime* étendait ses tentacules. Car tel le sphinx renaissant de ses cendres, qu'elles soient *Cosa Nostra*, Camorra, N'drangheta, Sacra Corona Unita, Triades, *Yakuzas* ou autres organisations de l'Est, les mafias qui pourrissaient chaque jour un peu plus la planète voyaient leur puissance infernale continuer à s'étendre. L'Exécuteur connaissait la vanité de sa croisade. Lucide, il savait que jamais il ne pourrait éradiquer le mal à lui seul. Mais il luttait avec le même acharnement. Un jour, il ferait des émules et peu à peu, passant outre les belles résolutions des politiques, ces nouveaux soldats de l'impossible déclencheraient une vraie guerre. Une guerre totale et à l'échelle planétaire, seul espoir de voir le monde du Crime Organisé s'écrouler enfin.

En attendant, à part certains fidèles comme Hal Brognola, Herman Schwarz, Jack Grimaldi le pilote, Blancanales et autres Rats de Philadelphie, Mack Bolan était le seul guerrier qui se soit lancé corps et âme à l'assaut du monstre. Il était le guerrier solitaire. L'Exécuteur, le cauchemar des *amici* de tous bords. Celui que tous les mafieux du monde rêvaient d'écorcher vif.

Mais il était aussi le seul qui leur fasse peur. Car l'Exécuteur ne lâchait jamais sa proie. Depuis le drame qui, des années auparavant, avait anéanti sa famille à la suite d'une écœurante combine mafieuse, chaque seconde de son existence n'était plus habitée que par une seule pensée : tuer. Anéantir tout ce qui touchait à la mafia. Depuis ce jour maudit, sa vie n'était plus qu'une folle et incessante traque, jalonnée de cadavres glacés et de torrents de sang. Sa vie n'avait plus qu'un seul sens. La mort. Celle des pourris, des cannibales, de ces rebus de l'humanité qui composaient l'*Organized Crime*. Et son retour à Pittsfield quelques semaines plus tôt n'avait fait que raviver sa douleur et sa haine.

Tout à ses pensées, Mack Bolan était arrivé devant la porte qu'il cherchait. Celle des toilettes. S'enfermant dans une cabine, il ouvrit son sac, y préleva la fameuse petite Japy portable deuxième génération – la première ayant été abandonnée en catastrophe sur le tarmac d'un autre aéroport, quelques mois auparavant – et, démontant le mécanisme, il entreprit d'en extraire les pièces éparses du *Snake*. Une petite merveille. En quelques gestes simples et en une poignée de

secondes, l'Exécuteur avait remonté une arme de poing d'aspect presque anodin, mais extrêmement efficace.

Un vrai pistolet automatique, mais d'un calibre peu courant. 4,7 mm. Avec ses cinq éléments séparés, jusqu'alors dissimulés dans les entrailles de la Japy, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Ensemble fabriqué dans une matière combinée de plastique, de carbone et de kevlar. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X des contrôles classiques, ces éléments séparés se fondaient parfaitement dans le puzzle mécanique de la machine, comme le long tube en acier d'un réducteur de son habilement caché dans le rouleau de frappe.

Un superbe bluff. Pourtant, malgré les 15 coups de son nouveau mini-chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Redoutable de précision, mais un peu légère pour un vrai blitz. Quant aux possibilités d'acheminer le TACOM à l'étranger, rien n'était plus comme avant. C'était maintenant le plus souvent impossible, d'où la nécessité pour l'Exécuteur de s'approvisionner en armes sur les marchés parallèles de ses théâtres d'opérations. Le monde glauque des trafiquants. Cette fois encore, Bolan y aurait donc recours, en la personne d'Amir Haddad. Le fournisseur libanais indiqué par Hal Brognola.

Quittant les toilettes, l'Exécuteur se rendit au comptoir Avis, sacrifia aux formalités, prit possession des papiers et des clés du 4x4 Cherokee réservé depuis Washington, et qui l'attendait au parking, avant d'aller changer une poignée de dollars en livres turques. Notamment pour pouvoir téléphoner. L'instant d'après, nanti de jetons achetés à l'agence du hall, il trouvait un appareil et composait le numéro du marchand d'armes. On décrocha aussitôt et une voix de femme lança une phrase en turc, avant d'articuler en anglais :

— *Turkish Materials SA, speaking !*

— Je voudrais parler à *Mister Haddad*. De la part de Richardson.

La fausse identité qu'il avait donnée au Libanais, quand il l'avait appelé de Washington, s'assurant ainsi qu'il serait là à son arrivée.

— *Oh, sorry, Mister Richardson ! Mister Haddad est actuellement en déplacement. Il ne rentrera que la semaine prochaine.*

Bolan fronça les sourcils.

— Mais je l'ai appelé de Washington avant-hier, plaيدا-t-il. Il m'a assuré qu'il serait là aujourd'hui.

— Sans doute, *Mister Richardson*. Votre rendez-vous est noté,

toutefois, il a dû partir pour affaires urgentes.

— J'ai besoin de lui parler. A-t-il laissé un message pour moi. Un numéro où le joindre ?

— *No, sorry, Mister Richardson.* Mais il me téléphone souvent. Laissez-moi vos coordonnées, il vous appellera dès que possible.

Dans cette région du monde où la ponctualité n'était pas vraiment un sacerdoce, « dès que possible » pouvait aussi bien dire jamais. Contrarié, Bolan laissa tomber :

— Je suis descendu au Swissôtel. Qu'il m'appelle très vite. Si je suis absent, qu'il me dise où le joindre.

Le Swissôtel était un palace situé sur le Bosphore. Un peu trop voyant pour l'Exécuteur, mais il en changerait sitôt en possession de ses armes.

— Ce sera fait, *Mister Richardson.*

La femme raccrocha et Bolan en fit autant, pas content du tout. Sans un minimum d'armement, il était pieds et poings liés. Paralysé. En attendant, il allait déjà déposer son sac au Swissôtel et prendre une douche, avant d'aller faire un peu de « tourisme » du côté du *Sultan*, le night où travaillait Fethi Kenan, l'amant de cœur de Tahar Batoum. Histoire de repérer les lieux. L'instant d'après, il prenait le volant du Cherokee, et lançait ce dernier sur la voie express menant à Istanbul. Ayant déjà eu l'occasion de blitzer dans le secteur, il ne craignait pas de se perdre. Vingt minutes plus tard, il laissait le 4x4 au parking et pénétrait dans l'immense hall en marbre clair. Sur la gauche, la réception, au fond et en contrebas, les salons avec leur immense baie vitrée donnant sur le Bosphore. Un peu froid, mais luxueux. Au desk, un employé tendit une clé à un groom en annonçant :

— Vous avez la chambre numéro 100, *Mister Richardson.*

Puis sortant une enveloppe de sous son comptoir, il la tendit à Bolan en ajoutant :

— Un message pour vous. Arrivé cet après-midi.

Surpris, Bolan ouvrit le pli en suivant le groom qui s'était précipité sur son sac. C'était un message de Brognola. Bref.

« Appelle-moi dès ton arrivée. »

Sitôt dans sa chambre au luxe discret, et le groom disparu, l'Exécuteur décrocha le téléphone, appela Washington où c'était le début d'après-midi. Le fédéral attendait son appel et il questionna aussitôt :

— Tu as pu joindre le petit copain du sultan ?

Sous-entendu Fethi Kenan.

— Négatif, répondit Bolan. J'ai seulement essayé de joindre notre

marchand, mais il est en déplacement. Pourquoi. On a un problème ?

À mots couverts, Brognola résuma :

— Notre agent maison est sous pression. Le petit copain du sultan s'énerve. Si ce soir il n'a pas de nouvelles de son ami, il menace de tout raconter à la presse.

Pas vraiment la bonne ambiance pour un blitz.

— O.K., lui renvoya l'Exécuteur. Je m'en occupe.

À cette heure, le *Sultan* n'était pas encore ouvert, mais Brognola lui avait aussi fourni le numéro privé du barman.

— *Thanks, Striker*. Je vais faire rassurer notre agent. *Good luck*.

Il raccrocha et Bolan en fit autant, pour reprendre aussitôt la ligne. Il n'aimait guère les contacts téléphoniques de ce type et il aurait préféré jouer l'effet de surprise ce soir au *Sultan*, mais il y avait urgence. Si Fethi Kenan fichait le cirque maintenant, son blitz s'en trouverait immanquablement compliqué. Plongé dans ses pensées, il perçut trois longues sonneries, avant qu'une voix dolente ne réponde enfin quelque chose en turc, que Bolan ne comprit pas. Il questionna en anglais :

— Vous êtes Fethi Kenan ?

Au bout du fil, il y eut une légère hésitation, puis dans la même langue cette fois :

— *Yes. Who is speaking ?* Qui est à l'appareil ?

Une voix douce, presque féminine.

— Mon nom ne vous dirait rien, renvoya Bolan. Je vous appelle de la part d'un ami...

— *Oh ! You can... can you speak slower, please ?* Pouvez vous parler plus lentement ?

Stoppé net, le guerrier leva les yeux au ciel, répéta plus lentement :

— Je vous appelle de la part d'un ami. Celui auquel vous vous êtes adressé à propos de votre compagnon.

Nouveau temps mort, puis :

— Et alors ?

— Je suis ici pour vous aider.

— M'aider à retrouver Tahar ?

Fethi Kenan était trop calme. Il se forçait. Il pratiquait un anglais primaire, mais on sentait l'intérêt dans le ton. L'Exécuteur répondit :

— Exact.

— Vous... enfin, vous êtes dans le même job que votre ami ?

Il faisait allusion à Adnan Ecevit, l'agent DEA.

— Non, répondit Bolan.

— Détective privé, avocat, genre ça ?

Il y avait un soupçon de mépris dans la question. Le guerrier solitaire éluda sèchement :

— Si on se voit, je vous expliquerai.

Il y eut un silence ponctué de parasites, avant que Fethi Kenan ne lâche enfin d'une traite et aussi sèchement :

— J'ai des choses importantes à dire. Si vous voulez, venez ce soir au night-club *Sultan*. On ferme à environ 2 heures. Vous connaissez le *Sultan* ?

Bolan voulut se faire expliquer le chemin, mais Fethi Kenan prévint :

— Venez plutôt en taxi. C'est la fête de la jeunesse. Ce soir, la totalité du quartier sera plein. Pas possible de stationner.

On était le 19 mai, effectivement, le jour de la Jeunesse et du Sport. L'Exécuteur raccrocha, songeur. Ce contact avec « l'ami de cœur » de Tahar Batoum ne l'emballait guère, mais en l'absence de toute info valable sur les nouvelles structures mafieuses du secteur, l'homo ouvrait peut-être un début de piste. De toute façon, il n'avait pas le choix. Il fallait le calmer. En attendant, Bolan avait le temps d'une douche puis d'un drink à la terrasse du café de Pierre Loti au-dessus de la Corne d'Or, curiosité incontournable. Le *Sultan* se trouvait dans la nouvelle ville, de l'autre côté du Bosphore, il n'irait donc qu'après dîner, pour reconnaître les lieux. Maintenant, sa douche l'attendait.

Il sortait à peine de la salle de bains, quand le téléphone sonna. Il décrocha, entendit une voix d'homme demander :

— *Mister Richardson* ?

Bolan acquiesça et l'inconnu se présenta :

— Je suis Amir Haddad. Ma secrétaire m'a fait part de votre appel. Désolé pour ce contretemps, mais si vous êtes pressé, je peux vous adresser à un de mes négociateurs.

— Je suis pressé.

— Parfait ! Je vais le contacter. Rappelez-moi ce que vous souhaitez exactement ?

L'Exécuteur énuméra la commande qu'il avait déjà passée de Washington, et sans poser la moindre question, le Libanais assura :

— Parfait ! Je vais communiquer ceci à mon négociateur et lui demander de vous appeler immédiatement. Euh... avant-hier, au

téléphone, nous étions d'accord sur la somme, je crois...

— Exact. Neuf mille dollars.

Prohibitif pour le matériel en question, mais les cours du marché clandestin se situaient rarement au prix plancher.

— Parfait, *Mister* Richardson. Parfait ! Je fais le nécessaire, enchaîna le marchand. Mon négociateur s'appelle Mustapha. Si vous êtes d'accord sur la marchandise, remettez-lui la somme convenue.

Inutile de préciser qu'il s'agissait d'espèces. C'était l'usage.

— O.K., répondit l'Exécuteur.

— Je vous souhaite un bon séjour en Turquie, *Mister* Richardson.

Amir Haddad faisait-il assaut d'humour ? Il avait déjà raccroché. Mack Bolan enfila un jean, abandonna un moment la clim de sa chambre pour aller fumer une cigarette sur la terrasse. La nuit était tombée et la vue était superbe. Droit devant, le Bosphore miroitait, reflétant les lumières de la rive orientale et, plus loin, celles du pont suspendu du même nom. Istanbul était un monde à part. Emplie de senteurs, de musiques, à la fois nonchalante et affairiste. Un compromis, presque une hésitation entre l'Europe et l'Asie. Une énigme aussi. Mais depuis longtemps, Mack Bolan avait oublié les émotions touristiques.

Il n'était pas revenu à Istanbul pour rêver, mais pour tuer. Il ignorait seulement encore qui, et quand. À moins qu'il ne soit venu pour mourir. Car, il le savait, ça arriverait à l'instant où il s'y attendrait le moins. Peut-être demain, peut-être ce soir.

Plongé dans ses songes, il entendit à peine la sonnerie du téléphone, tant la rumeur de la ville montait dans l'air nocturne. Il alla décrocher, entendit une voix très rauque et étrangement syncopée qui l'interpellait :

— *Mister* Richardson ?

Bolan acquiesça et l'homme à la voix rauque annonça :

— Je suis Mustapha. *Mister* Haddad m'a communiqué votre commande. Elle sera prête demain soir.

— Où et à quelle heure ?

— Au port de la Corne d'Or. Presque arrivé sous le pont, il y a les hangars de la Société Maritime. Je serai garé devant, à minuit exactement.

Bolan tiqua.

— Pas avant ?

— Impossible, *Mister* Richardson. C'est une commande importante et...

- D'accord. Vous viendrez dans quel type de véhicule ?
- Un Trafic beige, avec une bande latérale bleue.
- O.K.
- À minuit, n'est-ce pas ?
- O.K., répéta l'Exécuteur avant de raccrocher.

Encore plus de vingt-quatre heures à patienter. De toute manière, il ne savait même pas s'il aurait bientôt matière à déclencher le moindre blitz. Alors ce soir, il allait jouer relâche. Au café de Pierre Loti.

CHAPITRE IV

Mack Bolan sauta dans le taxi à bande jaune et noire qu'il venait de héler devant le restaurant, vérifiant que la crosse du *Snake* coïncé dans sa ceinture de jean ne dépassait pas de son blouson. Direction le *Sultan*.

La fête de la Jeunesse ayant lâché la grande foule dans les rues d'Istanbul, il avait finalement décidé de rester dans la vieille ville jusqu'à l'heure de son rendez-vous, en profitant pour dîner à une terrasse de la Corne d'Or. Un simple *döner kebab*, ce rôti tournant vertical et grillé à la braise.

— Il y a beaucoup de monde, fit observer son chauffeur dans un anglais rudimentaire. Ça risque de prendre du temps.

Bolan n'était pas pressé. Seul impératif, arriver au *Sultan* avant sa fermeture. Le taxi descendit vers le Bosphore, traversa la Corne d'or par le pont d'Ataturc, aborda la nouvelle ville en remontant vers la tour Galata. Ici, les rues étaient noires de monde. Surtout des bandes de jeunes, et les motos et autres scooters zigzaguaient dangereusement dans la circulation saturée. Après une éternité et un embouteillage monstre dans la rue Istiklal, le taxi déboucha enfin sur la place Taksim et son monument de l'indépendance, contourna le nouvel opéra et l'université technique, puis le palace *Etap-Marmara*, avant de s'enfoncer vers le nord en entrant dans le quartier Besiktas, encore plus chargé, dont les *meyhanes* étaient encore ouverts. Un long moment plus tard, forçant à grand renfort de klaxon une circulation anarchique, il s'arrêtait au débouché d'une ruelle, au fond de laquelle une enseigne bleue et rouge frémissait dans la nuit chaude.

— Le *Sultan* ! annonça fièrement le chauffeur.

Visiblement soulagé de pouvoir retourner vers la vieille ville moins fréquentée. Il était près de 1 heure du matin, et le quartier était un des plus fréquentés. Le *Sultan* semblait drainer toute la jeunesse dorée d'Istanbul. Surtout des garçons, dont certains affichaient fièrement leurs penchants homos. Bolan régla la course, décida de faire un tour dans le secteur, afin de renifler l'ambiance. Un peu plus tard, n'ayant rien noté d'anormal, il revint à son point de départ, remonta la ruelle où un *meyhane* faisait terrasse comble, et, ne remarquant rien de particulier, il fendit un groupe compact massé

devant l'entrée du night. Une lourde porte de bois clouté, flanquée de deux palmiers en pots et de deux balèzes en costumes des Mille et Une Nuits, qui filtraient les entrées. Appliquant le conseil de Kenan, Bolan annonça :

— Je viens voir Fethi.

Il passa le barrage, aboutit dans un hall décoré dans le même style que les gardes du dehors, butant presque dans un autre cerbère. Un monstre. Sans doute issu du croisement entre l'humain et l'animal. Deux mètres de haut, une tête d'orang-outan et de tout petits yeux absolument sans expression. Lui aussi habillé façon Hollywood.

— *Iyi aksamlar*, bonsoir.

Curieusement, la voix du gorille était douce, presque précieuse. À peine audible sur le fond de musique provenant du night. Un bizarre mélange de mélodie arabe et de rock.

— *Lütfen*, s'il vous plaît.

Poli, mais incontournable, le monstre. Avec des gestes vifs et précis, il avait déjà palpé le blouson de Bolan. Mais celui-ci avait trop l'habitude de ce genre d'endroit pour tomber dans le panneau. Dans le taxi, il avait fait passer le *Snake* de sa ceinture à l'intérieur du montant de sa boot, et les mains fouineuses passèrent à côté. Bolan descendit un escalier, croisant un couple de filles aux mines enamourées, si étroitement enlacées qu'elles ne semblaient faire qu'une. Apparemment, il n'y avait pas que des homos hommes au *Sultan*. Au sous-sol, derrière deux grilles elles aussi gardées par des cerbères en costumes, il découvrit enfin la salle proprement dite, décorée de stucs, de lourds rideaux et d'imposants candélabres, aux flammes des bougies remplacées par des ampoules. Décor babylo-bysantin, aux odeurs de fumées, aux parfums musqués. Au fond, une grande piste balayée par les lasers, accueillait les contorsions d'une centaine de jeunes de tous sexes, et sur le côté s'alignait le long comptoir d'un bar sous arcades du plus pur style bazar, derrière lequel officiaient plusieurs barmen. Le tout dans une ambiance à la fois sirupeuse et électrique. Se frayant un passage jusqu'au comptoir, Bolan héla un des jongleurs de bouteilles pour lancer en anglais :

— Je cherche Fethi Kenan.

D'un pouce négligent, le type lui désigna une silhouette fine et gracile à l'autre extrémité du comptoir, vêtue d'un short collant à ramages fluos, d'un débardeur blanc et portant un catogan. À chacun de ses mouvements, une queue-de-cheval oscillait dans sa nuque. Incrédule, Mack Bolan hésita en précisant :

— C'est Fethi Kenan, que je cherche. Pas une...

— C'est lui, Fethi Kenan, coupa le barman, sur le même ton

indifférent.

Bolan n'en revenait pas. De loin et dans les lumières du bar, on aurait vraiment dit une fille. Une adolescente, vu le manque de poitrine. À cet instant, comme alerté par un sixième sens, l'intéressé tourna la tête, levant sur le guerrier un regard incertain. Bolan y vit passer un bref éclair. Sans l'avoir jamais rencontré auparavant, Fethi Kenan venait de l'identifier. L'instinct. Pendant les quelques pas qu'il dut faire pour le rejoindre, l'Exécuteur se sentit détaillé de la tête aux pieds, soupesé, jaugé.

— Vous êtes Fethi Kenan ? questionna-t-il en l'abordant.

Le compagnon de Tahar Batoum battit de ses longs cils noirs, un air à la fois inquiet et intéressé sur sa face lisse d'éphèbe. Même de près, on aurait vraiment dit une fille. Pas de barbe, pas le moindre poil sur les bras ou le torse. Ses mains étaient fines, longues, aux ongles courts, mais parfaitement manucurés, les attaches de ses membres étaient minces et déliées, et avec sa bouche gourmande et son regard de biche à la fois effarouché et plein de défi, il devait faire tourner les têtes de tous les homos d'Istanbul. À vue de nez, moins de vingt ans.

— *I am*, lâcha-t-il enfin du bout des lèvres.

C'était bien la même voix qu'au téléphone. Douce, un peu trop tendue. Le guerrier solitaire enchaîna :

— Je suis Richardson.

L'être étrange qui lui faisait face battit de nouveau les cils, l'air de dire qu'il le savait déjà. Apparemment toujours inquiet, il jeta un regard de côté, et se penchant vers Bolan, il souffla :

— Commandez-moi un verre. Sinon, le patron va croire que je donne rendez-vous ici pour me prostituer.

Un comble ! L'Exécuteur se hâta :

— Whisky-soda. Avec glace.

Se déplaçant derrière le comptoir avec des grâces de gazelle, Fethi Kenan s'affaira et, en l'examinant, Bolan nota avec étonnement un détail. Sous le short fluo, il n'y avait rien à l'endroit du sexe. Rien du tout. Aucune protubérance. Rien d'autre qu'un triangle lisse, très légèrement renflé, comme un pubis de fille. Bizarre. Presque gênant. Un tabouret se libérait près de Bolan et il l'accapara en allumant une cigarette. Revenant vers lui, Kenan déposa son verre devant lui et il remarqua que ses mains tremblaient légèrement. En soufflant encore :

— Le *Sultan* ferme dans une petite heure. Vous êtes venu en taxi ?

— Oui.

— Alors, quand vous aurez fini votre whisky, allez attendre dans ma voiture. Opel Vectra verte, avec sièges gris. Garée sur le trottoir,

juste à côté. Le numéro finit par 27.

Disant cela, Kenan avait discrètement glissé une clé près du verre de Bolan. Celui-ci demanda :

— Au téléphone, vous m'avez dit avoir des choses à me révéler. C'est toujours vrai ?

— *Yes, yes ! It's true !* C'est vrai !

Bolan s'empara de la clé.

— O.K. Dans une heure.

Ça lui permettrait de refaire un tour dans les environs, afin de vérifier ses arrières. Il quitta le *Sultan*, trouva effectivement la Vectra verte en question, la dépassa pour faire une promenade dans le quartier. Mais il n'y avait que des jeunes, et quelques touristes égarés, appareils photos en bandoulière. Revenu dans la ruelle, il s'installa au fond de la terrasse d'un *meyhane* repéré plus tôt, commanda un café, se mit à attendre en surveillant à la fois l'entrée du *Sultan* et l'Opel verte.

Vingt minutes plus tard, alors que la terrasse du café était pratiquement désertée, le flot des derniers clients du night s'écoulait à l'extérieur.

Un quart d'heure après, Fethi Kenan apparaissait enfin, accompagné de deux autres barmen, dont celui que Bolan avait questionné à son arrivée. L'amant de Tahar Batoum avait troqué son short contre un jean délavé, et portait un blouson de toile sur son débardeur. Tandis que le trio discutait sur le trottoir, l'Exécuteur put voir Kenan jeter plusieurs fois de discrets regards autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un, ou s'il se méfiait de quelque chose. La ruelle tournait légèrement et, d'où il était, il ne pouvait voir sa voiture. Après les embrassades d'usage, le trio se sépara et Bolan vit Fethi arriver à l'Opel, marquant aussitôt sa surprise de la trouver fermée, et de ne pas le voir à l'intérieur. Décontenancé, le barman tourna la tête en tous sens, le cherchant des yeux. Pendant ce temps, l'Exécuteur n'avait d'yeux que pour l'environnement. Mais après un long examen des lieux, il dut se rendre à l'évidence, il s'était trompé. Fethi Kenan ne semblait l'objet d'aucune surveillance. C'est pour en avoir le cœur net qu'il avait appelé le barman chez lui, au lieu de le surprendre à l'improviste, au *Sultan* ou ailleurs. Si ceux qui avaient fait des misères à son amant Batoum avaient mis sa ligne sur écoute, ils n'auraient pas laissé passer une aussi belle occasion de planquer autour du night. Histoire de savoir qui s'intéressait au barman.

À cet instant, il vit Fethi Kenan ébaucher un geste agacé, avant de se mettre à fouiller son mini sac à dos, pour en extraire un trousseau de clés. L'ordinateur de guerre de son cerveau toujours en activité,

l'Exécuteur quitta la terrasse du *meyhane*, rejoignit l'Opel alors que le barman s'y engouffrait.

— Hé ! s'exclama Kenan en sursautant. Vous m'avez foutu la trouille !

Dans l'émotion, son anglais devenait presque incompréhensible.

— Roule, ordonna Bolan en claquant sa propre portière.

Dans le rétro, il fouillait la ruelle du regard. Toujours rien en vue.

— Allez ! pressa-t-il en lui jetant la clé qu'il lui avait confiée. Démarre, et trouve-nous un coin tranquille. On va discuter, tous les deux.

Fethi Kenan s'empara de la clé, mit le contact et démarra aussitôt en faisant crachoter le moteur. Un moment plus tard, tandis qu'ils roulaient en direction de Feriköy, Bolan qui s'inquiétait de sa conduite hésitante et heurtée profita d'un arrêt au feu pour décréter en ouvrant sa portière :

— Passe-moi le volant.

L'homo lui jeta un regard indécis, finit par obéir. Alors que Bolan démarrait, Kenan découvrit une dentition impeccable dans un sourire qui se voulait rassurant.

— Je connais mal la voiture.

— Tu viens de l'acheter ?

— *Oh no !* Simplement, c'est la voiture de Saddam.

L'Exécuteur leva un sourcil.

— Qui est Saddam ?

— Mon mari.

Mack Bolan crut avoir mal entendu.

— Quoi ?

— *My husband*, mon mari, répéta tranquillement l'homo en allumant une cigarette à embout doré. C'est étrange, mais c'est vrai.

Tout autre que Bolan aurait sans doute pris le Turc pour un fou ou un mythomane, mais il vivait en marge depuis si longtemps et dans un monde si particulier, qu'il hocha la tête d'un air entendu pour demander :

— Tu veux dire, ton *vrai* mari ?

Kenan leva sur lui son regard de biche, une lueur d'évidence au fond de ses prunelles noires.

— Évidemment. Je ne suis pas menteur !

Échappant à la charge furieuse d'une voiture pleine de jeunes fêtards, l'Opel avait fait un écart qui fit pousser un petit cri à Kenan.

— Attention ! prévint-il. Saddam aime beaucoup sa voiture. Et Saddam est très coléreux, très jaloux et très méchant. C'est un antique lutteur de profession.

Sans doute voulait-il dire *ancien* lutteur.

— Hum ! fit seulement Bolan.

— Heureusement, Saddam est parti en voyage pour son travail. Il ne verra pas que je rentre plus tard.

— Hum ! répéta Bolan.

— Vous ne croyez pas que je suis marié ?

— Euh, si, mais avec un homme...

Ça n'était pas vraiment courant. Dans l'ombre de l'habitable, le barman eut un sourire à la fois ambigu et amusé.

— Je suis transsexuel, expliqua-t-il. Opéré aux États-Unis, j'ai réussi à trouver de faux papiers de femme, et j'ai épousé Saddam à Las Vegas et voilà.

Et voilà ! On nageait en plein délire. Un long silence s'écoula et, voyant qu'ils approchaient des limites nord de la nouvelle ville, Fethi Kenan s'inquiéta :

— Hé ! Je veux rester dans Istanbul !

L'Exécuteur ne répondit pas. Depuis un moment, son regard allait de la route au rétroviseur.

— Oh ! insista le barman. Vous allez où ?

Ils étaient à présent sortis de la ville, le regard de l'Exécuteur s'accrochait de plus en plus au rétroviseur et quelque part dans son cerveau, un signal d'alarme s'était déclenché. Là-bas, loin derrière l'Opel et depuis un moment déjà, un détail avait frappé son attention. Deux taches lumineuses plusieurs fois aperçues, tour à tour derrière un véhicule intercalé et directement dans leur dos. Deux feux de croisement bien ronds et d'une intensité particulière, caractéristiques d'un modèle spécifique de voiture. BMW. Deux feux qui ne les lâchaient plus, quasiment depuis leur départ du *Sultan*, et qui alternaient leur position selon un principe connu de tous les spécialistes. Intrigué par le mutisme et les coups d'œil de Bolan dans le rétro, Fethi Kenan interrogea, soudain tendu :

— Vous avez un problème ?

— *No problem*, renvoya l'Exécuteur.

No problem, c'était beaucoup dire. Car c'était maintenant certain, ils étaient suivis.

CHAPITRE V

C'était presque sûr, on les filait. Dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur, les paramètres tactiques défilaient déjà à la vitesse de la lumière. Discrètement, il avait sorti le *Snake* de sa demi-botte et l'avait glissé dans le vide-poche de sa portière, sécurité dégagee, une ogive de 4,7 mm dans la chambre. Sur sa droite, une plaque défila, indiquant Bagcilar, suivie d'une autre, tournée plein nord, marquée Gökköy. Il prit la direction de Bagcilar, vérifia que la BMW suivait toujours, stoppa un peu plus loin, fit mine de chercher son chemin, changea enfin d'itinéraire pour revenir sur Gökköy. Un instant, loin derrière, la BMW parut elle aussi chercher sa route, avant de virer soudainement pour prendre la même direction. Bolan ralentit, engagea l'Opel sur la rampe d'accès d'une station-service et stoppa un peu à l'écart. Là-bas, la BMW hésita, ralentit, stoppa à son tour, éteignant ses feux. Dans le rétro, le regard d'acier de l'Exécuteur s'alluma d'un éclair glacé. La BMW les filait bel et bien.

Ou, plutôt, ses passagers s'intéressaient bien à Fethi Kenan. Car lui, personne ne l'avait suivi depuis son hôtel, il en était certain. Un sourire polaire étira un instant les lèvres de l'Exécuteur, tandis qu'un calme total l'investissait tout entier. Ça bougeait enfin. Il ignorait qui les suivait, mais c'était déjà ça. Par acquit de conscience, il interrogea :

— Ton... mari très jaloux, est-ce qu'il a une autre voiture ?

— Euh, non, pourquoi ?

— Est-ce que tu connais un de ses amis qui pourrait posséder une BMW ?

— Euh, non. Je ne crois pas. Mais pourquoi ces questions étranges ?

Disant cela, le barman avait tourné la tête, essayant de voir ce qui se passait derrière eux. L'Exécuteur décida de le mettre au courant.

— Parce qu'on est suivis, avoua-t-il.

— *God !* Mais par qui !

Haussement d'épaules de Bolan.

— Je ne sais pas. Peut-être la police. Après tout, ton ami Tahar était aussi l'amant d'Ismet Sorgül. Les flics peuvent te soupçonner

d'être dans le coup de l'attentat.

— Je n'y suis pour rien !

Bolan renvoya, fataliste :

— Eh bien ! si c'est la police, tu n'auras qu'à dire ça.

Il ne croyait pas vraiment à la thèse des flics. Quelque chose lui disait que, quels qu'ils soient, les assassins d'Ismet Sorgül avaient réglé son compte à Tahar Batoum, et qu'ils avaient placé le téléphone de son copain Fethi sur écoutes. D'où cette surveillance exercée sur lui et sur ses contacts. Restait à essayer de savoir qui ils étaient, mais ça n'allait pas être facile. Être filé est une chose, filer ses propres fileurs et à leur insu en est une autre. En attendant, ils n'allaient pas passer la nuit là. Remettant la Vectra en route, il redémarra et fit demi-tour en prévenant le barman :

— On va passer devant leur voiture. Surtout, ne la regarde pas.

— Mon Dieu ! gémit Fethi en se ratatinant sur son siège.

Ayant achevé sa manœuvre au nez d'un semi-remorque lancé à toute allure, l'Exécuteur lança l'Opel sur la route, évitant de peu une petite Renault 5 verte à galerie et aux glaces fumées, qui pénétrait sur l'aire de la station-service, et dont le conducteur avait eu le réflexe de freiner à temps. Un peu plus loin, à l'instant où l'Opel passait devant la BMW, l'Exécuteur y jeta un regard furtif, en nota mentalement le numéro, aperçut trois silhouettes à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, la Vectra repassait devant les plaques indicatrices et, cette fois, Bolan prit résolument la direction de Bagcilar.

— Merde ! ils nous suivent ! gémit Fethi dans son anglais laborieux. *My God !*

— Laisse Dieu tranquille ! gronda l'Exécuteur.

Pendant ce temps, l'Opel avait parcouru quelques centaines de mètres. Elle déboucha sur une autre route, bordée de décharges et de chantiers, où voitures et camions roulaient à tombeau ouvert. La police turque n'était pourtant pas tendre avec les chauffards.

D'un regard dans le rétro, Bolan avait pu vérifier que, à l'abri derrière un camion, la BMW ne les quittait plus. Et toujours impossible de savoir à qui ils avaient affaire. Il ralentit, accéléra pour dépasser deux camions, ralentit de nouveau, déclenchant un concert d'avertisseurs. Histoire de vérifier. La BMW suivait docilement. Soudain, elle fut doublée par deux phares qui remontèrent très vite en direction de l'Opel. Une fourgonnette bâchée, lancée à toute allure et grondant comme un tank. Déjà, l'Exécuteur s'était emparé du *Snake*. Mais le véhicule fila sans s'occuper de lui et Bolan qui avait encore ralenti vit ses feux se perdre au loin. Derrière, la BMW semblait pour sa part se laisser distancer. Elle avait presque disparu. À croire qu'il

avait rêvé. Il accéléra encore, la perdit tout à fait, vit une intersection sur la gauche, aperçut une plaque indiquant Istanbul et se détendit. Près de lui, le barman soupira :

— Je crois qu'ils sont partis !

— Hum, fit seulement Bolan.

Une minute plus tard, il allait allumer une cigarette et se lancer dans l'interrogatoire de Fethi, quand soudain il gronda :

— *Shit* !

Émergeant d'on ne sait où, un véhicule venait de déboucher devant l'Opel comme une fusée. L'Exécuteur faillit écraser le frein, mais se reprenant subitement, il accéléra furieusement, braquant tout à gauche pour éviter la collision. Il y serait peut-être arrivé, sans un gros semi-remorque qui le talonnait et qui arrivait sur eux comme un boulet. Glissant sur l'asphalte, l'Exécuteur fit déraper la Vectra, la ramenant sur la droite, accrochant au passage la partie arrière de la fourgonnette. À cette seconde, il se crut tiré d'affaire, mais, de son côté, la fourgonnette avait également freiné. Pilant littéralement sur place, elle s'était mise en travers de la voie, entraînant plus ou moins la Vectra dans son sillage. Au même instant, le regard de l'Exécuteur avait capté le reflet bleu jailli par la glace avant droite du véhicule.

Le canon d'une arme ! Instantanément, le *Snake* était venu se loger dans la paume gauche de l'Exécuteur, index sur la détente.

— Attention ! cria Kenan en plongeant entre son siège et le tableau de bord.

Mais tout allait trop vite. Le guerrier venait aussi de voir le hayon arrière de la fourgonnette se relever subitement et, brusquement apparus dans le pinceau de ses phares, deux types s'étaient redressés, brandissant des pistolets-mitrailleurs. Le bras du guerrier solitaire était déjà dehors et le *Snake* tressauta aussitôt dans sa main, lâchant sa première ogive autopropulsée. À peine audible. Pourtant, un des flingueurs bascula en arrière, un tout petit trou en plein milieu du front. Mais tandis qu'il donnait un autre coup de volant destiné à lui fournir un meilleur angle de tir, l'Exécuteur vit l'autre type lever son arme, tandis que, dans son poing libre, un objet sombre et arrondi apparaissait.

Une grenade !

Le *Snake* eut encore le temps de cracher son venin par deux fois, mais, simultanément, l'enfer s'était déchaîné à l'arrière de la fourgonnette. Les deux P.M. avaient craché en même temps. De courtes rafales qui éclatèrent le pare-brise de l'Opel. Instinctivement, Bolan avait plongé sur le siège laissé libre par le barman, mais c'était inutile. Leur mort programmée avait déjà fait irruption dans

l'habitable de l'Opel. Leur mort à tous les deux. Sous la forme de la grenade qui roulait sur le plancher, juste entre les pieds de l'Exécuteur.

— *Oh ! Merde !* cria Kenan en lançant une main vers la grenade.

Courageux mais maladroit car l'Exécuteur qui s'apprêtait à en faire autant fut gêné, et leurs démarches contrariées eurent pour effet de faire rouler la grenade sous le siège.

— *My God !* paniqua le barman en se contorsionnant pour recommencer.

— *No !* l'arrêta Bolan. Stop !

Il était trop tard pour ce type d'exploit. La grenade avait roulé trop loin. Inaccessible. La mort serait là trop vite. Les millièmes de secondes défilaient à la fois au ralenti et à la vitesse de la lumière. Le résultat s'imposait de lui-même. La mort était inéluctable. Mais l'ex-sergent Miséricorde n'arrêterait de lutter qu'une fois que la mort l'aurait atteint. Et, dans l'enfer qui s'abattait sur lui à cet instant, son cerveau tournait toujours, froid, lucide. Il leur restait une chance sur des millions. La dernière.

Tel un dément, il avait remisé le *Snake* dans sa ceinture, lancé son bras gauche, saisi Kenan par son col et, sourd aux cris du barman, avait actionné l'ouverture de la portière droite. Dans le même temps, s'éjectant en avant en poussant de ses deux pieds contre la portière gauche, il avait plongé dans l'ouverture, dans un saut acrobatique. Au passage, son épaule heurta violemment le montant et une onde de douleur intense fulgura dans son bras gauche. Kenan qui se débattait échappa à sa prise et il s'entendit crier :

— Saute !

En fait de sauter, le transsexuel battit un véritable record. Passant littéralement sous Bolan, il s'était éjecté si vite qu'il atterrit dans le fossé avant lui. Juste à la seconde où la grenade explosait. Derrière l'Exécuteur, il y eut une sourde explosion, aussitôt suivie d'une deuxième, plus sourde encore, plus puissante aussi. Un souffle dantesque passa dans le dos de Bolan, le propulsant au-dessus du fossé. Son plongeon s'accéléra si vite qu'il crut parcourir une distance phénoménale. Puis ce fut le choc avec le sol. D'abord l'épaule droite, puis le dos en diagonale, avant de se recevoir sur la hanche gauche dans une chute d'aïkido à peu près acceptable. Des guêpes furieuses passèrent autour de lui, il y eut un grondement de moteur emballé et, à cet instant, le guerrier eut l'impression d'être balayé par un ouragan. Ses tympanes vibrèrent sous la déflagration, l'assourdissant d'un coup. Une explosion au souffle brûlant, qui parut lui griller le sang dans les veines. Par chance, sa chute s'était achevée derrière un petit remblai,

le protégeant en partie des projections d'éclats. Un lambeau de tôle brûlante vint pourtant atterrir sur lui, à la seconde où il plongeait la main vers la crosse du *Snake*. Il parvint pourtant à se redresser à demi.

Ce qu'il vit alors le confirma dans ce qu'il avait deviné au cours de sa chute. Stoppée trop près de l'Opel, la fourgonnette de leurs assaillants avait explosé elle aussi. Réaction en chaîne, due à l'explosion de la grenade, et à l'intense chaleur du brasier. D'ailleurs, elle n'était pas seule. Arrêté un peu plus loin, un camion qui était passé là au moment des explosions allait connaître le même sort. Déjà, la bâche et un train de pneus de sa remorque étaient en feu, et, jailli de sa cabine, le chauffeur gesticulait, en lançant des appels incompréhensibles. Dans un instant, l'endroit serait très malsain.

Le *Snake* toujours au poing, l'Exécuteur se redressa, juste à temps pour voir surgir et freiner soudain un autre véhicule, dont les pneus hurlèrent sur la chaussée. La BMW. Celle qui les avait filés depuis le *Sultan*.

Par ses glaces ouvertes, des canons d'armes jaillissaient, braqués sur Kenan, qui s'était redressé lui aussi.

— Couché ! hurla l'Exécuteur.

Dans la foulée, il avait expédié deux ogives de 4,7mm en direction de la BMW.

Fethi Kenan avait décidément de sacrés réflexes. Sa mince silhouette disparut aussitôt, comme avalée par le sol. Il y eut des cris, d'autres crissements de pneus, et les premières rafales émanant de la BMW crevèrent la nuit comme de sinistres messages de mort. Des zonzonnements lugubres résonnèrent aux oreilles de l'Exécuteur qui s'était également rejeté à terre. Le *Snake* cracha de nouveau en tressautant légèrement au creux de sa paume. Il y eut d'autres cris, un deuxième camion qui s'était arrêté pour porter secours au chauffeur du premier redémarra en trombe, et tandis que Bolan vidait une partie de son modeste chargeur sur la BMW, criblant un des flingueurs, son cerveau évaluait la situation.

Désespérée. Il venait certes de tuer un canardeur, mais bientôt privés de munitions et piégés dans cet espace dégagé, Kenan et lui ne tiendraient pas longtemps.

À cet instant, comme s'il avait suivi le même cheminement de pensées, le voisin du chauffeur de la BMW ouvrit sa portière et couvert par le feu nourri des deux autres, il revint en arrière, se précipitant vers le fossé où avait atterri Fethi Kenan. Sans se soucier ni des incendies, ni de la circulation bloquée. Dans son poing, parfaitement identifiable dans la lumière des flammes, un MAC 10 luisait sinistrement, son court canon s'abaissant déjà vers le corps

recroquevillé du barman. L'Exécuteur l'entendit crier :

— *Help ! Help me !* Au secours !

Le *Snake* de nouveau brandi, le guerrier avait déjà ajusté le tueur. Mais, à cette seconde, un rugissement de moteur s'éleva de la route, et tandis que l'index de Bolan enfonçait la détente du *Snake*, il vit avec stupeur une voiture jaillir de la file arrêtée pour bondir en avant, faisant fumer ses pneus sur l'asphalte. La Renault verte, aperçue plus tôt à la station-service !

Des renforts pour l'ennemi. Les salauds avaient décidément bien monté leur piège. Cette fois, c'était l'hallali. Fort Alamo. Ni Kenan ni Mack Bolan n'en sortiraient vivants. Alors, enroulant son index autour de la détente du *Snake*, le guerrier solitaire décida de vendre chèrement sa peau. Le plus chèrement possible, avant de mourir.

CHAPITRE VI

La mort était là. Celle de l'Exécuteur, mais d'abord celle de Fethi Kenan. Car tandis que la Renault verte fonçait vers le théâtre des opérations, le tueur au P.M. était arrivé au-dessus du fossé, surplombant le barman de toute sa hauteur, pointant déjà le canon de son arme vers lui. D'où il était, et malgré les grondements des incendies, Bolan entendit nettement le cri.

— *No ! Please, no !*

Le guerrier pressa la détente du *Snake*. Celui-ci frémit dans son poing et, à dix mètres de là, le tueur sursauta sous l'impact, tanguant sur ses jambes comme un danseur de tango. Au même instant, Bolan vit la petite Renault verte arriver en biais comme un boulet, bondissant sur le bas-côté de la route en franchissant le talus. Incrédule, le *Snake* toujours levé, il la regarda rebondir, déraiper en chassant des quatre roues, pour venir percuter violemment le tueur qui, tétanisé, l'avait vu arriver sans réaction. Catapulté en l'air comme un pantin de chiffon, l'homme poussa un cri rauque, avant d'aller écraser le capot de la malle arrière de la BMW en retombant. Sous le choc, il avait lâché son P.M., et Bolan avait vu l'arme atterrir un peu plus loin, entre Kenan et lui. Aussitôt, décidément très courageux, le barman s'était dressé pour aller la ramasser, quand Bolan cria :

— *No !*

Lui-même avait déjà bondi vers le P.M., s'attendant à essuyer les rafales ennemies quand, du coin de l'œil, il vit la Renault redémarrer en trombe, retomber sur la route et accélérer comme une fusée, zigzaguant entre les camions, s'enfonçant dans l'épais nuage de fumée noire des incendies pour y disparaître. Saisis, ceux de la BMW n'avaient même pas levé leurs armes contre elle. Pourtant, plus rapide que ses copains et comprenant la situation, un des tueurs avait bondi du véhicule, pointant le canon de son P.M. sur Bolan. Celui-ci n'était plus qu'à trois mètres de son but, quand les premières balles sifflèrent autour de lui. Plongeant comme un rugbyman, il roula au sol, certain d'avoir été touché, tant les pierres lui labourèrent le flanc. Mais dans la seconde suivante, le MAC 10 était dans ses mains, et il roulait à l'abri d'un pli de terrain, pointant aussitôt le court canon de l'arme vers le flingueur, effleurant la détente, juste ce qu'il fallait. Un tir ultra

bref, groupé, efficace. Les quatre ogives de la mini rafale cueillirent le belliqueux à l'instant où il redressait le canon de son propre P.M. pour corriger son tir. Comme dans une scène de Grand-Guignol, tout le haut de son front s'ouvrit, des éclats de crâne et des touffes de cheveux fusèrent sur le fond rouge des incendies, tandis qu'un flot écœurant s'échappait de ce qui restait de sa tête, inondant sa veste. Battant frénétiquement des bras, il lâcha son arme, fit plusieurs pas en arrière, avant de s'écrouler à la renverse, agité de spasmes violents. Les deux derniers occupants de la BMW avaient jailli à l'extérieur et l'Exécuteur vit nettement l'un d'eux porter quelque chose à son oreille en hurlant comme un dingue.

Un téléphone cellulaire. Selon toute vraisemblance, il rameutait des renforts, tout en cherchant à le localiser.

Le MAC 10 sursauta dans le poing de l'Exécuteur. Quatre petites fois. Là-bas, le canardeur partit en arrière, buste transpercé par les terribles 9 mm, lâchant son cellulaire qui tomba dans le fossé. Sous la mitraille, son copain qui s'était précipité pour arroser le pauvre Kenan battit subitement en retraite, se dissimulant à l'abri de la BMW en hurlant quelque chose que Bolan ne comprit pas. Du fond de son fossé, Fethi Kenan lui cria :

— Attention ! Ils ont une autre équipe ! Elle arrive !

Comme si elle n'avait attendu que ça, une voiture surgit, venant de la direction opposée. Une Volvo noire, qui fit hurler ses pneus en freinant à la hauteur de la BMW. Les salauds avaient même prévu un relais en aval ! D'instinct, le guerrier solitaire avait instantanément estimé les forces nouvelles. Un chauffeur et trois arroseurs. Ces derniers avaient déjà sauté à terre, cherchant l'ennemi.

L'Exécuteur releva le canon du MAC 10 et pressa la détente. Deux fois. Tir à « l'instinctive ». Dans l'urgence majeure, il excellait à cette discipline. Ce fut encore le cas : comme au stand, il vit la face maigre d'un des types de la Volvo exploser littéralement sous la grêle d'ogives. Comme propulsé par une force démente, le type bascula en arrière, lâchant son P.M. à chargeur long. Il disparut à l'intérieur de la voiture et son arme ricocha sur la chaussée. Inconscients de ce qui se passait réellement, les conducteurs des véhicules coincés à l'arrière de l'embouteillage klaxonnaient rageusement, et, dans le concert, c'est à peine si Bolan percevait les rafales ennemies. À cet instant, il y eut deux reflets jumelés dans l'habitacle de la Volvo et une tête apparut furtivement. Bolan aperçut des reflets de lunettes, avec un canon d'arme pointé à côté. Il visa en dessous, lâcha une rafale et l'essaim de 9 mm transperça la portière du véhicule, avant de cribler le buste du flingueur. Mais l'index de ce dernier avait pressé la détente de son P.M. et les balles chemisées firent voler la terre près de Bolan et juste

sur son visage. Agacé, il roula de côté, changea de position, releva le canon du MAC 10, visa, effleura la détente d'un index qui ne frémissait même pas. Sur la route, les deux autres flingueurs de la Volvo reculèrent pour se mettre à l'abri, visiblement surpris d'une telle résistance. Fou de rage, le rescapé de la BMW qui s'était abrité derrière elle s'était légèrement redressé, les appelant de la voix et du geste. Exactement ce qu'attendait Bolan. Froid et précis, il sollicita la détente de son arme. Celle-ci cracha le feu. À vingt mètres de là, la tête du planqué parut s'ouvrir en deux, dans le sens de la hauteur, inondant le capot de la voiture de sang et de cervelle. Pendant ce temps, les deux autres avaient atteint la Volvo, et l'un d'eux s'échinait à extraire le cadavre du chauffeur pour prendre sa place. Méfiant, l'autre hésitait à embarquer dans le véhicule. On le sentait au bord de la panique. Le feu, les klaxons, les cris des témoins et tous leurs copains transformés en cadavres, c'était beaucoup. Pointant son arme, il cherchait quelqu'un à tuer, mais sans trouver de cible.

Pour l'Exécuteur, c'était le moment. Un bref rictus aux lèvres, il redressa le canon du MAC 10, caressa la détente, accomplissant l'exploit de n'envoyer que trois balles. Ce fut suffisant. Touché au cou, carotide explosée, le rafaleur vit avec stupeur un geyser de sang carmin jaillir de sa gorge, presque à l'horizontale, arrosant son complice qui était enfin parvenu à arracher le chauffeur de la voiture. Complètement dépassé, voyant son dernier collègue s'écrouler dans une mare de sang, le type lâcha le chauffeur, poussant un véritable hurlement de panique. Plongeant dans la voiture et balançant son P.M. sur le siège voisin, il avait la main sur le levier de vitesses, quand un véritable typhon lui arriva dessus, arrachant littéralement la portière. En plein désarroi, il voulut attraper son arme, mais tel un train lancé à pleine vitesse, une masse dure et dévastatrice lui percuta la tempe. Le choc fut épouvantable, la douleur fut atroce. Bouche ouverte sur un hurlement muet, il entendit nettement son crâne craquer. Il eut encore plus mal. Comme jamais il n'avait souffert de sa putain de vie de tueur. À croire qu'on lui avait éclaté le crâne, à croire que sa tempe, son œil et sa cervelle s'étaient transformés en bouillie. Il se dit qu'il était en train de crever, et qu'il ne saurait jamais comment tout ça s'était passé. Vraiment idiot. Puis il se sentit propulsé contre l'autre portière et tandis qu'il s'enlisait dans un néant fangeux, il entendit très loin une voix d'outre-tombe qui grondait en anglais :

— Fils de pute !

Il eut envie de vomir, et alors que sa chute dans le néant s'accélérait, il perçut encore la même voix sinistre qui criait :

— Fethi ! Vite !

L'instant d'après, le barman sautait à l'arrière de la Volvo. Mais il

n'avait pas encore reclaqué sa portière, que des sons étranges frappèrent la carrosserie.

— *Dawn ! Couché !* cria le guerrier.

Dans son rétro latéral, il venait d'apercevoir deux silhouettes sombres qui émergeaient de l'embouteillage. Gesticulants et apparemment paniqués, ils brandissaient des armes, tiraillant n'importe où. Encore des renforts ennemis ! Incroyable ! À croire que les pourris locaux se reproduisaient par génération spontanée. Leur véhicule sans doute bloqué dans le flot des voitures arrêtées, ils cavalaient comme des dingues. Pas question de s'éterniser. Ayant récupéré au passage un autre P.M. sur la route, l'Exécuteur aurait pu les arroser facilement. Mais, avec l'embouteillage en arrière-plan, il risquait de tuer des innocents. Misant alors sur la fuite, il passa la première, et la Volvo démarra sur les chapeaux de roues. D'abord, s'éloigner le plus vite possible du lieu des hostilités ; ensuite, trouver un coin tranquille pour débriefer le flingueur s'il en était encore temps.

Quand la voiture plongea à travers le rideau de flammes du camion, Fethi Kenan poussa un petit cri étranglé. Il y avait de quoi. Passé le brasier, le nuage de fumée était si épais, si noir, que, malgré les phares, on n'y voyait absolument rien. Si un véhicule était stoppé là-dedans, ce serait le crash définitif. À l'arrière, Fethi Kenan en eut parfaitement conscience et il gémit.

Heureusement, il n'y avait personne et, une poignée de secondes plus tard, la Volvo émergeait à l'air libre. La route déserte s'ouvrait devant eux. L'Exécuteur abaissa sa glace de portière, s'emplissant les poumons avec soulagement, avant de questionner Kenan :

— Tu connais un coin tranquille où je peux discuter avec lui ?

Il désignait le flingueur. Toujours dans les vapes, ce dernier râlait doucement, et un magma sanguinolent moussait sur sa tempe et dans ses cheveux frisés. Évitant soigneusement de le regarder, le barman indiqua, mal à l'aise :

— Continuez la route. Pas trop loin, il y a de vieilles carrières. Je crois que ça ira.

Environ dix kilomètres plus loin, Kenan lui fit emprunter une petite route secondaire, puis un chemin caillouteux qui aboutit enfin à une vaste étendue en friche, où un grand entonnoir avait été creusé. Il n'y avait plus d'engins d'extraction, plus de chantier. Seules, quelques épaves de voitures, des restes de frigos et autres mobiliers éventrés achevaient de pourrir sur place. Visiblement, l'exploitation était abandonnée depuis des années. Après avoir stoppé la Volvo, l'Exécuteur alluma le plafonnier et se pencha sur le blessé. Le

spectacle n'était pas beau à voir.

À demi réveillé, le tueur dardait lui sur un œil unique et déjà presque vitreux. Au moment de son intervention, oubliant qu'il se servait du talon du MAC 10 et non de son poing, l'Exécuteur y était allé un peu fort. Sous le choc de l'acier, toute la partie supérieure gauche de son profil avait été littéralement défoncé, écrasant la tempe, éclatant l'œil, mettant à nu l'intérieur du crâne et d'un morceau de cerveau.

— *My God !* souffla Fethi Kenan qui n'avait pu s'empêcher de jeter un regard au blessé. C'est affreux !

Puis il s'éjecta de la voiture pour aller vomir un peu plus loin. Il avait raison, c'était affreux. Hideux. Un souffle rauque sortait avec peine de la bouche du pourri, qui visiblement n'en avait plus pour très longtemps. Son rôle disait clairement sa souffrance, et, malgré lui, l'Exécuteur fut pris de pitié. La guerre, c'était parfois aussi de la boucherie. C'était sale, vil et dégradant. La guerre était la honte de l'homme.

— Oui, reconnut-il pour lui-même, c'est affreux.

Même si l'autre n'était qu'une ordure, un peu de compassion s'imposait. Il fallait abréger ses souffrances. L'achever. Mais le guerrier tenait avec lui une opportunité. Une chance de découvrir une piste. Alors, se faisant violence, l'ex-sergent Miséricorde gronda de sa voix d'outre-tombe :

— Qui est ton boss ?

Un rôle un peu plus fort lui répondit, tandis qu'une lueur indécise passait fugitivement dans l'œil unique du flingueur. Il répéta :

— Pour qui tu fais ce sale boulot, pourri ?

Le même rôle lui répondit, et Bolan appela à la cantonade :

— Eh, toi ! Viens un peu par là !

Quand Kenan revint, il était vert. Liquéfié. Dans ses yeux de biche effarouchée se lisait l'horreur totale.

— Je... je suis malade ! gémit-il.

— Tu seras malade plus tard, le bouscula Bolan. Je crois qu'il ne comprend pas l'anglais. Demande-lui pour qui il travaille.

À ce stade de souffrance, ce genre d'individu était souvent prêt à vendre père et mère. Au bord de défaillir, Kenan posa la question en turc et l'autre mit un temps fou à répondre. Une courte phrase qui sembla l'épuiser totalement.

— Il... il dit souffrir beaucoup, traduisit le barman. Il...

— Je sais, coupa l'Exécuteur, péremptoire. Repose-lui la question.

Nouvelle intervention du transsexuel, nouveau temps mort, nouvelle réponse et nouvelle traduction :

— Il dit qu'il veut un docteur.

Bolan avait traduit. *Doktor*, c'était facile à comprendre. Et c'était toujours la même chose. Ces types étaient capables des pires crimes, mais dès qu'ils écopaient, ils balisaient. Implacable, l'Exécuteur insista :

— Je veux le nom de son patron.

Au bord de la syncope, le barman s'essuya le front d'un revers de main, répéta la question d'une voix de mourant.

Cette fois, le rafaleur garda le silence si longtemps que Bolan crut qu'il passait l'arme à gauche. Il avait fermé son œil et le sang coulant de sa blessure s'était mis à mousser comme de la lessive. Diaphane sous son hâle, il avait déjà le masque de la mort. Enfin, après un temps qui parut une éternité, sa bouche éructa dans un borborygme.

— Doc...

Se redressant avec un soupir, Fethi Kenan articula :

— Je crois qu'il veut encore dire docteur.

Bolan secoua la tête.

— Pas de docteur. D'abord le nom de son patron.

Kenan recommença à parlementer, mais l'autre continuait à expectorer des onomatopées et refoulant un malaise, il répéta :

— Il dit doc. Il veut un docteur.

— J'ai entendu. Peut-être qu'en turc, ça veut aussi dire autre chose, non ?

— Euh... *perhaps*. Peut-être.

— Essaye encore.

Découragé, Kenan insista dans sa langue, et dut même répéter plusieurs fois sa question. En vain. L'autre battit de sa paupière droite, cracha du sang, eut un hoquet qui fit redouter le pire, mais après un nouveau râle, il parvint à éructer faiblement :

— *Lut... fen, bir dok...*

Le reste se perdit dans un borborygme, et le crâne dévasté du type bascula, tandis que le souffle rauque cessait d'un coup. L'Exécuteur n'aurait pas à l'achever.

Dépité, ce dernier se redressa et Kenan qui s'était reculé tout pantelant déclara d'une voix mourante :

— Il a dit : s'il vous plaît docteur ! *Sorry* ! Je n'ai rien entendu d'autre.

— Ça va ! maugréa l'Exécuteur.

Ce soir, il avait fait beaucoup de morts, mais il n'était guère avancé. Le moribond n'avait pas parlé. Comme pistes possibles, ne restaient que le numéro de la Volvo et Fethi Kenan. Se tournant vers ce dernier, il relança :

— Et... ces choses importantes, dont tu m'as parlé au téléphone. Qu'est-ce que c'est, au juste ?

Toujours mal en point, le barman hésita, finit par coasser :

— Je suis malade. Il faut que je boive un peu. Après, je dirai les choses.

Bolan soupira, ouvrit la portière opposée, largua le cadavre du rafaleur qui roula dans la carrière avant de disparaître. Puis claquant la portière, il démarra en prévenant Kenan :

— Pas question de rentrer chez toi. Je t'emmène à mon hôtel et on avisera demain.

Restait maintenant à rallier Istanbul, à laisser la Volvo quelque part et à trouver un taxi pour rentrer au Swissôtel. Ce qui ne résoudrait pas la deuxième énigme de la soirée. Une question énorme et lancinante, qui tournait dans la tête de l'Exécuteur à la manière d'un leitmotiv.

Qui conduisait la mystérieuse Renault 5 verte ?

Une R 5, dont il n'avait pas pu relever le numéro. Vraiment dommage. Et frustrant. Comme cette amorce avortée de nouveau blitz. Un blitz turc qui ne commencerait d'ailleurs peut-être jamais.

CHAPITRE VII

Posté devant la baie vitrée de la chambre, Mack Bolan contemplait les lumières du Bosphore. Des tas de pensées tourbillonnaient sous son crâne, plus grises les unes que les autres. Rentré au Swissôtel en taxi une demi-heure plus tôt, il avait provisoirement solutionné le problème de Fethi Kenan en lui prenant une chambre près de la sienne. Mais il était désormais interdit au barman de reprendre son travail au *Sultan*, et de reparaître chez lui. Compte tenu des derniers événements, c'eût été signer son arrêt de mort. Encore heureux que son « mari » soit absent d'Istanbul ! Mais cette situation ne pourrait s'éterniser. Désormais, l'Exécuteur était condamné à réussir son blitz. Un combat contre un ennemi qu'il ne connaissait même pas ! Un instant plus tôt, il avait appelé Brognola de sa chambre, fournissant au fédéral le numéro minéralogique de la Volvo, afin qu'il tente d'identifier son propriétaire. Grâce à sa position de numéro Un du *Justice Department*, il avait sous ses ordres beaucoup de gens, un peu partout dans le monde. Ça permettait des tas de choses.

Dans le dos de Bolan, assis en tailleur sur le lit, Fethi Kenan reniflait en tamponnant ses yeux gonflés par les larmes. L'émotion à cause des événements, l'Opel de son « mari » détruite, la perspective d'explications orageuses avec ce dernier, c'était trop. Depuis leur arrivée, il avait déjà avalé deux Coca-whisky, et grillé trois cigarettes. Estimant qu'il avait largement eu le temps de se reprendre, l'Exécuteur se tourna vers lui et attaqua d'un ton sans réplique :

— Maintenant, raconte-moi un peu ces « choses importantes », dont tu m'as parlé.

Dans la lumière dorée de la lampe de chevet, le transsexuel se redressa, poussa un soupir à fendre l'âme, avant d'allumer une quatrième cigarette à bout doré. Rejetant la fumée devant lui, il souffla d'un ton de mourant :

— O.K. Je crois que c'est mieux de tout dire.

— Je le crois aussi. Et j'espère que c'est intéressant. Je l'espère pour toi.

Bolan avait lourdement insisté sur la dernière phrase, laissant planer comme une menace. Fethi Kenan lui jeta un regard de côté, vit qu'il ne plaisantait pas, finit par dérober son regard.

— C'est une longue histoire. Peut-être, c'était bien de la raconter à votre ami, mais je n'avais pas confiance.

Il faisait allusion à Adnan Ecevit, le traitant DEA de Tahar Batoum.

— O.K., renvoya Bolan. Accouche.

Il était près de 4 heures du matin, il n'avait pas envie de passer la nuit avec le barman. Après une dernière hésitation, ce dernier se lança :

— Je sais que Tahar fait de l'espionnage contre la mafia, avoua-t-il. Il m'a tout dit.

Sans doute sur l'oreiller. L'Exécuteur questionna :

— Il y a longtemps ?

Acquiescement du transsexuel qui expliqua :

— Je suis très jalouse. Parce que je sais qu'il voit beaucoup de gens. Alors, un soir, j'ai suivi Tahar au rendez-vous avec ses amis, et j'ai assisté à une longue discussion dans un *meyhane* de la nouvelle ville, près de la tour de Galata. Tout de suite, je n'ai pas aimé ces gens. Un gros Turc moyen vieux, un grand moyen vieux avec des cheveux roux, et quatre jeunes. Deux, c'étaient des Turcs, deux étaient allemands ou russes comme le grand rouquin. Des gangsters.

Son anglais était loin d'être parfait, mais sa conversation commençait à être intéressante. Bolan interrogea :

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— À cause des quatre jeunes. Ils ressemblent à des *killers*. Toujours les mains dans les poches à regarder partout.

Toute fatigue subitement envolée, le guerrier pressa :

— Et ensuite ?

— Ensuite, la discussion finit et Tahar repartit. J'ai regardé où allaient ses amis, et je les vois monter dans des voitures. Mercedes pour les étrangers, et vieux Range-Rover pour les Turcs.

Fethi Kenan s'arrêta soudain pour demander :

— Je veux un whisky.

Il buvait comme un trou, le barman ! Piaffant d'impatience, Bolan leur fit monter une bouteille de Dimple et de la glace, raccompagna le garçon d'étage à la porte, ignorant son regard oblique qui en disait long. On allait le prendre pour ce qu'il n'était pas.

— Ensuite, pressa-t-il, une fois le barman abreuvé.

Après avoir avalé son verre cul sec, le Turc eut un petit renvoi discret, s'excusa d'un sourire contrit. Il avait repris des couleurs et semblait aller mieux. Mais, à ce rythme, il allait aussi bientôt délirer

complètement.

— Ensuite, j'ai décidé d'en savoir plus, enchaîna Kenan. Dans le monde de la nuit et des bars, je connais la mafia. Je crains pour Tahar. Alors, je décide de suivre le Range-Rover.

Bolan faillit en avaler sa langue.

— Tu veux dire que tu as filé le Range-Rover des Turcs ?

— Yes ! avoua fièrement le transsexuel.

— Et tu as vu où ils allaient ?

Soudain moins triomphant, Kenan baissa le nez pour avouer :

— Pas vraiment.

— Comment ça ?

— J'ai perdu le Range-Rover dans la circulation, et je ne l'ai retrouvé que longtemps après. Garé dans une rue de la vieille ville. J'ai manqué pas le voir, il était coincé derrière une camionnette. Mais personne dedans. J'ai attendu longtemps, mais personne n'est venu, alors je suis parti.

— Et tu n'es pas revenu les jours suivants, histoire de vérifier que le Range était encore dans le secteur ?

— Si. Mais je ne l'ai retrouvé que trois jours après. Garé dans une autre rue. Pas loin.

Sentant qu'il tenait quelque chose, l'Exécuteur questionna encore, plein d'espoir :

— Je suppose que tu as relevé le numéro de la plaque.

— Euh... non.

— Non ? Mais c'est idiot ! Tu aurais pu apprendre qui sont ces types !

Haussement d'épaules du barman qui renvoya :

— Je ne connais pas de policier pour chercher le numéro. Et puis je m'en fous un peu de ces types ! Je crois seulement que Tahar me trompe et avec des gens dangereux. Alors, j'ai parlé à Tahar et il m'a dit la vérité et que je ne dois plus rien faire. Que c'est un travail pour lui très important, que c'est bientôt fini et qu'il aura beaucoup *money*, pour lui et pour moi. Alors, je l'ai laissé tranquille.

— O. K, fit Bolan. Tu me conduiras là-bas dans la matinée.

S'ils retrouvaient le Range-Rover, l'Exécuteur aurait peut-être une piste à se mettre sous la dent. À condition que ce ne soit pas une simple histoire de cul. Chez les mauvais garçons aussi, il y avait des homos. Pourtant, plus il y pensait, plus il y croyait. Surtout à cause de ce « moyen vieux blond » et ses petits frappes. Chez les Russes comme partout on pouvait être à la fois homo et mafieux. Après un instant de

réflexion, le barman se servit une autre rasade de whisky, l'avalala d'un trait, avant de questionner :

— Qu'allez-vous faire au Turc du Range-Rover ?

— C'est mon affaire, éluda Bolan. Et puis arrête de picoler. Il est l'heure de dormir.

S'emparant de la bouteille de Dimple, il marcha vers la porte en lançant par-dessus son épaule :

— Il faut retrouver ce Range-Rover. Absolument.

Il allait quitter la chambre, quand Kenan l'interpella :

— *Mister Richardson* ?

Il tourna la tête, fut frappé par l'angoisse qui émanait du regard de Kenan. Grave et la voix légèrement cassée, celui-ci demanda :

— Et Tahar, *Mister Richardson*. On va le retrouver ?

L'Exécuteur esquissa un sourire contraint.

— Je l'espère, Fethi. Je l'espère sincèrement.

Mais il n'en était pas sûr du tout. À ce sujet, il était même très pessimiste. Avant de sortir, il répéta pourtant, songeur :

— Je l'espère.

Il avait dit cela calmement, mais, au fond de lui, un feu couvait. Brûlant, dévastateur. Le guet-apens de ce soir avait failli le tuer, et il était en colère. Très en colère.

La sonnerie du téléphone sortit Bolan en trombe de sa douche. S'épongeant en deux coups de serviette, il décrocha, et aussitôt, une voix l'apostropha :

— *Good night, Mister.*

Une voix féminine, légèrement voilée, agréable et douce. Mais on sentait une tension dans le ton. Instantanément sur ses gardes, l'Exécuteur interrogea :

— Qui êtes-vous ?

Il y eut un court silence, avant que la voix de femme ne reprenne en hésitant :

— Je suis la conductrice de la voiture qui a renversé votre agresseur, tout à l'heure.

Malgré tout son flegme, malgré tout son passé de soldat, Mack Bolan se sentit un bref instant dépassé. Incrédule, il s'entendit questionner :

— Quelle voiture ?

Comme ça, juste pour vérifier.

— Une Renault 5, précisa l'inconnue. Une R 5 verte. Sur la route de Gökköy.

Ou la femme disait vrai, ou c'était un piège. Par exemple, une quatrième équipe ennemie, qui aurait été postée à l'écart, et qui aurait filé la Volvo dans sa fuite, puis le taxi qui avait amené Bolan et Kenan au Swissôtel. Une certitude, dans les deux cas, on les avait bel et bien filés, car personne ne pouvait savoir où il était descendu. Incroyable. Malgré son expérience en ce domaine, malgré les précautions prises durant son périple jusqu'à Istanbul, l'Exécuteur ne s'était rendu compte de rien. Complètement bluffé, il questionna encore :

— Qui êtes-vous ?

Une hésitation, puis :

— Pas par téléphone.

L'Exécuteur réfléchissait à toute vitesse. Son intérêt décuplant de seconde en seconde, il insista :

— Comment m'avez-vous localisé ?

— Je vous expliquerai, répondit l'inconnue.

Bolan saisit la perche au vol.

— Quand ?

— Maintenant, si vous voulez.

— Où ça ?

— Sur le parking de votre hôtel. Vous ne pouvez pas me rater.

— La Renault 5 ?

— La Renault 5. Verte.

L'Exécuteur avait senti une certaine ironie dans le ton. Piège ou pas, il n'avait pas le choix. La femme avait déjà raccroché. Démontant les touches de la Japy, il en retira les quinze minuscules cartouches de réserve pour le *Snake*, chargea l'arme et la glissa dans sa demi-botte. Puis, refermant son blouson sur le MAC 10 récupéré dans la Volvo, il quitta sa chambre.

En traversant le hall de l'hôtel, il lui sembla que le concierge de nuit l'observait d'une drôle de façon. Lui offrant vingt dollars, Bolan interrogea :

— Quelqu'un a cherché à me contacter ?

— *Yes, sir*. Une dame. Elle vient de repartir.

À sa façon de dire « une dame », ce n'était sûrement pas un laideron.

— Elle m'a désigné par mon nom ? s'étonna Bolan.

Le concierge baissa pudiquement les yeux.

— *No, sir.* Vous veniez de rentrer avec le... jeune homme, et elle m'a demandé de vous téléphoner d'ici. Elle a fait plusieurs tentatives avant de réussir à vous joindre.

Sous-entendu, « vous n'étiez pas dans votre chambre ». Encore une faille dans la réputation de Bolan. Si le brave homme avait su...

— *Thanks*, remercia le guerrier solitaire.

Se retrouvant bientôt sur le parking de l'établissement, il avait engagé sa main sous son blouson, prêt à tout. Mais rien ne se produisit et il localisa aussitôt la Renault 5 verte. Stationnée non loin de son 4x4 de location. Une R 5 aux glaces et au pare-brise fumés. Impossible de voir à l'intérieur, c'était bien la même que celle de la station-service. D'ailleurs, son avant droit portait la trace du choc. Toujours sur ses gardes, il marcha sur elle, et, alors qu'il allait l'atteindre, la portière s'ouvrit côté du passager.

— Montez, invita une voix.

Celle entendue au téléphone. Légèrement voilée. Sensuelle. Index sur le pontet du MAC 10, Bolan se pencha et, dans la lumière du plafonnier, il vit derrière le volant une silhouette de femme vêtue d'un jean, un visage ovale tourné vers lui, un casque de cheveux sombres coupés au carré, et deux yeux qui l'observaient. Des yeux dorés, presque fluorescents. Un regard à la fois grave et terriblement incisif. Magnifique.

— Montez, répéta l'inconnue avec un petit geste d'impatience.

Bolan obéit, s'installa dans l'habitacle qui sentait le musc ou le jasmin, claqua la portière, ce qui fit s'éteindre le plafonnier. Et, comme la jeune femme n'avait pas l'air de vouloir démarrer, il articula, légèrement agacé :

— O.K. Je suis là. Maintenant, si vous me disiez qui vous êtes ?

La jeune femme observa un bref silence, avant de répondre de sa voix rauque :

— Je m'appelle Leila Sorgül.

CHAPITRE VIII

Dogan Yünet était d'une humeur massacrant. Il était très déçu de la tournure des choses. Deux voitures détruites et tout un bataillon de tueurs décimé. Une catastrophe, face à ces salopes de Russes qu'on lui avait collées sur le dos, dans le cadre d'accords bilatéraux pris à Ankara. Ce fut pourtant d'une voix apparemment calme que le patron d'Istanbul répéta :

— Qu'est-ce que tu viens de dire, fils de pute ?

Derrière ses lunettes de myope l'énorme Dogan Yünet fusillait son Chef du Sang d'un regard qui faisait peur. Malgré sa grosse face molle et ses airs patauds, le boss de la mafia locale était certainement un des Turcs les plus forts d'Istanbul, tout de suite derrière l'immense Yazid, qui ne le quittait pas d'une semelle, et qui observait la scène d'un air intéressé. Comme lui, ancien champion national de lutte, Dogan Yünet avoisinait les deux mètres et pesait plus du quintal. Sous la graisse, les muscles étaient restés presque intacts. À cinquante-sept ans, il était encore capable d'arracher du sol et d'une seule main n'importe lequel de ses hommes. Une véritable attraction. Mais un numéro dont Bülent Kadir se serait bien passé. Aussi mince et fluide que son boss était massif et puissant, le Chef du Sang n'était quasiment rien dans les énormes pognes de Yünet. Et il lui suffisait de regarder les petits yeux noirs derrière les verres de ses lunettes pour avoir des sueurs froides. Le boss d'Istanbul avait un regard de psychopathe.

— Qu'est-ce que tu as dit, fils de porc ?

Boudiné dans son éternel complet clair malgré l'heure avancée, ses grosses chaussures noires plantées dans le gravier de la cour de l'ancien monastère qui lui servait de QG, Dogan Yünet secouait Bülent comme un sac de linge sale.

— Qu'est-ce que tu viens d'avoir l'impudence de m'avouer ?

Fils d'un modeste porteur de thé, le boss d'Istanbul aimait parfois émailler ses phrases de propos châtiés.

— En vérité, pourceau infâme, tu es en train de m'insulter !

— *Hayir, Bey Dogan ! Hayir !* Non, monsieur Dogan ! Sur... sur la mémoire de ma très sainte mère, je... j'oserais jamais !

Les semelles à vingt centimètres du sol, l'égorgeur n'était pas très

fier. Malgré ses nerfs d'acier et sa démoniaque adresse au poignard, il avait toujours eu une sainte terreur de son patron. Pour lui, on ne pouvait être un boss sans être *forcément* plus fort, plus intelligent et surtout plus cruel que le meilleur de ses tueurs. Il avait peur, et en plus, il tremblait de rage. Immobile et deux pas derrière son patron, ce fils de truie croisé avec un âne de Yazid avait l'air de boire du petit lait. L'empaffé ! Frémissante, la voix du patron reprenait :

— Tu es rentré pour me dire que vous n'avez pas eu de chance ? Pour me dire que vous ne comprenez pas ce qui est arrivé ? Que vous avez échoué comme des femmelettes ? Que ce pédé de barman et l'agent américain sont toujours vivants ?

Quasiment étranglé par son col, Bülent gigotait entre les énormes bras de son boss. Ses yeux semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites, et sa langue gonflait dans sa bouche au point de l'étouffer.

— Patron ! Patron ! se mit-il à bêler. L'étranger était armé !

Il lui sembla voir Yazid esquisser un rictus de mépris, et cela lui fit encore plus mal que l'étranglement de Yünet. Celui-ci gronda, féroce :

— Il était armé, hein ! Et toi et tes gars, vous n'étiez pas armés, vous ?

— Si, si ! Mais il y a eu...

Bülent allait mourir étouffé. Là. Devant ce qui restait de sa petite armée de tueurs. Devant ce résidu de semence de porc loucheur de Yazid ! Le déshonneur suprême ! Fou de honte, galvanisé par la rage, il tenta de répéter :

— Il y a eu...

— Quoi ! grinça Dogan Yünet. Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Contrairement à Yazid qui n'en perdait pas une miette, les quatre porte-flingues de réserve et les trois hommes de mains rescapés du massacre assistaient à la scène en baissant pudiquement la tête. Surtout Selluk, le chauffeur de Bülent. Au volant de sa BMW, la dernière du dispositif de verrouillage, il n'avait pu s'extraire de l'embouteillage à temps, et la fusillade avait eu lieu loin devant eux, sans qu'ils puissent intervenir. Selluk avait très peur aussi. Du coup, sa pomme d'Adam exagérément proéminente jouait au yoyo. Il songeait à ce que les énormes paluches du boss auraient fait à son cou s'il était à la place de Bülent.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? cria presque Yünet. Qu'est-ce qu'il y a eu, résidu de bouse ?

Il avait encore resserré sa prise et Bülent commençait à étouffer vraiment. Presque inaudible, il parvint à coasser :

— Il... il y a eu la voiture verte !

Fronçant ses sourcils broussailleux, Dogan Yünet relâcha enfin un peu sa prise et tandis que son tueur en chef inspirait une large goulée d'air, il questionna :

— Quelle voiture verte ?

— Une... une... R 5 ! éructa Bülent. Une Renault 5 avec une femme au volant !

Le boss d'Istanbul en oublia sa colère. Relâchant brusquement Bülent qui faillit s'écrouler dans le gravier, il gronda, sourcils toujours froncés :

— Qu'est-ce que tu racontes ! Quelle Renault 5 ?

— Je la connais pas, cette bagnole, hoqueta Bülent en se massant doucement le cou. Elle est arrivée brusquement, par le parking d'une station-service, et elle a réussi à passer, juste avant que la circulation soit complètement bloquée ! Il y avait une femme au volant ! J'ai dit à Selluk de foncer, mais d'autres bagnoles nous coinçaient !

Dogan Yünet lança un regard chargé de doute au chauffeur de la BMW, et celui-ci rentra la tête dans les épaules pour avouer :

— C'est vrai, patron. C'était impossible.

— Et alors ? relança Dogan Yünet.

— Alors... alors, reprit Bülent, on a entendu des cris, puis un choc, et encore des cris, puis d'autres coups de feu. J'ai ordonné aux gars de quitter la bagnole et d'aller aider les autres, mais quand on est arrivés, la Volvo démarrait déjà, avec le pédé et l'étranger dedans !

— Et vous pouviez pas les flinguer, bordel ?

— Non ! gémit presque le tueur. L'étranger, c'était comme un Satan ! Il tirait partout ! Il avait plein de flingues et il arrosait comme un fou ! On aurait dit... on aurait dit un de ces mercenaires des films ! Ceux qui font des dizaines de morts et qui s'en sortent toujours. Une armée à lui tout seul, ce type !

Là, Bülent en rajoutait un peu, mais il fallait bien justifier l'échec.

— Une armée, hein ! articula Yünet. Une armée !

— Oui ! Ce type, c'est un Satan, je vous dis, patron ! Pour échapper à toutes nos balles, pour sortir vivant de tout ça et pour réussir à s'enfuir, il faut être le diable !

— Le diable, hein, répéta Yünet, soudain songeur. Le diable.

— Pourtant, poursuivit le chef des tueurs, je le tenais presque. Je l'ai vu au bout de mon canon ! J'ai vu ses yeux de Satan me fixer, et je sais qu'il a compris que j'étais là pour le tuer. J'ai vu sa mort dans ses yeux, patron ! Et il a vu sa mort dans les miens !

Il en devenait lyrique, Bülent. Il s'y revoyait. À cette différence

que les distances et les situations n'avaient plus exactement les mêmes valeurs. Essayant d'oublier le rictus de Yazid, il savourait à défaut une vengeance qu'on lui reprochait d'avoir ratée. Un silence passa, durant lequel Dogan Yünet alluma un gros cigare. Craintivement observé par ses hommes, il souffla un épais nuage de fumée vers le ciel criblé d'étoiles, puis posant de nouveau son regard de psychopathe sur son Chef du Sang, il questionna, subitement doux :

— Mais heureusement, cette R 5, tu as relevé son numéro.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation presque sereine. Une évidence. Bülent recula d'un pas. S'attendant au pire et décidant d'ignorer désormais le rictus suffisant de Yazid, il avoua :

— Je... enfin, non.

Un lourd silence s'installa. Dogan Yünet cracha un nuage de fumée, jeta un regard glacé à travers ses lunettes de myope, puis s'adressant au chauffeur strabique :

— Et toi, Selluk ?

Se ratatinant un peu plus et la pomme d'Adam plus folle que jamais, l'interpellé se défendit mollement :

— Non. Mais faut comprendre, patron ! Je conduisais. Enfin, j'essayais de nous sortir de toutes ces bagnoles, vous comprenez ?

— Je comprends, renvoya songeusement Yünet. Je comprends. Je comprends toujours tout.

Propos sibyllins, qui plongèrent les tueurs dans la perplexité. Ce fût l'instant que choisit Resat, un des deux flingueurs restés muets jusqu'alors, pour intervenir, presque à regret :

— Euh, moi je l'ai vu, patron, son numéro. Enfin, je crois.

Sous les épais sourcils du boss d'Istanbul, il y eut un bref éclair.

— Comment ça, tu crois !

— Je... je veux dire que j'espère pas me tromper, patron. Ça s'est passé si vite ! Il y avait tous ces coups de feu et...

— Accouche, bordel !

Resat regrettait presque d'avoir fait du zèle. Jusqu'à présent, Yünet lui avait foutu la paix. Espérant très fort que sa mémoire ne l'avait pas trahi, il récita d'un coup ce qu'il avait par pur réflexe lu sur la plaque de la R 5. Cela fait, un silence pesant lui répondit, avant que Dogan Yünet n'interroge, plein de soupçons :

— Tu es sûr de toi, Resat ?

Une boule dans la gorge, le flingueur hasarda :

— Je... enfin... oui.

Le boss d'Istanbul hochla la tête, demeura un instant plongé dans

des pensées complexes puis, sans prévenir, il tourna les talons, et avec une agilité qui surprit tout le monde, disparut dans la villa. Un instant plus tard, il reparaisait, brandissant une chemise cartonnée, qu'il ouvrit en lâchant un nuage de fumée plus épais encore.

— Et ça, apostropha-t-il son Chef du Sang avec un soupçon d'emphase, ça te dit quelque chose ?

Il venait d'extraire un bristol glacé de la chemise, le plaçant carrément sous les yeux de Bülent. Une photo 30x40. Le tueur plissa les paupières, recula un peu la tête, se demandant avec angoisse ce qu'il valait mieux dire.

— C'est lui ? gronda Dogan Yünet. Est-ce que c'est le type que vous avez vu ce soir ?

Bülent réfléchissait à toute vitesse. À l'intérieur du *Sultan*, il faisait trop sombre, et dehors, il n'avait vu le grand Américain que de loin. Ce portrait avait effectivement une ressemblance avec l'agent américain, mais il n'était sûr de rien. Tous ces Yankees se ressemblaient. Mais d'une part, il sentait que Yünet aurait aimé une réponse positive, d'autre part, que ce dégénéré de Yazid souhaitait le voir s'enfoncer un peu plus. Il fallait reprendre la situation en main. Frapper un grand coup. Faute de quoi, tout pouvait lui échapper d'un coup. Sa fonction de Chef du Sang, plus les petits intérêts qu'il avait un peu partout en ville, notamment dans les nights comme le *Sultan*, le *Club's* et encore quelques autres. Des avantages à la fois financiers et en nature, qu'il devait aux bonnes grâces du patron. S'il faisait la mauvaise réponse, tout cela risquait d'être perdu à jamais-ainsi que sa propre vie.

Fronçant davantage les sourcils, le Chef du Sang examina le portrait de plus près, et prenant soudain sa décision, il pointa un index accusateur sur la photo en s'exclamant :

— C'est lui !

Tout en sachant qu'à terme, il jouait un coup de poker. Mais on verrait bien après. D'abord reprendre le contrôle de la situation. Se convainquant lui-même de sa bonne foi, il répéta, théâtral :

— C'est lui ! C'est le Satan !

En fait, il commençait à y croire vraiment. Sans doute les effets de ce coup de théâtre de la photo. Que le patron possède le portrait de celui à qui il devait sans doute toutes ces misères échappait à son entendement. Autour de lui et aussi étonnés, les trois autres regardaient tour à tour le bristol et le boss d'Istanbul. Eux n'étaient pas entrés au *Sultan*, et ils n'avaient vu l'Américain que de loin, à sa sortie du night. Mais Bülent venait de le reconnaître, et ils n'en revenaient pas. Le boss avait la photo de leur ennemi ! De la magie !

Pour organiser un tel coup de théâtre, il fallait être un chef hors pair. Subitement, Dogan Yünet s'auréolait à leurs yeux d'une aura supplémentaire.

Conscient du phénomène et beaucoup plus excité qu'il ne le laissait paraître, l'ancien lutteur insista :

— Tu es sûr que c'est bien lui ?

Bülent ne pouvait plus reculer. Acquiesçant vigoureusement, il s'exclama :

— *Evet ! Evet*, patron ! C'est ce sale Chrétien qui a canardé mes gars !

Comme si cette affirmation ne suffisait pas, Yünet posa son regard myope sur les autres.

— Et vous ? demanda-t-il.

Selluk, le chauffeur, secoua énergiquement la tête.

— Moi, j'étais dans la voiture, patron. J'essayais toujours de la sortir de l'embouteillage.

Yünet hocha sa grosse tête, interrogea les deux autres qui acquiescèrent avec un enthousiasme feint. Ils n'étaient pas absolument certains qu'il s'agisse du même type, mais si Bülent l'affirmait...

— Bien, bien ! souffla le boss d'Istanbul en lorgnant à son tour la photo d'un air songeur. Très bien !

Au fond de lui, c'était un véritable déferlement d'émotions. Là, devant lui et à l'instant, son Chef du Sang venait d'identifier celui que tout homme d'honneur rêve de tenir un jour au bout de son canon. Il venait de reconnaître cette grande salope de Mack Bolan !

Le grand Fumier était à Istanbul !

CHAPITRE IX

Dans l'habitable de la R 5, le silence était devenu pesant. Bolan assimilait l'événement en réfléchissant à toute vitesse. Cette femme qui avait sauvé la vie de Fethi Kenan était Leila Sorgül ! La sœur du journaliste turc, tué par attentat, en compagnie de l'équipe de la TV allemande ! Leila Sorgül, qui avait disparu de l'hôpital au lendemain des événements. Pour une surprise, c'en était une. Il déclara :

— Merci, pour tout à l'heure.

Elle lui lança un petit regard oblique, répondit :

— J'ai agi sans réfléchir. Quand j'ai vu ce tueur braquer son arme vers le fossé...

Elle se tut, marqua un temps, ajouta masque figé :

— Ils ont assassiné mon frère. Je les hais.

Elle parlait un anglais parfait, à peine roulait-elle un peu certains R. Et elle avait une voix réellement belle. Prenante.

— Je sais, fit Bolan.

— Comment le savez-vous ? Qui êtes-vous ?

L'Exécuteur ne répondit pas et ce fut elle qui enchaîna :

— Vous êtes américain. Vous travaillez pour... enfin, pour ceux qui avaient engagé Ismet.

Ce n'étaient pas des questions et Bolan resta coi. Leila reprit :

— Je savais que vous viendriez le venger. Chez vous, on ne laisse jamais un crime impuni.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Mon frère m'avait prévenue. Il m'avait dit qu'en cas de malheur pour lui, *on* s'occuperait de moi.

— En l'occurrence, c'est plutôt le contraire, non ? Sans vous, la personne avec qui j'étais serait sans doute morte.

La jeune femme hocha la tête.

— C'est vrai, reconnut-elle. Fethi a eu beaucoup de chance.

Bolan sourcilla :

— Vous le connaissez ?

— Je connais beaucoup de monde, répondit la jeune femme, avec l'air de penser à autre chose. Surtout depuis ce reportage que mon frère s'appêtait à faire.

Le guerrier solitaire saisit la perche au vol :

— Justement, j'aimerais qu'on parle de ça. Mais avant, si vous me disiez comment vous m'avez retrouvé ?

C'était la question essentielle. Le silence s'installa, durant lequel Bolan observa le profil de la jeune femme. Pas plus de vingt-cinq ans, racée, jolie, mais passablement tendue. Après une hésitation, elle finit par avouer :

— Ce n'est pas vous que j'ai retrouvé. C'est la Volvo.

La Volvo dans laquelle ils avaient fui le lieu du carnage. Incrédule, Bolan s'étonna :

— Comment ça, la Volvo ?

— Ça vous ennuie, si on roule un peu. Je déteste les parkings.

— Si vous voulez.

Leila Sorgül démarra et quittant la zone hôtelière, la petite Renault s'enfonça dans la ville en direction du Bosphore. Après un moment de silence, Bolan insista :

— Comment avez-vous fait pour retrouver la Volvo ?

— Balise de poursuite, révéla sobrement Leila Sorgül.

Bolan tourna la tête vers elle.

— Vous voulez dire que la Volvo était pistée ?

— Je dis que la Volvo *est* pistée.

Sincèrement surpris, l'Exécuteur insista :

— Et si vous m'expliquiez ?

— C'est moi qui ai posé la balise, avoua encore la jeune femme. Les propriétaires de la Volvo appartiennent à la mafia, et mon frère les avait déjà filmés à leur insu, en vue d'un montage pour son reportage. Après le drame, j'ai décidé de ne plus les lâcher. Je me suis procuré le matériel nécessaire auprès d'amis, et je l'ai mis en place un soir où ils étaient en réunion dans un restaurant d'Emirgan.

Elle se pencha, ouvrit la boîte à gants devant Bolan, découvrant un appareillage de poursuite dernier cri. L'Exécuteur connaissait ce système. L'antenne était dissimulée dans la galerie de toit. Une galerie en plastique ou en composite, car le métal empêchait la réception. Travail de pro.

— Pas mal, apprécia Bolan.

— Ce soir, je pistais la Volvo, quand je l'ai vue rejoindre d'autres véhicules, postés non loin du *Sultan*. J'ai alors compris que le jeune

Fethi Kenan allait avoir des problèmes. C'est ainsi que j'ai suivi tout le monde de loin, et que j'ai pu intervenir tout à l'heure. Ensuite, il m'a suffi d'attendre plus loin, et quand la Volvo est revenue vers Istanbul, je l'ai de nouveau pistée.

— Quand vous êtes-vous aperçue qu'elle n'était plus aux mains du même chauffeur ?

— Quand vous l'avez garée près de la station des taxis. Là, je vous ai vu avec Kenan, et j'ai compris que vous vous en étiez tiré. Pour la suite, acheva-t-elle avec un bref petit sourire, je n'ai eu qu'à suivre votre taxi jusqu'au Swissôtel.

— Hum, fit Bolan, impressionné.

Avec son physique de tanagra, ses attaches fines, ses ongles faits et son minois pour magazines, on avait du mal à l'imaginer en membre de commando. Le guerrier solitaire esquissa lui aussi un sourire et commenta :

— Sans doute un reste d'expérience, du temps où vous travailliez au ministère.

Avec un nouveau regard de côté, elle s'étonna :

— Vous savez ça aussi ?

Il acquiesça et elle reprit :

— Je crois qu'il vaut mieux commencer par le début. Allons prendre l'air, je vais vous expliquer.

Après un périple sinueux, ils étaient arrivés aux embarcadères des navettes, au pied de la Mosquée de Dolmabahce. À cette heure, les quais étaient déserts, et la brise venue de la mer de Marmara transportait des effluves salins. Abandonnant la R 5, ils firent quelques pas le long du Bosphore, et Bolan lui proposa une cigarette qu'elle refusa. Tandis qu'il allumait la sienne, elle commenta en levant les yeux vers le ciel :

— Cette mosquée a été construite sur l'ordre de la mère du Sultan Abdulmecit Bezmi Alem, en 1853. Ses minarets sont les plus minces d'Istanbul.

Suivant son regard, Bolan opina. Mais il n'était pas venu faire du tourisme, et il pressa :

— Vous deviez me raconter...

— Vous avez raison, coupa Leila Sorgül. J'ai réfléchi. J'accepte votre cigarette.

Alors qu'il lui tendait son paquet, elle soupira, levant son visage vers la flamme du briquet :

— Excusez-moi. Depuis le drame, je ne suis plus moi-même. Je me cache, j'ai peur de tout, j'ai envie de tuer la terre entière ! Quand le

moment sera venu, je les massacrerai. Je les...

— Leila !

Bolan lui avait saisi le bras, l'obligeant à le regarder.

— Leila, répéta-t-il doucement. Je suis précisément venu à Istanbul pour tuer ces ordures. Je veux dire, à votre place.

Dans la lumière des lampadaires des quais, elle l'observa un moment, avant de hocher lentement la tête, comme si elle venait de comprendre une chose capitale. Puis tout bas et comme une évidence, elle souffla :

— Bien sûr.

— Bien sûr quoi ?

— Bien sûr, cela se voit en vous observant, vous n'avez rien d'un policier.

— Je n'en suis pas un.

De nouveau, elle eut un signe de tête entendu, avant d'ajouter :

— Vous êtes une espèce de tueur, en quelque sorte.

Elle avait dit cela sans retenue. Sans dégoût non plus.

« En quelque sorte », se répéta intérieurement Bolan. Mais il demeura silencieux et ils marchèrent un peu sur le quai, humant la brise marine. Bolan jetait sa cigarette à peine entamée, quand Leila Sorgül dit tout doucement :

— C'était une horreur.

Il comprit qu'elle parlait de l'attentat et il attendit la suite.

— Quand je suis sortie de mon évanouissement, enchaîna la jeune femme, les secours n'étaient pas encore arrivés. Il y avait du monde massé sur les trottoirs, aux deux extrémités de la rue. Des gens presque immobiles, qui regardaient la scène sans oser intervenir. Tout était figé. Alors je les ai vus.

Bolan se contenta d'acquiescer en silence et Leila Sorgül reprit d'un ton haché, impersonnel :

— Quand j'ai vu... quand j'ai vu ces... choses... ces débris humains, ces...

— Leila ! intervint alors Bolan. Ça ne sert à rien. Vous souffrez inutilement.

Elle s'arrêta sur place, leva la tête et il vit son regard doré, comme absent. D'une voix de zombie, elle souffla :

— Je n'aurai plus de repos, mon âme ne sera jamais plus en paix, tant que ces gens seront vivants.

Il acquiesça encore, renvoya d'un ton grave :

— Je vous comprends.

Elle fronça ses fins sourcils, donna l'impression d'essayer de lire au fond du regard d'acier un long instant, avant de dire en détournant lentement la tête :

— Je crois que oui.

Un autre silence, puis elle ajouta en reprenant sa marche :

— En tout cas, je vais faire comme si j'en étais sûre.

Saisissant la balle au bond, Bolan pressa de nouveau :

— Racontez-moi. Tout.

Il espérait aller dormir un peu quand même. Leila Sorgül contint un frémissement, et semblant s'éveiller d'un songe pénible, elle articula :

— Excusez-moi.

Une dernière bouffée de cigarette, un mégot à la mer, et elle attaqua, le regard fixé au loin :

— Tout a commencé quand mon frère a eu cette idée de scoop sur la mafia locale. Ou plutôt, sur le mariage entre les mafias qui hantent le secteur depuis quelque temps. Nourrissant depuis toujours un dégoût profond pour le Crime Organisé, il voyait le cancer s'étendre sur Istanbul, et il avait décidé de réagir. Peu enthousiaste au départ, la chaîne à laquelle il collaborait avait finalement pris conscience de l'étendue du problème, et avait fini par lui acheter une option sur le sujet. Il avait déjà tous les contacts, il ne lui restait qu'à les activer. C'est ce qu'il a aussitôt fait. Il a enquêté, fouillé, vérifié, recoupé, et quand l'affaire lui a semblé mûre, il a demandé à cette équipe de la TV allemande qu'il connaissait déjà, si elle souhaitait coproduire le reportage. Au vu du dossier, les Allemands ont tout de suite été enthousiasmés. Ils ont accepté, à charge pour mon frère et moi de gérer la structure technique de l'affaire. Organiser les interviews, veiller à la sécurité de tous et entretenir les « témoins ». Les conserver au chaud, les rassurer, ne pas les lâcher.

— Des gens suffisamment liés à la mafia pour être crédibles ? intervint Bolan.

— Tous liés de près ou de loin, répondit la jeune femme. Tous ayant des révélations à faire. Surtout un. Le plus important. Micha Korbuz.

L'Exécuteur fronça les sourcils.

— Un Turc ?

— Turc par sa mère, russe par son père. Non reconnu par ce dernier, il n'en portait que le prénom. Son patronyme lui vient de sa mère.

— O.K., fit Bolan. Continuez.

— Micha Korbuz est un ancien agent local du KGB. Il avait aidé à monter les structures des trafics d'armes avec l'ex-URSS, mais, plus tard, le bloc de l'Est ayant éclaté, le KGB a cessé de faire peur aux mafieux de la ville, et l'un d'eux est devenu l'amant de sa femme. Korbuz était très jaloux. Fou de rage, il s'est mis en chasse pour faire la peau de son rival, mais celui-ci avait des appuis trop puissants. Il a fait mettre sa tête à prix et a fait lancer des tueurs à ses trousses. Depuis, rongé par la haine, Korbuz se cache, en attendant l'heure de sa vengeance. Il en sait beaucoup, et il peut envoyer son rival en prison pour le reste de ses jours.

— Je vois, fit Bolan. Pour lui, ce scoop était l'occasion rêvée de se venger.

— Exact. Contrairement aux autres « repentis » approchés par nous, il ne voulait pas d'argent. Seulement tout raconter, y compris son propre rôle. Les risques ne lui font pas peur. C'est un vrai dur. Formé à la terrible école de la place Djerzinsky.

Le siège de l'ex-KGB. Mack Bolan connaissait ce type d'individu.

— Pendant cinq ans, il a été le responsable des « affaires humides », le *mokré dyela*, sur toute l'ex-RFA.

Mokré dyela, les actions « homos », les attentats, les assassinats, les meurtres déguisés en accidents, etc. Leila Sorgül parlait de ces choses en vraie technicienne. En professionnelle. Au ministère de l'intérieur turc, elle n'avait pas fait que taper le courrier. En tout cas, ce Micha Korbuz semblait être un sacré personnage. Bolan demanda :

— Je suppose que vous comptiez énormément sur son témoignage.

Leila Sorgül acquiesça.

— Sans le sien, ceux des autres n'auraient pas justifié un tel scoop. Malheureusement, il n'a rien voulu révéler avant le reportage. On comptait sur ses aveux filmés pour en savoir un peu plus sur les réseaux mafieux de la ville.

— Je vois. Et je suppose qu'après la mort de votre frère, Korbuz a disparu ?

Stoppan de nouveau sur place, elle leva sur lui un regard surpris.

— Bien sûr que non ! Je vous l'ai dit, il n'a peur de rien. Je l'ai recontacté presque aussitôt, et il n'a pas hésité une seconde. Il veut bien risquer sa vie, mais à condition de se venger avant.

Toute fatigue envolée, l'Exécuteur interrogea :

— Pouvez-vous m'organiser un contact avec Korbuz ?

Plantant son regard doré dans celui de Bolan, la jeune femme

répondit :

— Il me demandera qui vous êtes, et ce que vous voulez.

Elle avait raison. Pour l'Exécuteur, l'instant était venu de se jeter à l'eau.

— Exact. Dites-lui seulement de m'appeler à mon hôtel. Je lui expliquerai.

— Il voudra savoir la vérité, insista la jeune Turque, avec un regard pénétrant. Et votre nom d'emprunt ne lui suffira pas. C'est un professionnel, lui.

Elle avait deviné que Richardson n'était qu'un pseudo, et si Korbuz le contactait, il devrait jouer cartes sur table avec lui. Après tout, le nom de Mack Bolan devrait suffire à l'ex-kagébiste. La « légende » du guerrier avait été connue en ex-URSS, comme elle l'était tout autant dans la Russie actuelle. Chez ceux du KGB, comme chez les mafieux de tous poils. Ses prunelles d'or toujours accrochées au regard de Bolan, Leila Sorgül demanda :

— Et à moi, quand me direz-vous qui vous êtes vraiment ?

Elle devait lire dans ses pensées. Le guerrier esquissa un demi-sourire.

— Pas pour le moment, renvoya-t-il. Si Korbuz accepte de collaborer, je vous le dirai. Pour le moment, moins vous en saurez sur mon compte, moins vous serez en danger.

— Je suis déjà très en danger, fit-elle tranquillement observer.

Elle le défiait du regard, mais il tint bon.

— C'est mieux comme ça, dit-il.

Elle refit quelques pas, alla s'arrêter au bord du quai, et resserrant le col de son blouson de jean autour de son cou, elle se mit à contempler le début d'aurore qui nimbait l'est, au-dessus des eaux du Bosphore. Il crut qu'elle ne dirait plus rien, et il allait l'inviter à repartir, quand il l'entendit souffler :

— Comme vous voudrez, *Mister Bolan*.

CHAPITRE X

Un bref instant, Mack Bolan eut l'impression de rêver. Comme si de rien n'était, Leila Sorgül était retournée à sa voiture et, quand il la rejoignit, elle avait déjà relancé le moteur. En s'installant, il questionna :

— Comment savez-vous qui je suis ?

Avec un petit regard ironique, elle répliqua :

— À votre avis ?

— Hum, fit-il. J'oubliais le ministère de l'intérieur.

— Exact, renvoya-t-elle en démarrant. Le ministère. Après votre dernière intervention à Istanbul, on n'a parlé que de vous, et votre portrait-robot s'est mis à circuler partout. Il n'était pas très bon, mais tout à l'heure quand je vous ai vu, j'ai tout de suite fait le rapprochement.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit aussitôt ?

— J'ai préféré vous connaître un peu mieux avant.

La naïveté du propos fit sourire Bolan, et elle le remarqua.

— Vous pouvez vous moquer, mais je forge très vite mon opinion sur les gens. Malgré votre ironie, je sais que je peux vous faire confiance.

— Merci, fit Bolan.

Enchaînant aussitôt, la jeune femme proposa :

— Je peux vous être d'une aide précieuse. Depuis l'attentat, j'ai changé mon look et j'ai loué cette R 5 sous une identité d'emprunt.

Devant l'étonnement de Bolan, elle expliqua :

— Quand j'étais au ministère, j'avais subtilisé quelques permis de conduire, provenant d'une saisie chez un faussaire. Suffisamment bien imités pour une simple location de voiture.

Elle le regarda, proposa :

— Cela pourrait vous être utile aussi.

Il sourit dans l'ombre en acquiesçant :

— Possible.

Ses faux papiers à lui n'étaient pas des imitations.

Reprenant ses explications, Leila poursuivit :

— L'endroit où je me suis réfugiée appartient à des amis anglais. Absents en ce moment, ils m'avaient confié les clés pour aller y jeter un coup d'œil de temps à autre. À part eux, personne n'est au courant de ma présence là-bas. C'est très grand, très tranquille, et il y a de la place pour vous.

Bolan secoua la tête.

— Je préfère vous laisser en dehors de...

— Comme vous voudrez, coupa Leila Sorgül. Mais ma proposition de vous faire rencontrer Micha Korbuz ne tient que si vous m'associez à votre action.

Elle avait ralenti et le regard qu'elle leva sur Bolan reflétait clairement sa détermination. Sa jolie bouche soudain pincée, elle ajouta :

— Vous et moi voulons leur peau, mais moi, je n'ai pas besoin de vous pour les trouver. Je sais où ils sont.

Raisonnement frappé au coin du bon sens. L'Exécuteur n'avait que le numéro de la Volvo et, comme souvent en pareil cas, elle appartenait probablement à une société écran. Piste difficile à remonter. De plus, Leila avait montré qu'elle n'était pas une oie blanche. Elle était courageuse et elle pouvait être une alliée précieuse. Pendant qu'il réfléchissait, elle avait presque stoppé la R 5, et elle interrogea :

— Alors ?

— Alors, décida Bolan, c'est O.K. à une condition.

— Laquelle ?

— J'agis selon mes propres critères, et selon mes propres plans.

— D'accord. Mais je veux connaître ces plans.

On vendait des tapis !

— O.K., accepta l'Exécuteur. On passe au Swissôtel. J'ai mon sac à prendre et le cas Fethi à régler.

Il ne pouvait abandonner le barman à son sort.

— Ensuite, vous laisserez la R 5 quelque part en ville et vous louerez une autre caisse demain. On ira à votre planque avec la mienne.

Personne chez l'ennemi ne connaissait l'existence du 4x4 Cherokee.

— D'accord, répondit la jeune femme.

Le deal était scellé. Sautant à terre, Bolan lança à la jeune femme :

— Attendez-moi ici. J'en ai pour un instant.

Maintenant, restait à régler le cas Kenan.

Bolan le Fumier était à Istanbul ! Sans se l'avouer, Dogan Yünet était survolté. Au point qu'il avait dû s'isoler dans son bureau, laissant ses hommes plantés sur le gravier avec ordre de ne pas bouger. Il ignorait depuis combien de temps, mais cela faisait un long moment qu'ils l'attendaient, se demandant sans doute ce qu'il mijotait, et il en jubilait intérieurement. Après le fiasco de ce soir, une bonne trousse leur ferait du bien. Un bon exemple aussi. Là-dessus, Dogan Yünet avait sa petite idée. Elle plairait beaucoup à Yazid. Yazid qui attendait devant la porte close de son bureau, veillant sur sa tranquillité tel un bon gros chien fidèle. Lui aussi attendrait aussi longtemps que nécessaire.

L'Exécuteur était à Istanbul ! Après l'annonce d'un tel événement. Dogan Yünet avait besoin de réfléchir. Bolan le Fumier était venu ici ! Dans son fief à lui !

À priori la chose semblait extraordinaire, mais au fond de lui, le boss de la mafia d'Istanbul n'était pas plus surpris que cela. Depuis quelque temps, Bolan le Fumier avait largement étendu sa guerre au monde entier, et le fait qu'il revienne à Istanbul entraînait dans sa logique de grande salope. Dogan Yünet et ce sale con de Ruskof avaient été chargés par leurs autorités respectives de monter les nouvelles structures internationales du secteur, et cela ne pouvait rester un secret très longtemps. Dès son accession aux commandes de la ville, Yünet avait été prévenu par Ankara : le grand Fumier bénéficiait d'infos privilégiées, et il débarquait toujours quand on ne l'attendait pas. Cette fois encore, il avait pu franchir les contrôles sans problèmes. Logique. Plus personne ne faisait attention à ce portrait-robot. Diffusé depuis trop longtemps, et jamais remis à jour. Personne, sauf Dogan Yünet. Surtout à cause de ses « associés » russes, qui lui avaient récemment rafraîchi la mémoire à ce propos. Ce portrait autrefois diffusé par les plus hautes instances des Clans, il l'avait toujours conservé. Pour le cas où. Il avait entendu parler du précédent blitz du grand Fumier sur Istanbul, et ça l'avait frappé, certain qu'il reviendrait un jour. On avait alors parlé du diable. De Satan. Alors, en entendant Bülent utiliser les mêmes termes un instant plus tôt, le nouveau boss d'Istanbul avait immédiatement fait le rapprochement.

Bolan le Fumier s'était bel et bien repointé par ici ! Et encore une fois, il avait réussi à passer les mailles du filet ! Encore une fois, il avait semé la mort dans les rangs des Hommes d'Honneur ! Ses flingueurs étaient décidément des incapables.

Dogan Yünet était partagé entre le dépit, la haine et l'excitation.

Si les huiles n'avaient pas si vite relâché la pression, Bolan aurait été buté dès sa descente d'avion. La frustration de Yünet était à son comble. Il y avait des envies de meurtre dans ses petits yeux de psychopathe. Si le Grand Fumier était venu le provoquer chez lui, si c'était vraiment l'Exécuteur en personne, alors...

Quittant brusquement son bureau, portrait-robot à la main et le fidèle Yazid sur ses talons, il ressortit dans la cour, se plantant devant ses hommes qui levèrent sur lui des regards peu rassurés. Surtout les rescapés du massacre. Plaçant de nouveau la photo sous le nez de Bülent, il exigea d'un ton empreint de menaces :

— Jure devant Dieu que c'est bien lui. Jure devant Dieu que c'est bien l'Américain que tu as vu ce soir.

Jurer devant Dieu ! Un frisson glacé dans le dos, le Chef du Sang recula d'un pas, considérant la photo comme si elle était le diable en personne.

— Jure ! gronda Yünet, impatient. Jure-le devant Dieu !

Les yeux rivés au portrait-robot, Bülent avait envie de s'enfuir. De quitter Istanbul. De quitter la Turquie, de... mais il ne pouvait plus reculer. Surtout devant ce cancrelat de Yazid. Alors, hochant la tête comme dans un cauchemar, il répondit :

— C'est lui, patron ! Je jure devant Dieu que c'est bien ce Satan-là qui a tué tous nos gars ! Mais je vais le retrouver ! Je vais l'égorger de mes propres mains !

Il en transpirait, le Chef du Sang. De haine grandissante pour cet Américain qui n'était peut-être qu'un simple flic, mais de crainte aussi. Car il le savait, si ce grand type était bien Bolan le Fumier, sa promesse serait difficile à tenir. La légende de l'Exécuteur avait depuis longtemps fait le tour de toutes les familles, et personne n'ignorait les effets de sa terrible guerre sans fin. Avec un rictus de mépris aux lèvres, Dogan Yünet qui l'observait toujours lui souffla :

— Ça fait peur, un Satan comme celui-là, n'est-ce pas ?

En retrait de son patron, ce salaud de Yazid avait repris son rictus. Refoulant sa rage, Bülent secoua la tête.

— Euh... non ! Non, patron ! Il me fait pas peur, à moi ! Sa tête et ses glandes, je les rapporterai. Je le jure !

Dogan Yünet lisait la peur sur les quatre faces de ses hommes. Il adorait inspirer la peur. Il s'en délectait tel un gourmet devant des mets rares et fins. En revanche, il nourrissait le plus profond mépris à l'égard des lâches et des imbéciles. Car, bien entendu, il avait tout compris. En assistant au carnage sur la route de Bagcilar, ces quatre abrutis avaient préféré battre en retraite. Il fallait donc sévir. Frapper un grand coup, marquer les imaginations. Pour ce fameux exemple,

auquel il pensait depuis tout à l'heure. Tout en s'attaquant à l'élément le moins important de ce qui subsistait de ses troupes. Hochant de nouveau la tête, il déclara d'un ton magnanime :

— Pour cette fois, je vous pardonne.

Un soulagement intense se peignit soudain sur les visages, mais, avec délectation, il ajouta :

— Je vous pardonne, sauf...

Une seconde ou deux, il laissa sa phrase en suspens, puis avec une rapidité insoupçonnable chez un individu de sa corpulence, il envoya son bras gauche en avant, et un dixième de seconde plus tard, telles les serres d'un monstrueux oiseau de proie, ses gros doigts se refermaient autour du cou de Selluk. Le chauffeur eut un haut-le-corps, l'impression d'être pris dans une mâchoire d'acier. Cela fit un petit craquement sinistre, le chauffeur ouvrit une bouche démesurée, mais son cri resta bloqué dans sa gorge. Tandis que sa pomme d'Adam coincée par la prise lui rentrait dans le larynx, il sentit ce dernier éclater sous la terrible pression, et sa vue se brouilla un peu plus.

— Je vous pardonne, répéta le boss d'Istanbul, sauf toi, Selluk. Toi, je ne te pardonne pas.

Dans le cou du chauffeur, il y eut un autre craquement, et très loin déjà, Selluk perçut la voix de Yünet qui reprochait doucement :

— Car tu es un incapable, Selluk. Un incapable et un imbécile. Le numéro de la Renault, c'est toi qui aurais dû le retenir. Tu aurais dû réussir à sortir ta bagnole de l'embouteillage, et tu aurais dû noter ce putain de numéro ! C'était ton boulot !

Manquant d'air et la circulation du sang stoppée dans ses carotides, le chauffeur se débattit un instant, essaya d'envoyer sa main à la recherche de son arme sous sa veste, n'eut pas la force d'en faire davantage. Il eut un violent spasme, s'immobilisa enfin, tout mou, la face cyanosée et les yeux quasiment éjectés de leurs orbites. Mort.

Un rictus figé aux lèvres, le boss d'Istanbul le lâcha, laissant tomber le corps sur le gravier de la cour. Il en était sûr, cette petite scène d'horreur allait porter ses fruits. Même le spécialiste Yazid semblait impressionné. Il en louchait de plus belle. Observant ses trois derniers tueurs gris de trouille, Yünet apostropha Bülent, plus doucereux que jamais :

— Dans ces conditions, c'est une très bonne chose que ce petit pédé soit encore vivant, Bülent. Vraiment une très bonne chose, n'est-ce pas ?

— *Evet*, patron !

— J'espère qu'il ne fera pas de bêtise et qu'il réagira au mieux, et

très vite. Mais en attendant, je suppose que tu sais quoi faire ?

Acquiescement fébrile du Chef du Sang.

— *Evet*, oui, patron.

— C'est bien, Bülent. Alors, je te laisse quarante-huit heures. J'ai déjà appelé Ankara, ils envoient deux équipes toutes fraîches que tu commanderas. Elles seront là ce matin.

Nouvel acquiescement de l'intéressé.

— Maintenant, je vais t'expliquer ce que le Fumier va essayer de faire dans les heures prochaines, et ce que toi, tu vas devoir accomplir pour le contrer.

Dogan Yünet parut se concentrer un instant, puis exposa son plan. Quand il eut terminé, Bülent était toujours aussi inquiet. Selon lui, le hasard tenait une trop grande place dans la stratégie du boss, mais il ne pouvait pas le dire.

— Tu as compris ?

Derrière les épais verres des lunettes, les petits yeux du *capo* d'Istanbul luisaient comme ceux d'un serpent.

— *Evet*, acquiesça très vite le tueur. *Evet*, patron !

Après un lourd battement de paupières, Dogan Yiinet reprit :

— Dès l'aube, je veux que tu réactives tous tes indics. Je veux que tous les mouchards contactés par la presse soient placés sous surveillance. Surtout ce putain de bâtard ! Tu vois de qui je parle ?

— *Evet*, patron.

Personne dans la famille Yünet ne pouvait ignorer qui était le bâtard. Le boss avait publiquement promis sa mort à son neveu, sur la mémoire de ses ancêtres. Un tel serment ne se faisait pas à la légère. La famille, c'était sacré.

— Et je veux être informé de tout et à tout moment Compris ?

— *Evet*, pa...

— Quarante-huit heures entières, répéta Yünet en lui coupant la parole.

Son ton trop aimable fichait encore plus les jetons que ses colères.

— D'accord, patron.

— Ce délai expiré, reprit le boss d'Istanbul, le regard soudain ailleurs, je veux la tête de la grande Salope. Sa tête... et ses glandes. Ses couilles d'Américain de merde ! Ici. Sur cette terrasse !

Après une brève hésitation et toujours gris de trouille, Bülent s'exclama :

— *Evet*, patron ! Sa tête et ses couilles ! C'est comme si le Fumier

était déjà mort ! Je vais...

— Seulement sa tête et ses glandes, interrompit le boss d'Istanbul de plus en plus l'air ailleurs. Dans la nuit d'après-demain, précisa-t-il en frappant du pied le gravier de la cour. Exactement à 4 heures du matin, je serai de nouveau ici. Et sa tête et ses glandes, tu les déposeras là. À mes pieds.

CHAPITRE XI

Mack Bolan était fatigué. C'était dû au décalage horaire et à l'action imprévue de cette nuit, où il avait bien failli mourir d'une mort sans gloire, pour un blitz même pas entamé. Maintenant, il avait hâte de faire le point et de dormir quelques heures. Il n'aimait guère l'idée d'aller habiter avec Leila Sorgül, mais il n'avait pas le choix. Sans elle, les infos nécessaires à son blitz risquaient de se faire attendre.

Tout à ses pensées, il monta dans sa chambre rassembler ses affaires et, un instant, il fut tenté de déposer une enveloppe pour Fethi à la réception. Mais autant laisser le minimum de traces ici, et, de toute façon, il devait le briefer sur ce qu'il attendait de lui désormais.

Prêt à quitter l'hôtel, il alla toquer à la porte de la chambre voisine, n'obtint pas de réponse. Il frappa plus fort, toujours en vain. Dans son premier sommeil et après ces émotions, le barman dormait à poings fermés. Inutile de réveiller tout l'étage, puisqu'il pouvait l'éviter, grâce au sésame de Herman Gadgets Schwarz. Un savant combiné, constitué d'une carte magnétique et d'une clé passe-partout, auquel aucune serrure, même codée, ne résistait. Celle-ci céda très vite et Bolan pénétra dans le petit sas d'entrée, vit de la lumière dans la chambre, entendit de la musique. Il referma doucement derrière lui et, à cet instant, il perçut une sorte de geignement qui le statufia. D'abord, il crut que c'était la radio, puis il y eut une sorte de plainte qui s'acheva en un sanglot filé. Enfin, la voix de Fethi Kenan, lasse et larmoyante :

— *Evet ! Evet, Bey Bülent !* Oui, monsieur Bülent !

Il y eut un blanc, entrecoupé de reniflements et du mot *lütfen*, s'il vous plaît, répété plusieurs fois, avant que Kenan ne reprenne dans un autre sanglot :

— *Evet, Bey Bülent !*

L'Exécuteur pouvait au moins comprendre ces mots-là. Silencieux comme une ombre, il s'était plaqué le dos à la cloison, et, dans un geste réflexe, sa paume s'était refermée sur la crosse du pistolet dépassant de sa ceinture. Mais il avait déjà compris que Kenan était seul et qu'il téléphonait. Il entendit d'autres sanglots, d'autres plaintes, suivies de propos incompréhensibles, d'une voix quasi mourante et

enfin :

— *Evet, Bey Bülent ! Evet !*

Un nouveau temps mort, et le barman lâcha d'un trait une courte phrase, dans laquelle Bolan identifia nettement le mot « Swissôtel », puis tout à la fin et après une sorte d'hésitation, d'autres propos incompréhensibles, parmi lesquels, le mot *yüz*, facilement identifiable par le touriste habitué aux palabres dans les souks. Le nombre cent.

Cent, comme le numéro de sa propre chambre.

Dans les prunelles de l'Exécuteur, un éclair glacé fulgura. Dans son cerveau, toutes les hypothèses plausibles avaient déjà défilé à la vitesse de la lumière, mais la bonne était facile à deviner. Fethi Kenan était en train de le trahir. Le *Snake* toujours au poing, le guerrier solitaire laissa la communication s'achever, et, quand il entendit le barman raccrocher, il pénétra doucement dans la chambre en lançant de sa voix sépulcrale :

— Alors, Fethi ! On a des insomnies !

Occupé à essuyer ses yeux dans un dernier sanglot, le transsexuel sursauta violemment en poussant un petit cri de souris.

Ouvrant des yeux gonflés de larmes par-dessus son mouchoir, il fixait Bolan comme s'il découvrait un revenant.

— Oh ! Mon Dieu ! souffla-t-il.

Marchant jusqu'au lit et le pistolet toujours en main, Bolan vint se planter face au transsexuel, qui ne songeait même pas à masquer sa nudité. Avec sa poitrine siliconée, son bas-ventre « modifié » et son corps fin et lisse, on aurait dit une étrange jeune fille encore mal affirmée. Désignant son abdomen nu, Bolan ordonna, glacial :

— Couvre-toi.

Complètement anéanti, l'autre enfila un long T-shirt qui le couvrit jusqu'aux cuisses, avant de se laisser retomber à la tête du lit, recroquevillé et tremblant. D'emblée et songeant à Leila Sorgül qui l'attendait en bas, l'Exécuteur attaqua, sinistre :

— Tu viens de donner mon numéro de chambre à ce Bülent. Qui est-ce ?

Kenan se remit à larmoyer.

Glacial, l'Exécuteur questionna :

— Quand je t'ai contacté par téléphone, tu savais déjà que tu m'attirais dans un piège, hein !

Ce n'était pas une question, et le barman détourna son regard de gazelle affolée.

— Tu t'es aussitôt empressé de prévenir tes amis et, plus tard,

quand on a quitté le *Sultan*, tu savais qu'on était filés, n'est-ce pas ?

Se tassant de plus en plus sur lui-même, Fethi Kenan semblait sur le point de défaillir. Sans même lever le canon du *Snake*, l'Exécuteur prévint doucement :

— O.K., Fethi. Maintenant, tu vas répondre à mes questions. Si je sens que tu me mens, je te tue.

Il avait dit cela presque à regret, d'un ton quasi paternel. Idéal dans ce cas de figure. Tous ses repères détruits et en plein désarroi, le transsexuel ne pouvait que craquer. Il renifla d'une voix mourante :

— Mais ils vont me tuer !

Le barrage venait de céder, la mécanique des aveux était lancée. Implacable, Bolan poussa son avantage :

— Qui est *Bey Bülent* ?

Kenan ouvrit la bouche, sembla chercher de l'air comme un poisson sorti de l'eau, et lâcha dans une sorte de hoquet :

— C'est un tueur !

— De la mafia locale ?

— Oui...

Désignant le téléphone, le guerrier solitaire insista :

— Et tu viens de l'appeler pour me trahir encore.

— Oh, *my God* ! Je... je ne voulais pas ! J'ai beaucoup hésité ! Mais il est très cruel !

— Comment te tient-il ? Par chantage ?

— *Yes* ! sanglota littéralement le barman. *It's a terrible killer* ! Il m'a donné le numéro de téléphone, pour le prévenir tout de suite, si des flics américains voulaient foutre la merde ici ! Il m'a dit qu'il tuerait Tahar et me tuerait aussi, si je ne le prévenais pas.

Le guerrier tiqua :

— Parce que Tahar serait vivant ?

Regard éperdu de Kenan, qui sanglota de plus belle.

— *Yes* ! Tahar est vivant ! En otage !

Bolan n'y croyait guère, mais il réfléchissait à toute vitesse. Dans le doute et dans l'urgence, il fallait calmer le jeu. Décrochant le téléphone, il le tendit à Kenan en ordonnant :

— Rappelle Bülent. Juste avec la touche bis.

Histoire de veiller qu'il ne composerait pas un autre numéro.

— Dis-lui seulement, continua Bolan, qu'on quitte l'hôtel immédiatement et que tu ignores où on va. Dis-lui aussi que tu lui promets de t'arranger pour m'emmener à l'endroit où il voudra dans

les heures prochaines. Demande-lui de fixer le lieu, le jour et l'heure. Ça le mettra en confiance. Mais seulement à partir de demain.

Après la livraison d'armes de Mustapha, prévue pour ce soir.

— Mais... mais ils vont nous tuer !

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils voulaient faire, en débarquant ici ?

Il aurait pu laisser venir les tueurs, mais il était trop peu armé, et, dans cet hôtel bourré de touristes, il craignait un massacre d'innocents. Désignant le combiné, il pressa :

— Dépêche-toi. Après, tu viens avec moi.

D'une main tremblante, le barman redécrocha, enfonça la touche bis, tandis que l'Exécuteur s'emparait de l'écouteur en prévenant :

— Je ne comprends pas le turc, mais si tu me tends un nouveau piège, je le saurai. Et là...

Le mouvement du canon du *Snake* traduisit la fin de l'avertissement. Blême, Fethi Kenan acquiesça nerveusement, alors qu'une voix résonnait presque aussitôt dans l'écouteur. Un timbre sec, désagréable. Suivit une brève conversation en turc, durant laquelle Fethi Kenan se mit à transpirer comme un malade. Enfin, avec un rictus qui voulait être un sourire, il raccrocha et, levant un regard craintif sur Bolan, il commenta du bout des lèvres :

— Il ne va pas venir ici maintenant, puisque vous êtes parti. Mais il veut me voir demain soir... pour préparer le piège.

— Où ?

— Il me le dira quand je téléphonerai, ce soir.

L'Exécuteur sourcilla :

— Tu dois le rappeler ?

— *Of course !* répondit Kenan avec un air d'évidence. Je dois le rappeler, si je préfère rester vivant.

— Tu connais l'endroit où tu l'appelles ?

— Non. C'est un téléphone mobile.

Bolan masqua son dépit.

— Il t'a dit quel genre de piège ?

— *No !* Il m'expliquera ce soir.

Kenan avait visiblement une trouille terrible. D'une voix blanche, et baissant de nouveau la tête, il enchaîna :

— Il dit de faire attention à vous. Que vous n'êtes pas un flic américain ou quelque chose comme ça. Il dit que vous êtes un très dangereux *killer* américain recherché par toutes les polices du monde,

et vous me tuerez quand vous aurez fini votre bordel en Turquie.

Logique. *Bey Bülent* jouait la carte de la terreur et de l'intox, pour mieux contrôler son rabatteur. Mais ce qu'il venait de dire à Kenan était très important. Apparemment, *Bey Bülent* et ses semblables savaient maintenant qu'ils avaient affaire à l'Exécuteur. Assoiffés de vengeance, après son dernier blitz local, ils allaient mettre le paquet. Pour l'ex-sergent Miséricorde, le futur immédiat promettait d'être brûlant.

— C'est vrai ?

Revenant à Kenan qui l'observait d'un air accablé, Bolan demanda :

— Quoi ?

— Vous êtes un dangereux tueur américain ?

Au jeu de la terreur, le guerrier ne pouvait faire moins que l'adversaire.

— C'est vrai, dit-il de sa voix sépulcrale.

Kenan blêmit un peu plus, avant de coasser :

— Et c'est vrai que vous me tuerez ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— Si j'ai le moindre doute que tu me trahis, alors c'est vrai, je jure de te tuer.

CHAPITRE XII

Le taxi emportant Kenan disparut dans l'avenue. Son sac à l'épaule et la main sur la crosse du MAC 10 glissé sous son blouson, Mack Bolan alla se pencher à la glace de la R 5. Apercevant l'arme, Leila Sorgül sonda le parking d'un regard inquiet.

— Vous avez vu quelque chose ?

Elle faisait évidemment allusion aux tueurs et il éluda :

— On ne sait jamais.

Il ignorait à quelle distance du Swissôtel se trouvaient les forces ennemies quand Kenan avait rappelé Bülent, et un raid éclair était toujours possible.

— Je vous suis avec le 4x4, décréta Bolan en désignant le Cherokee garé non loin. Je vous prendrai à bord quand vous aurez abandonné la Renault.

Il rejoignit le 4x4 et, tandis que la jeune Turque démarrait, il fit mentalement le tour de la situation. Pas vraiment brillante. Pour le moment, il n'avait qu'un numéro de voiture, le prénom d'un tueur et le numéro d'un téléphone mobile où joindre ce Bülent. Par ailleurs et avec quelques centaines de dollars en prime, il avait envoyé Kenan se mettre au vert chez des amis dont il avait pris le téléphone, lui enjoignant de garder le contact avec ce même Bülent, afin d'organiser le fameux piège dans lequel il était, lui-même censé tomber. Stratégie extrêmement hasardeuse, car son capital confiance pour le barman avoisinait le double zéro. Mais, en la circonstance, il n'avait guère d'autre choix.

Il arrivait en vue des anciens remparts, quand la R 5 freina devant lui, se garant dans Sehzeci, près de la mosquée d'Ali Pasa. Leila Sorgül laissa sa voiture, monta dans le 4x4 qui redémarra.

— Prenez par la côte, indiqua-t-elle. Direction Yesilköy.

Un peu plus tard, alors que le Range franchissait les anciens remparts à hauteur de la Porte d'Or et que le petit matin s'affirmait à l'est, Leila Sorgül lui demanda en faisant allusion au barman qu'elle avait vu quitter l'hôtel en taxi :

— Pourquoi l'avez-vous sorti du lit ?

Il lui résuma la situation et elle ironisa sombrement :

— Avec vos dollars, il a de quoi s'offrir des vacances de rêve et ne jamais réapparaître.

— Possible, admit Bolan. Mais je n'y crois guère.

— Pourquoi ?

— Quelque chose me dit que, pour mieux le tenir, les autres ont assorti leur menace et leur chantage d'une promesse quelconque. Sans doute du fric. Le principe de la carotte et du bâton. Pour ces raisons, je suis sûr qu'il va tenter de jouer sur les deux tableaux et me trahir de nouveau.

Leila Sorgül réfléchit, finit par admettre :

— Possible.

Soudain, elle avait l'air épuisé et Bolan lui proposa :

— Expliquez-moi l'itinéraire et faites un somme.

— Inutile, déclina-t-elle. D'ailleurs, on arrive.

Le 4x4 roulait à présent sur la route express longeant le littoral, en direction de l'aéroport. Ils passaient le panneau annonçant ce dernier, quand, après lui avoir indiqué la direction de Florya, Leila Sorgül annonça tout à trac :

— Votre Bülent, je le connais.

Perdu dans ses pensées, Bolan crut avoir mal entendu.

— Quoi ?

La jeune femme entrouvrit sa glace, et l'air marin de l'aube pénétra dans l'habitacle. Elle le huma, eut l'air de le trouver délicieux, déclara :

— Ici, c'est l'heure idéale pour respirer.

Puis sans transition et presque sur le même ton, elle répéta :

— Je dis que je connais votre Bülent.

— Mais encore ? insista Bolan, soudain tout intérêt réveillé.

Leila Sorgül prit une nouvelle inspiration, hocha la tête et enchaîna :

— Son nom a été cité plusieurs fois par les repentis approchés pour le reportage de mon frère. C'était autrefois un petit tueur minable, dont Micha Korbuz affirme qu'il est devenu le chef des Hommes du Sang, les hommes de main de la mafia d'Istanbul.

Glissant un regard de côté, le guerrier solitaire fixa le profil de la jeune femme, comme essayant d'y lire la suite. Mais malgré l'heure tardive, les émotions et la fatigue, elle conservait un visage parfaitement lisse. Et comme si rien de tout cela n'avait d'importance,

elle acheva :

— Il s'appelle Bülent Kadir, et je sais où le trouver.

Une étincelle fulgura dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur qui s'enquit :

— Ah oui !?

Elle tourna la tête, le dévisagea avec une drôle d'expression, sembla sur le point de répondre, avant de déclarer :

— Je suis fatiguée. Nous reparlerons de tout ça plus tard.

Il sembla à Bolan qu'elle se moquait de lui, mais il n'insista pas. Après tout, en renversant tout à l'heure le flingueur qui allait tuer Kenan, elle leur avait peut-être sauvé la vie à tous les deux. Ça valait bien un peu de patience.

Fethi Kenan avait longtemps hésité et, visiblement, le chauffeur du taxi commençait à se poser des questions. Cela faisait une demi-heure qu'ils tournaient en rond dans le petit matin, et le barman n'arrivait pas à se décider. Trois fois déjà ils étaient passé dans sa rue, où il avait demandé de ralentir pour inspecter les lieux. Mais les voitures en stationnement avaient beau sembler toutes inoccupées, le doute subsistait en lui. Bülent avait presque forcément posté des observateurs à proximité de son immeuble. Peut-être même qu'on l'attendait carrément chez lui. Il était aussi possible qu'on le descende dès son apparition. Car selon toute vraisemblance, c'est bien lui que les tueurs de la route de Bagcilar avaient voulu tuer en priorité. Surtout quand il était dans le fossé, et que le grand maigre avait abaissé le canon de son arme vers lui.

À ce souvenir, Fethi Kenan avait encore des sueurs froides. Bülent avait voulu le faire supprimer pour le faire taire. Il ne savait pourtant pas grand-chose de ses activités, et il ne pouvait donner que le numéro d'un téléphone mobile. Tout ce qu'il avait raconté d'autre à cet Américain n'était que fables. Juste de quoi l'appâter suffisamment. Le mettre en confiance. En le contactant la première fois, Bülent lui avait aussitôt mis le marché en main. S'il voulait revoir Tahar vivant, il devait tout dire des gens qui essaieraient de le contacter, qu'ils soient flics ou non. Et faire ensuite ce qu'il lui ordonnerait.

Tout cela semblait simple. Aussi, quand ce Richardson l'avait appelé hier, avait-il aussitôt alerté Bülent et exécuté ses ordres. Il ignorait seulement que la simple filature annoncée à leur sortie du *Sultan* s'achèverait en véritable guerre, avec grenades et mitraillettes. Il ignorait qu'on voulait sa peau, en même temps que celle de l'Américain.

Mais il devait se tromper. Dans la nuit et dans l'urgence, le tueur l'avait sans doute confondu avec l'Américain. Bülent n'avait aucune raison de vouloir sa mort. Il pouvait lui être utile. D'ailleurs, il le savait bien, puisque tout à l'heure au téléphone, Bülent avait semblé très étonné par ses reproches. La grenade dans la voiture n'était qu'une erreur motivée par la précipitation et le reste ne l'avait absolument pas visé non plus. Bien sûr qu'on avait besoin de lui. Bülent lui avait dit détenir Tahar dans le seul but de le protéger de la police à la suite de la mort d'Ismet Sorgül. Ainsi, en tant qu'amant de Tahar, lui Fethi, était le vecteur idéal de toutes informations émanant des flics. Ça se tenait, et le barman ne voyait pas pourquoi on voudrait le tuer. Il était plus utile à Bülent vivant que mort. Ce dernier ne pouvait être que de bonne foi. D'ailleurs, tout à l'heure, il lui avait promis de pouvoir bientôt entendre Tahar au téléphone. Dès lors, tout doute serait levé.

— Arrêtez-moi ici !

Fethi Kenan venait de prendre sa décision. Il allait tout bonnement rentrer chez lui et rappeler aussitôt *Bay* Bülent sur son mobile. Il lui dirait ce que l'Américain avait décidé, et ainsi, il pourrait monter un faux piège destiné à le leurrer, et un vrai, pour l'anéantir. Et, sitôt l'Américain tué, *Bey* Bülent lui remettrait l'argent promis et libérerait Tahar. Alors, ils partiraient aussitôt tous les deux pour l'Allemagne, où un cousin de Tahar avait monté un night-club gay. Grâce à lui et avec le fric, ils en créeraient un autre. Plus tard, ils monteraient une véritable chaîne.

Visiblement soulagé de déposer enfin cet étrange client, le chauffeur du taxi lui rendit sa monnaie et redémarra sitôt Fethi dehors. Le barman regarda le véhicule à bande bicolore disparaître au coin de sa rue, puis, les pensées ailleurs, considéra sans intérêt le minable petit immeuble décrépit où il habitait. Bientôt, c'en serait fini de la médiocrité.

— *Merhaba*. Salut, Fethi.

La voix était arrivée dans son dos sans prévenir. Le barman sursauta comme sous un électrochoc, se retourna si vite qu'il faillit en perdre l'équilibre. Au milieu de la rue et moteur quasi silencieux, une Mercedes venait de s'arrêter, un visage se penchant à la portière arrière. Celui de Bülent. Malgré les profonds cernes d'insomnie sous les yeux, le Turc souriait, avenant :

— Quelle chance ! s'exclama-t-il. Monte vite !

— Hein !

Pour le transsexuel, tout allait subitement trop vite. Il n'avait pas le temps d'ordonner ses pensées. Dans la voiture, il y avait le

chauffeur et un autre type. Tranquilles, ils n'avaient même pas l'air de s'intéresser à lui.

— Allons ! pressa Bülent avec un léger ton de reproche. Viens !

— Où... où est-ce qu'on va ? ne put s'empêcher de questionner le barman.

Toujours affable, Bülent répondit :

— Le boss trouve que tu t'es bien débrouillé, avec l'Américain. Il veut te féliciter. Et puis, ajouta-t-il avec un regard qui en disait long, tu vas pouvoir retrouver ton copain.

— Tahar ?

L'exclamation avait jailli de la bouche de Fethi avec tant de joie que Bülent se fendit cette fois d'un véritable sourire.

— Allons ! pressa-t-il encore en ouvrant sa portière. Grimpe !

Le barman hésita :

— C'est que... je voulais me changer et...

— On n'en a que pour un quart d'heure, coupa Bülent. Le patron est pressé de te voir. Après, on ira tous se coucher.

Sans qu'il l'ait vraiment décidé, le barman obéit enfin, se retrouva sur le siège arrière de la Mercedes, dont l'intérieur sentait bon le cuir et le luxe. Sitôt la berline démarrée, Bülent frappa doucement l'épaule de Fethi en déclarant :

— On a eu de la chance. On arrivait juste, quand on t'a vu sortir du taxi.

— Ah ? fit bêtement Kenan.

Le ton léger, voire enjoué de Bülent, le décontracta un peu. Près de lui, le tueur se pencha vers le siège avant du passager en demandant :

— Passe-moi la photo, Celal.

L'interpellé ouvrit la boîte à gants, lui passa une large enveloppe par-dessus son épaule. Se réinstallant confortablement, le tueur alluma une petite lampe de confort située au-dessus du barman, ouvrit l'enveloppe, en sortit un grand bristol qu'il lui tendit en questionnant :

— C'est lui ?

Fethi Kenan baissa les yeux, découvrit une photo bizarre. Un portrait d'homme qui donnait l'impression d'avoir été grossièrement retouché. D'abord, il ne comprit pas la question de Bülent et il s'étonna :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un portrait-robot, répondit le tueur d'un air important. Et je te demande si tu reconnais *ton* Américain.

Il avait forcé sur l'adjectif possessif, et le transsexuel sentit comme un soupçon de reproche dans le ton. S'abîmant aussitôt dans un examen approfondi du cliché, il finit par hocher la tête avec conviction en hasardant :

— Euh... je crois que oui.

Bülent Kadir sentit son estomac se dénouer légèrement. Mais, l'angoisse encore en lui, il insista en priant très fort ce Dieu devant lequel il avait juré sans être sûr :

— Tu crois seulement, ou tu en es certain ?

Toujours le soupçon de reproche dans la voix de Bülent. D'inquiétude aussi. Comme si la chose était d'une importance capitale. De nouveau tendu, Kenan réexamina la photo avec soin, finit par affirmer :

— C'est lui.

Sans très bien savoir si c'était bon pour lui-même ou non d'avoir effectivement reconnu l'Américain. Mais à voir l'expression, du regard glacé et le pli ferme de la bouche, il n'y avait guère de doute.

— Tu en es bien sûr, hein ?

Pourquoi diable Bülent insistait-il avec tant de force ! Mal à l'aise, le barman acquiesça pourtant :

— Euh... Oui ! C'est bien l'Américain.

À l'étincelle de bonheur et d'excitation qui brilla dans les prunelles sombres du tueur, le barman se sentit de nouveau soulagé. Finalement, il n'avait peut-être pas eu tort de jouer la carte Bülent.

— Très bien, souffla ce dernier en reglissant le portrait dans son enveloppe. Très, très bien !

Et comme pour confirmer Kenan dans son début d'optimisme, il lui pressa l'épaule d'un geste quasi affectueux, pour lui souffler à l'oreille :

— Je suis content de t'avoir retrouvé si vite, Fethi.

— Ah bon ? fit encore bêtement le barman.

Nouvelle pression autour de ses épaules, puis :

— C'est vrai, Fethi. Je suis vraiment content. Quand je suis parti à ta recherche, le patron m'a dit : « Ramène vite ce petit. J'ai besoin de gens comme lui pour mes affaires. »

Bülent marqua un temps, alluma une cigarette, en offrit une à Kenan en ajoutant d'un air entendu :

— Et le boss, il ne fait pas souvent de compliments, tu sais.

De plus en plus dépassé, le transsexuel hochait la tête sans très bien savoir pourquoi. Une seule chose s'imposait à lui désormais : il

avait bien fait de jouer la carte Bülent. Son instinct ne l'avait pas trahi, il ne faut jamais pactiser contre les siens avec un étranger. Il était turc, Tahar l'était également et Bülent et ses semblables aussi. On ne pouvait changer le cours profond des choses. Saisi d'une subite inspiration, il demanda :

— Je vais retrouver Tahar ?

— Bien sûr, que tu vas le retrouver, ton Tahar, répondit Bülent sans hésiter. Bien sûr !

— Quand ?

— Dès que le boss aura donné son feu vert, assura le tueur avec une nouvelle étreinte amicale autour de ses épaules. Tu vas le retrouver bientôt, ton copain !

Bientôt ! Bülent avait dit bientôt !

Et puis le grand Américain lui faisait décidément trop peur. D'autant que, durant toute cette soirée et cette nuit infernale, Kenan n'avait pas toujours bien compris ce qu'il lui disait... et qu'il n'était pas sûr d'avoir donné les bonnes réponses à toutes ses questions.

Maintenant, Fethi Kenan était rassuré. Il avait fait le bon choix, il allait bientôt retrouver Tahar, et le patron de Bülent avait besoin de lui pour ses affaires. Après tout, l'Allemagne et les night-clubs gays pouvaient bien attendre un peu.

CHAPITRE XIII

Ce ne fut qu'un grincement ténu, mais, immédiatement, l'Exécuteur l'enregistra, et sa main partit sous l'oreiller, se refermant déjà sur la crosse du pistolet. Simultanément, il se souvint d'où il était, et sa main s'arrêta. Il se trouvait chez les amis anglais de Leila Sorgül, où ils étaient arrivés un moment plus tôt. Visiblement épuisée, la jeune Turque lui avait tout de suite désigné sa chambre, au niveau d'une terrasse donnant sur la mer. Le grincement qui venait de l'alerter provenait d'une persienne de la porte-fenêtre. Bolan n'avait pas dormi plus d'une demi-heure, mais il quitta le lit et, en caleçon, gagna la terrasse où il alluma une cigarette, laissant son regard embrasser le décor incendié par les feux de l'aurore.

Située à quelques kilomètres à l'ouest de Florya et isolée dans les pins, la grande villa était construite au sommet d'une petite colline, offrant une vue imprenable sur la mer de Marmara. En d'autres circonstances, Bolan se serait peut-être réjoui d'un tel décor, mais son esprit préoccupé s'interdisait toute évasion. Il allait entamer son deuxième jour en Turquie, il avait fait passer plusieurs *soldati* locaux de vie à trépas, et il ne savait toujours pas où ça le conduisait. De plus, les propos de Bülent rapportés par Kenan le laissaient supposer, il était sans doute déjà identifié par l'ennemi. Décidément, son blitz était mal engagé. De chasseur bénéficiant de l'effet de surprise, il était devenu gibier. Quasiment désarmé, il était, quoi qu'il arrive, obligé d'attendre la livraison d'armes de Mustapha, le négociateur de Bey Amir Haddad. Après, seulement, il pourrait envisager la suite de son blitz.

Si toutefois la belle Leila Sorgül lui donnait bien les infos nécessaires.

Il en était là de ses pensées, quand il y eut comme un souffle dans son dos. Tournant la tête, il vit une persienne de la porte-fenêtre voisine de la sienne s'ouvrir, livrant passage à une fine silhouette. Leila. Pieds nus et vêtue d'un simple T-shirt blanc qui lui descendait à mi-cuisses, elle allait allumer elle aussi une cigarette, quand elle sursauta :

— Oh ! s'exclama-t-elle en suspendant son geste. Vous m'avez fait peur.

— Désolé...

Elle parut hésiter, finit par venir s'accouder au parapet près de lui. Allumant sa cigarette, elle s'abîma un instant dans la contemplation du panorama, avant de déclarer dans un nuage de fumée :

— Je ne peux pas dormir. Tous ces événements...

Elle laissa sa phrase en suspens, fuma un instant en silence, avant de jeter sa cigarette à peine entamée en articulant, songeuse :

— C'est étrange.

Jetant lui aussi sa cigarette, Bolan questionna :

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Vous, moi, cette situation. Et puis...

— Et puis ?

Elle s'était penchée sur le parapet, le menton posé sur ses mains réunies, le regard perdu vers l'horizon.

— Et puis, enchaîna-t-elle, ce détachement bizarre qui m'habite. Parfois, j'ai l'impression de trahir la mémoire de mon frère.

— Comment ça ? s'étonna Bolan.

— J'aimais énormément Ismet, répondit-elle, l'air ailleurs. Plus que je n'ai aimé mon père disparu trop tôt. Ismet était tout pour moi, il était la seule famille qui me restait et je tremblais tout le temps pour lui. Surtout depuis ce projet de reportage. Je savais que c'était dangereux, et je vivais dans la crainte permanente qu'il se fasse assassiner.

Elle observa une pause, reprit, l'air plus absent encore :

— Et ce que je redoutais le plus est arrivé. Pourtant, c'est un peu comme si cet immense chagrin que j'imaginai quand j'y pensais de son vivant n'arrivait pas à s'exprimer. Pas une plainte, pas une larme. Comme s'il était en attente de quelque chose. Aussi, depuis la mort d'Ismet, je me demandais ce qu'il attendait, ce chagrin, et cette nuit en vous voyant, j'ai enfin trouvé.

— Quoi ?

— Il attend la vengeance.

Elle marqua un nouveau silence, ajouta d'un ton monocorde :

— Quand ils seront tous morts, quand ils auront tous payé, alors, seulement, je m'autoriserai à pleurer, et je partirai loin d'ici. Très loin.

Bolan ne releva pas. Il comprenait. La vengeance, il connaissait. Et ce matin, il regardait la mer qui miroitait dans les feux du levant, et songeait à tous ces chagrins, immenses ou petits, que les immondes crimes des mafias avaient engendrés depuis des décennies. Il y avait là matière à millions de vengeances, dont il était un des rares à porter le fardeau. Un poids usant, insupportable, qu'il devrait pourtant charrier

jusqu'à la fin de ses jours, que sa mort soit violente ou non, qu'elle survienne dans des années ou dans un instant. Et au bout de tout cela, deux incommensurables regrets. Celui de ne jamais pouvoir éradiquer le mal, et celui de ne pas avoir pu arracher le petit Cheng aux affres de son cauchemar. Le petit Cheng, le fils de Liang, qui vivait en Suisse, au sein de la Fondation Miséricorde, et qui ne parlait toujours pas. À cause des Triades, la mafia chinoise qui avait assassiné sa mère sous ses yeux.

— Mack ?

Arraché à ses songes, le guerrier solitaire abaissa son regard d'acier vers celui de Leila. Visage levé, elle l'observait dans les rayons mauves du levant, l'air d'essayer de lire en lui.

— C'est vrai, ce qu'on dit de vous ? De votre passé ? Des raisons qui vous ont amené à... enfin... c'est vrai qu'ils ont tué votre famille ?

— En quelque sorte, répondit-il.

Ils, c'était la mafia. Celle de Pittsfield. La *Triangle Industrial Finance*. *Ils* n'avaient pas tué sa famille au sens propre du terme. Pas directement. *Ils* avaient seulement poussé Sam Bolan, son père criblé de dettes, dans le gouffre de la folie meurtrière. Alors en campagne au Viêt-nam, le jeune sergent Miséricorde s'était retrouvé avec une famille décimée. Cela s'était passé des années... des siècles plus tôt, lui semblait-il. Depuis, il y avait eu des milliers de morts. Ceux de sa guerre contre la mafia. Une guerre qui ne finirait plus, tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

— Mack ?

— Oui ?

Leila Sorgül sembla hésiter un instant, puis son beau regard en amande toujours rivé au sien, elle déclara d'une voix soudain plus sombre :

— Le Bülent de Fethi Kenan s'appelle Bülent Kadir, et vous le trouverez au *Club's*.

Un bref instant décontenancé, Bolan sentit un frisson d'excitation le parcourir. Ce fut pourtant d'un ton serein qu'il interrogea :

— Qu'est-ce que c'est, le *Club's* ?

— Un night un peu... spécial. Un bordel qui ne dirait pas son nom, pour businessmen et touristes avertis. C'est à Hasköy, c'est le Q.G. de Bülent, il y a plein d'amis et...

Elle laissa de nouveau sa phrase en suspens, et Bolan dut insister :

— Et ?

Brusquement et avec une légèreté de ballerine, elle se dressa sur la pointe des pieds, lança ses bras autour du cou de Bolan et, ses grands

yeux toujours plongés dans les siens, elle souffla tout près de lui :

— Et aller le chercher là-bas sera très dangereux.

Puis la bouche de Leila se posa sur la sienne, et il l'entendit encore murmurer dans un souffle :

— Viens ! Maintenant !

À travers les glaces fumées, l'aube s'affirmait de plus en plus. La Mercedes contourna de loin la haute tour de la TRT, avant de quitter la route pour cahoter dans les nids-de-poule d'un chemin traversant un épais bois de sapins.

— On arrive, commenta Bülent.

Dans un instant, il ferait presque jour, et du fond de l'angoisse latente qui l'étreignait malgré lui, Fethi Kenan se contenta de battre des paupières. Il était épuisé. Il avait seulement hâte de retrouver Tahar et de dormir. Dans une sorte d'état second, il sentit la voiture s'arrêter, ouvrit un œil, découvrit un mur aveugle, percé d'une double porte massive de bois clouté mal entretenu. Il entendit un chuintement, vit le voisin du chauffeur porter un talkie-walkie devant sa bouche et lancer simplement :

— Celal.

Juste son prénom. Les battants s'ouvrirent aussitôt, et tandis que la Mercedes franchissait un porche voûté en grosses pierres apparentes, il nota la présence de deux costauds moustachus, armés de pistolets-mitrailleurs. Le patron de Bülent était bien gardé. La Mercedes se remit en mouvement et en voyant les lourds battants se refermer derrière son dos, Fethi Kenan sentit son inquiétude revenir. Malgré les propos et l'attitude rassurants de Bülent, il se demandait de nouveau s'il avait fait le bon choix en rentrant chez lui.

— Tu vois, fit observer Bülent à côté de lui, c'était pas si loin.

À travers les glaces de la voiture, Kenan découvrit un quadrilatère au gravier parfaitement ratissé et bordé d'une colonnade. Des bâtiments gris, bas, massifs et austères, d'où émanait pourtant un sentiment de paix. Sans doute un ancien monastère. La Mercedes traversa la cour, alla s'arrêter au pied d'une terrasse couverte et dallée, qui faisait corps avec la galerie à colonnade. Au fond, une porte arrondie en plein cintre, également de bois clouté massif, venait de s'ouvrir. Dans le cadre d'une lumière glauque, deux types armés de P.M. apparurent et vinrent entourer la Mercedes. Deux moustachus également, aux faces hermétiques et presque plus larges que hautes. Se penchant à la glace ouverte de Bülent, l'un d'eux lui souffla quelques mots à l'oreille. Tournant la tête vers Kenan, le chef des

Hommes du Sang annonça au barman :

— Le patron dort. Il te verra plus tard.

Le ton de Bülent n'était plus le même. Sec, indifférent. Sentant brusquement son inquiétude grandir, Fethi Kenan bêla :

— Mais, vous aviez dit...

— Ça va ! coupa durement Bülent en quittant le véhicule. J'ai dit qu'il te verra plus tard ! En attendant, ajouta-t-il en désignant les moustachus, tu vas avec ces deux-là. Ils vont te donner une piaule.

— Hé ! s'insurgea Kenan. Je dois rentrer chez moi et...

À cet instant, sa portière s'ouvrit brusquement et une poigne d'acier lui agrippa le coude, l'arrachant littéralement des coussins de cuir. Sans le lâcher, le moustachu l'empêcha de s'étaler dans le gravier, et tandis qu'il se débattait en vain pour lui échapper, le transsexuel cria, sentant la panique le gagner :

— Hé ! Je veux rentrer chez moi !

— Ta gueule ! gronda le moustachu qui poussait maintenant en avant.

— Lâchez-moi ! cria Kenan. Lâchez-moi, ou je...

— Ta gueule !

C'était l'autre moustachu. Venu à la rescousse, il avait empoigné le bras gauche de Kenan et celui-ci n'eut qu'à peine le temps d'apercevoir le mouvement de son autre main, avant d'encaisser une terrible gifle.

— Pas crier, gronda le deuxième moustachu. Le patron dort.

Sourd à la mise en garde et un goût de sang dans la bouche, Fethi Kenan rua encore, essayant de repousser les deux autres. Il allait parvenir à libérer son coude droit, quand le deuxième coup lui arriva dessus. Violent, terriblement douloureux, en pleine nuque.

En plongeant dans le gouffre noir qui l'attirait, Fethi Kenan eut encore le temps de se dire qu'il avait eu tort de ne pas croire l'Américain. Puis il ne pensa plus.

CHAPITRE XIV

Dogan Yünet avait entendu les voitures entrer dans la cour et les portières claquer. Dans l'excitation de ce qui se passait en ce moment, il n'avait pratiquement pas dormi, et il était dans son bureau, hésitant toujours à appeler Igor Vassiliev, quand l'immense Yazid vint lui annoncer :

— Les gars d'Ankara sont arrivés, *Bey* Dogan.

Dogan Yünet acquiesça en ordonnant :

— Fais-les attendre dans la cour. Je vais leur parler.

Yazid reparti, il se remit à loucher vers le téléphone, hésitant toujours à prévenir l'observateur russe. Si les Popovs apprenaient la présence de l'Exécuteur à Istanbul, ils allaient foutre un souk impossible. Eux aussi avaient des comptes à régler avec la grande Salope, et quand on connaissait les méthodes de leurs commandos punitifs, on pouvait s'attendre au pire. Ce con d'Igor sonnerait le tocsin et la cavalerie rappliquerait au galop. En quelques heures, Istanbul serait transformée en camp retranché, et la police turque ferait un foin du diable. Mauvais pour les affaires. Contrôlant quasiment toute la prostitution, la drogue, les jeux et une bonne partie des établissements de loisirs de la ville, l'ex-lutteur voyait d'un mauvais œil un tel chambardement. Il avait beau graisser largement quelques pattes chez les flics, une guerre des rues serait très mauvaise pour le business. Il connaissait la réputation du grand Fumier, et il savait qu'il ne reculerait devant aucune démonstration de force. Mieux valait agir discrètement. Dans la mesure du possible. En cas de débordements, il serait toujours temps d'engager la puissance supérieure. D'ailleurs, Ankara était d'accord. De ce côté, Dogan Yünet avait préféré se couvrir, sans toutefois tout dévoiler. Le nom de Bolan n'avait pas été cité. Il n'avait parlé que d'un soi-disant agent DEA, qui, alerté par son homologue local, serait venu fouiner dans leurs affaires. À Ankara, les huiles avaient immédiatement donné le feu vert, recommandant toutefois de ne pas toucher pour le moment à Adnan Ecevit, le DEA local. Lui au moins était localisé. Plus facile à contrôler qu'un remplaçant dont on ne saurait rien. Moralité, on laissait les Popovs sur la touche. Le grand Fumier, il était pour les Turcs. Question d'honneur. Et de prestige ultérieur. Ça pouvait servir,

notamment pour les accords futurs avec les Russes. Ankara comptait donc sur Yünet pour régler le cas de « l'agent Américain ». De ce côté au moins, les choses étaient réglées.

En revanche, du côté de Bolan le Fumier, c'était encore le brouillard. Ce matin, grâce au coup de fil du barman du *Sultan*, Bülent avait failli le coincer au Swissôtel. Mais l'opération avait été aussitôt annulée, Kenan ayant rappelé pour annoncer que la grande Salope venait de déménager. Hâte pour le moins suspecte. Dès qu'il aurait briefé les renforts d'Ankara, Dogan Yünet irait interroger le transsexuel à ce sujet. Personnellement.

Quittant enfin son bureau, le boss d'Istanbul traversa l'immense ancienne chapelle qui tenait maintenant lieu de living, déboucha sur la terrasse à colonnade, apparaissant dans le dos du massif Yazid, qui semblait monter la garde. Près des voitures, à l'ombre d'une rangée d'acacias, les équipes d'Ankara attendaient stoïquement. Deux groupes distincts, assis ou appuyés contre les carrosseries. Physiques d'athlètes, visages durs et impénétrables. Des pros. À son apparition, ils se redressèrent et les mégots des cigarettes disparurent. Les gros bonnets de la capitale avaient annoncé deux groupes d'élite, et cela semblait vrai. Les jaugeant à travers ses lunettes, le boss d'Istanbul attaqua :

— Qui sont les chefs de groupe ?

Deux hommes firent un pas en avant.

— Vos noms ? questionna Yünet.

Ils s'appelaient Duran et Ayvat. Désignant Bülent, le *capo* d'Istanbul le présenta :

— C'est à lui que vous rendrez des comptes. Si j'ai tenu à vous voir avant toute chose, c'est pour vous mettre au courant personnellement de ce qui vous attend. Ensuite, vous passerez sous les ordres de Bülent. Mais avant, vous allez devoir prêter serment.

À ces propos, les nouveaux venus se regardèrent, interloqués. Passant outre, Dogan Yünet répéta avec un peu trop d'emphase :

— Vous allez devoir prêter le serment de ne rien dire à personne. Absolument rien, de ce que je vais vous révéler maintenant, sur l'ennemi que vous allez avoir à combattre.

Il y eut un flottement dans la troupe, mais les chefs d'équipe réagirent aussitôt. Après un regard de connivence à Duran, Ayvat intervint sobrement :

— À Ankara, on nous a dit de vous obéir.

— Dans ce cas, donnez votre parole. Pour vous deux et pour vos hommes. Donnez votre parole que vous ne répéterez à personne et jusqu'à nouvel ordre, le nom que je vais prononcer.

— Parole, dit Ayvat.

— Parole, dit Duran à son tour.

Dogan Yünet hoch a la tête, prit une inspiration et dans le silence épais qui s'était installé, il déclara, solennel :

— L'homme que vous allez devoir tuer s'appelle Bolan ! Mack Bolan le Fumier !

Ensuite, le silence fut si intense, si total, que le *capo* d'Istanbul se demanda si les tueurs d'Ankara avaient bien compris. Puis, il surprit les lueurs dans les yeux qui le fixaient. Glacées, sauvages. Il sut alors que Bolan la grande Salope avait joué la mauvaise carte en venant ici piétiner ses plates-bandes.

Mack Bolan le Fumier allait mourir. Mack Bolan le Fumier était déjà mort.

Fethi Kenan avait entendu dire que les cellules des couvents et monastères étaient fraîches. Encore une légende. Exposée plein est, celle où on l'avait enfermé des heures plus tôt recevait le soleil du matin, et à même pas dix heures, il était déjà en nage. Avec rien à boire. La pierre creusée qui servait de lavabo n'avait jamais eu de robinet, et pas le moindre seau d'eau à l'horizon. En réalité, la chaleur n'était pour rien dans son état. L'angoisse le glaçait et le faisait transpirer en même temps. Il avait toujours été comme ça. Prostré sur le bat-flanc qui tenait lieu de couchette, menton appuyé sur ses genoux ramenés devant lui, le transsexuel avait eu le temps de se poser des milliers de questions. De la réponse à chacune ressortait une seule conclusion : il avait eu tort de revenir chez lui. Tort de ne pas suivre la ligne de l'Américain, tort de faire confiance aux propos rassurants de Bülent. Des propos et une attitude qui n'étaient qu'un piège pour l'amener en douceur jusqu'ici. Il avait eu tort, et maintenant, il se demandait bien comment il allait sortir de tout ça. S'il en sortait jamais.

Il en était là de ses grises pensées, quand des pas se firent entendre dans le couloir. Inquiet, il se tassa un peu plus sur le bat-flanc, s'attendant au pire. Une clé tourna dans la serrure, la porte de la cellule s'ouvrit et Bülent apparut. Tout de suite, sa face crispée lui dit que les choses n'allaient pas s'arranger, mais il avait très soif et se redressant sur la couchette, il commença :

— Hé ! Ça va encore durer longtemps, ce ciné...

Le reste ne franchit pas ses lèvres. Deux autres personnages venaient d'entrer dans la cellule, et il sembla que celle-ci s'était soudain réduite des trois quarts. Deux monstres. Un qui louchait, l'autre en costume clair, portant des lunettes aux verres épais. Celui

qui louchait avait un gros automatique à la ceinture, le deuxième colosse ne semblait pas armé. Tandis que le loucheur et Bülent restaient près de la porte, ce fut le myope qui vint jusqu'au bat-flanc. S'immobilisant devant Fethi et dardant sur lui un regard glacé derrière ses lunettes, il l'apostropha :

— Alors comme ça, c'est toi, la tantouze des flics américains !

Complètement déstabilisé par cette attaque, le barman sursauta en protestant :

— Vous vous trompez ! Je ne pacti...

La gifle lui arriva sur la joue gauche, lui ouvrant les deux lèvres. Le coup fut si fort qu'il l'arracha au bat-flanc et le catapulta contre le mur, deux mètres plus loin. Sa tête cogna contre la pierre et un gong résonna sinistrement sous son crâne, tandis qu'un goût de sang lui emplissait la bouche. Il voulut se redresser, se sentit brusquement soulevé du sol par une poigne infernale, et son crâne cogna encore, mais cette fois, contre le plafond de la cellule. Il eut très mal, eut l'impression que sa cervelle giclait partout, et, à travers un brouillard nauséux, il réalisa que le myope le maintenait en l'air d'une seule main. Incroyable.

— Alors comme ça, répéta la voix du myope, c'est bien toi la tantouze des flics américains !

— Mais, bêla Kenan dans un demi-évanouissement, je... j'ai dit à Bülent...

— Je sais ce que tu as dit à Bülent, coupa le colosse myope sans le lâcher. Ce que je veux savoir maintenant, c'est ce que tu *n'as pas dit* à Bülent.

Il avait lourdement appuyé sur la fin de sa phrase, et, à moitié K.O., Kenan se demanda ce qu'il voulait dire. Comme s'il avait compris son problème, le colosse enchaîna :

— Je veux savoir ce que l'Américain a combiné avec toi pour essayer de me baiser.

— Mais... mais Bülent m'avait dit que... que son patron voulait me féliciter ! Qu'il me voulait pour ses affai...

— Son patron, c'est moi ! Je suis Dogan Yünet, le patron de toute cette ville de merde ! Et je te féliciterai quand tu m'auras dit ce que l'Américain a manigancé avec toi !

Interdit, n'y comprenant plus rien, le transsexuel gémit :

— Je... je vais parler ! Je vais tout vous dire !

— C'est bien, Fethi. C'est très bien.

Subitement, le barman se retrouva les quatre fers en l'air sur sa couchette, cherchant encore l'oxygène qui lui avait un instant

manqué. Le cœur battant la chamade, il essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées. Tout allait trop vite et rien ne collait. Ce salaud de Bülent lui avait raconté de bobards. Il lui avait aussi promis qu'il reverrait bientôt Tahar et... Soudain, l'inspiration lui vint et tout rentra dans l'ordre dans sa tête. D'un seul coup, il fut empli d'une étrange sérénité, et ce fut d'un ton calme qu'il déclara :

— Je dirai tout, quand j'aurai vu Tahar.

D'abord, rien ne sembla changé dans l'attitude des trois hommes qui l'observaient, et il crut un instant que tout allait redevenir normal. Mais, alors qu'il reprenait vraiment espoir, il vit un rictus étirer la bouche de celui qui se disait le patron, et celui-ci se pencha pour insister d'un ton doux et tendre :

— Tu verras ton copain après. Parle d'abord. Dis-moi tout ce que tu sais sur cet Américain. Dis-moi ce qu'il t'a dit qu'il allait faire. Dis-moi tout, et ensuite, tu pourras rejoindre Tahar. D'accord ?

— Non.

Cela avait franchi les lèvres éclatées de Fethi sans qu'il l'ait vraiment voulu. Il se retrouva tout bête, se demandant ce qui allait arriver. Mais au lieu de s'énervier, le colosse aux lunettes accentua son rictus pour répéter calmement :

— Dis-moi où est l'Américain, et on t'envoie rejoindre Tahar. Juré.

— Non.

Cette fois, Fethi Kenan avait bien pensé à ce qu'il disait. Il venait de comprendre qu'il avait un moyen de pression pour les forcer à libérer Tahar, et il irait jusqu'au bout. Jusqu'à la victoire. Ancré dans cette idée, il ajouta :

— Je veux d'abord voir Tahar.

Derrière les lunettes de myope, il vit nettement fuser l'éclair de furie dans les prunelles sombres. Mais il n'avait plus vraiment peur. Ils avaient besoin de lui pour coincer l'Américain, ils étaient obligés d'en passer par ses volontés. Avec un soupir crispé, Dogan Yünet parut hésiter, puis se penchant brusquement, il saisit Kenan par le col. Si vite que ce dernier n'eut pas le temps de comprendre.

— Petit connard de pédé ! grinça Yünet.

Puis il lui envoya son énorme poing dans le menton. Le barman eut très mal, se sentit plonger dans un gouffre interminable. Une descente qui lui sembla durer des siècles, au cours de laquelle il entendit vaguement le colosse ordonner à Bülent d'aller chercher quelque chose... mais il ne comprit pas quoi. Il se sentit chahuté, cogné, renvoyé de paroi en paroi de ce gouffre sans fond, essayant en vain de s'accrocher au vide. Ses membres étaient inertes. Comme

prisonniers d'une force invisible. Enfin, il ressentit un nouveau choc en pleine tête, et, à travers des sons sidéraux angoissants, il perçut la même voix qui lui soufflait à l'oreille, soudain aimable :

— Là, mon petit Fethi ! Tu peux te réveiller, maintenant !

Plus que cet encouragement, ce fut la répétition de l'impression d'étranglement qui lui fit rouvrir les yeux. D'abord, il ne réalisa pas très bien, puis il vit le bras monstrueux de Yünet, sentit sa poigne qui lui serrait toujours le col, le maintenant en l'air sans effort apparent. En même temps, son esprit avait du mal à enregistrer ce que faisaient ses propres bras et jambes. Quand il le comprit enfin, quand il vit ce qui se passait autour et au-dessous de lui et qu'il réalisa toute la situation, il crut être devenu fou.

— Noooooon !

Son hurlement surprit tout le monde par sa force démente. Comme surprit tout le monde l'énergie incroyable qui le fit soudain se débattre. De violentes contorsions, qui secouèrent à peine le monstrueux bras de Dogan Yünet.

— Noooooon ! hurla-t-il encore, les yeux lui sortant littéralement de la tête.

Il venait de tout voir et de tout comprendre et il en devenait fou de panique. Tout le bas de son corps était nu, on lui avait lié les bras dans le dos et réuni ses jambes pliées devant lui, genoux plaqués sur l'estomac, cuisses saucissonnées par des sangles qui lui entouraient le bassin. Serrées si fort qu'il avait la circulation coupée dans tout le bas du corps. Et sous lui, juste sous son fondement, si près qu'il sentait le froid du métal sur sa peau nue, il y avait un porte-cierge.

Un énorme porte-cierge en cuivre, prévu pour recevoir les plus gros modèles de cierges. Mais, simple détail, il n'y avait rien dessus. Rien d'autre que le terrible cône en cuivre. Au moins vingt centimètres de long, rongé au vert-de-gris, pointu comme un fer de lance. Un cône dont Kenan sentait parfois la pointe effleurer sa pilosité intime... là où il s'était fait opérer.

Voyant qu'il avait tout compris, Dogan Yünet éclata d'un petit rire satisfait qui fit trembler son bras, et Kenan hurla de nouveau. Il avait senti la pointe commencer à pénétrer... c'était fou ! Atroce ! Inhumain !

— Non, pitié !

— Mais si, mon petit Fethi ! gronda doucement le boss d'Istanbul en laissant son bras descendre de quelques centimètres. Mais si ! Dans un instant, tu ne seras plus vierge de ce côté-là !

— Non, pas ça !

— Encore un peu de patience, mon petit Fethi ! Juste encore un peu de patience ! Mais quand mon bras sera fatigué, quand il ne pourra plus te porter, alors, je te laisserai tomber là-dessus, et tu connaîtras enfin l'extase !

— Je... je vous en prie ! Je vous en supplie !

— Finalement, poursuivit implacablement Yünet, tu auras eu plus de chance que ton petit copain. Lui, il n'a pas eu de régime de faveur. Seulement égorgé. Comme un porc. Par mon fidèle Yazid.

— Tahar ! s'égosilla Fethi Kenan au comble de l'horreur. Tahar !

— Il faut tout me dire, Fethi. Tout me dire sur ce que l'Américain manigance. Sinon...

À cet instant, Fethi Kenan vit à travers ses larmes un autre homme pénétrer dans la cellule, et reculer précipitamment à la vue du spectacle. Il vit Bülent le rejoindre dans le couloir, et réapparaître l'instant d'après, pour venir dire quelque chose à l'oreille de Yünet. Ce dernier demeura une poignée de secondes sans réaction, puis hochant sa grosse tête avec une satisfaction évidente, il répondit :

— C'est bien. C'est très bien, Bülent.

Il jubilait. D'un seul coup, tout devenait facile. Presque trop. Pour un peu, il n'aurait même pas eu besoin des renforts d'Ankara. Avec un rictus sauvage, il lança à son Chef du Sang :

— Voilà une belle occasion de te racheter, Bülent.

Puis à Fethi qui n'avait même plus la force de se débattre au bout de son bras, il déclara, plein de mépris :

— Tu as de la chance, ma belle petite tantouze. Beaucoup de chance ! Je n'ai plus besoin de toi.

Et avec un « han ! » de bûcheron, il abattit son bras vers le bas, empalant le transsexuel sur le monstrueux cône de cuivre.

— Tu peux rejoindre Tahar, dit-il encore.

Mais personne n'entendit. Dantesque, le hurlement de Fethi Kenan aurait à cet instant couvert tous les cris de l'enfer.

CHAPITRE XV

« Au port de la Corne d'Or, avait dit Mustapha. Presque arrivé sous le pont, il y a les hangars de la Société Maritime. Je serai garé devant, à minuit exactement. Un Trafic beige, avec bande latérale bleue. »

Il était plus de minuit et Mack Bolan attendait depuis une heure passée, le Cherokee stationné dans une zone d'ombre à l'écart. Méfiant, après le piège de la veille, il avait préféré devancer Mustapha et observer le secteur avant son rendez-vous. Mais, apparemment, rien de suspect. Sauf que Mustapha n'était pas encore arrivé. Reprenant sa garde, il laissa son regard errer sur les grues du quai, puis sur le pont qui enjambait la Corne d'Or, se repassant à la mémoire les événements depuis son débarquement, la veille à Yesilköy. Il avait une certitude : hier soir, il n'avait survécu que par miracle. Sans l'arrivée en fanfare de la R 5 de Leila Sorgül, lui et Kenan auraient sûrement fini truffés de plomb. Leila Sorgül dont il conservait le parfum sur sa peau. Leila Sorgül qu'il avait refusé d'emmener avec lui ce soir, et qui lui avait dit d'un ton grave en le regardant partir :

— S'il te plaît, ne te fais pas tuer.

Il tournait les talons, quand elle avait ajouté tout bas :

— Reviens vite.

Elle avait vraiment l'air angoissé. Le mini-blitz de la nuit précédente l'avait plus perturbée qu'elle ne l'avouait. De toute façon, Mack Bolan n'avait pas l'intention de se faire tuer. Ni ce soir, ni plus tard. Les guet-apens, ça suffisait comme ça. Encore une fois, la jeune femme lui avait demandé de l'accompagner, mais il avait tenu bon, et, tristement, elle l'avait regardé partir, lui envoyant un baiser de loin.

Dans l'ombre, un bref sourire éclaira un instant la face du guerrier. Quand elle ne massacrait pas les flingueurs à coup de R 5, Leila Sorgül était vraiment d'un délicieux romantisme.

Subitement, il cessa de penser à Leila. Là-bas, à l'entrée de la zone de fret, une paire de phares venait d'apparaître, et la silhouette d'un véhicule se profila dans la nuit. Une fourgonnette. Tous les sens mobilisés, l'Exécuteur la regarda s'approcher, puis s'arrêter devant les bâtiments de la Société Maritime. C'était bien un Trafic beige, avec

une bande latérale bleue. Il laissa passer un peu de temps, scrutant le secteur. Rien. Restait l'intérieur de la camionnette, où on pouvait planquer un petit bataillon de rafaleurs. Mais, à ce train-là, il allait devenir parano. Il s'apprêtait à remettre le Cherokee en marche, quand il vit la portière du chauffeur du Trafic s'ouvrir, et un petit gros en jean et chemisette sauter à terre en allumant une cigarette. Tranquillement, l'homme fit le tour de son véhicule, vérifiant la pression de ses pneus à petits coups de pieds dans les roues. Puis revenant vers la portière ouverte, il regarda sa montre, jeta un long regard alentour, consulta de nouveau sa montre, avant de secouer la tête d'un air préoccupé. Il était près de minuit et demi. L'homme eut un geste de dépit, se pencha dans la fourgonnette, en sortit un cellulaire, composa un numéro, attendit un instant, lança quelques phrases que Bolan n'entendit pas, avant de rentrer l'antenne de l'appareil et de lancer celui-ci à l'intérieur du véhicule. Il allait y grimper à son tour, quand Bolan remit le contact et lança le Cherokee en avant, débouchant sur le quai comme un boulet. Surpris, ébloui par les phares du 4x4, le petit gros se retourna vivement, affichant une expression ahurie. Stop pant le Cherokee dix mètres derrière le Trafic et se penchant à sa portière, l'Exécuteur lança :

— Ouvre tes portes !

Dans son poing gauche, le MAC 10 confisqué la veille était prêt à l'emploi. Apparemment dépassé, le petit gros hésita, tendit le cou en avant et au lieu d'obtempérer, il s'inquiéta dans un anglais guttural :

— *Are you Mister Richardson ?*

Pas vraiment l'attitude d'un type qui tend un piège. Pas vraiment ému non plus. Dans son job, on était habitué aux gens méfiants. L'Exécuteur insista encore :

— Comment tu t'appelles ?

— Mustapha. Pardon d'être en retard, mais...

— O.K. Ouvre tes portes arrière.

L'autre parut hésiter encore, puis se décidant d'un coup, il obéit en maugréant des choses incompréhensibles. Prêt à tout, Bolan vit les vantaux pivoter, découvrant l'intérieur du Trafic éclairé *a giorno* par ses phares. Un intérieur complètement vide. Agacé, il souffla pour lui-même :

— *Stupid !*

Décidément, ça ne s'arrangeait pas. À croire que sa matinée dans le lit de Leila lui avait ramolli la cervelle. Dans la lumière des phares, Mustapha attendait, bras ballants, clignant des yeux pour essayer de distinguer son interlocuteur. Intrigué par le vide du fourgon, l'Exécuteur interrogea :

— Où est le matériel ?

Ecartant les bras en signe d'impuissance, le Turc s'exclama :

— Justement ! C'est ce que je suis venu vous dire.

Le doigt sur la détente du P.M. demeuré invisible, l'Exécuteur gronda, de nouveau en alerte :

— Me dire quoi ?

— Eh bien, le matériel, justement... j'ai eu un empêchement ! La fourgonnette est tombée en panne et j'ai dû passer la faire réparer chez un ami garagiste... seulement, je pouvais pas conserver le matériel dedans, vous comprenez. J'ai essayé de vous joindre à votre hôtel, mais on m'a dit que vous aviez réglé votre note !

Le cerveau de l'Exécuteur tournait à plein régime, et tandis que son regard surveillait les environs, Mustapha poursuivait :

— Je n'avais plus le temps de faire l'aller-retour, alors, j'ai décidé de venir sans le matériel pour vous prévenir.

Le guerrier questionna :

— Ton patron est au courant ?

— *Evet !* Bien sûr ! Je l'ai appelé aussitôt et je lui ai dit que vous étiez impossible à joindre. C'est lui qui m'a dit de faire comme ça.

Bolan acquiesça, questionna encore :

— À qui tu téléphonais, à l'instant ?

— À ma copine. On habite ensemble et je lui demandais si le patron n'avait pas essayé de me joindre. Je craignais que vous l'ayez appelé entre-temps, à cause de mon retard.

Tout ça se tenait parfaitement. Revenant à l'essentiel, Bolan reprit :

— Où est le matériel ?

— Chez moi. Je veux dire, à mon dépôt. C'est là que je l'ai déposé avant d'aller faire réparer la...

— Où est ton dépôt ?

— Pas très loin ! Je peux vous livrer dès demain et...

— Pas question, coupa l'Exécuteur. On y va maintenant.

Il avait pris sa décision. Mustapha ne racontait pas d'histoires, il en était maintenant convaincu. Trop surpris, trop tranquille aussi.

— Mais... mais il est déjà tard et...

— Maintenant ! coupa encore Bolan d'un ton sans réplique. Passe devant, je te suis.

Mais Mustapha ne bougeait toujours pas et faisant avancer le 4x4 jusqu'à le toucher, l'Exécuteur répéta, le ton lourd de menaces :

— On va à ton dépôt. Maintenant.

Ébloui comme une chouette mais ne bougeant toujours pas, le Turc secoua la tête, obstiné.

— Ça, *Mister*, c'est impossible.

Bolan tiqua.

— Pourquoi ?

— C'est le patron. Il ne veut pas que les clients sachent où est le dépôt.

— Je m'arrangerai avec *bey* Haddad.

Mustapha ne bronchait toujours pas. Têtu, il ajouta :

— Aucun client n'est jamais venu là-bas. C'est la règle absolue.

Un silence plana, tendu. Et comme pour essayer de temporiser, le Turc ergota :

— *Bey* Haddad sera à son bureau demain matin. Si vous pouviez vous arranger avec lui avant, ça m'éviterait des ennuis, vous comprenez ?

Bolan comprenait surtout une chose. Haddad inspirait une sainte trouille à son « négociateur ». Agacé, il fit observer :

— Tu sais où le joindre, puisque tu l'as fait tout à l'heure. Rappelle-le.

Embêté, Mustapha hésita :

— Euh... c'est-à-dire que, enfin à cette heure, je vais le déranger beaucoup.

À sa façon de dire cela, Bolan comprit que *bey* Haddad devait être en agréable, voire coupable compagnie. Il gronda :

— Appelle-le. Je suis sûr qu'il ne t'en voudra pas.

Disant cela, il avait extrait une mince liasse de dollars de sa poche et la tendant au Turc par la glace, il ajouta :

— Toi non plus.

À la vue des billets verts, Mustapha sursauta légèrement :

— Je n'ai pas le droit d'accepter, *Mister* ! *Bey* Haddad ne tolère pas les bakchichs.

Un comble ! Un trafiquant d'armes scrupuleux !

— Il n'en saura rien, fit valoir Bolan.

Le Turc secoua la tête, transpirant légèrement.

— Il le saura, *Mister* Richardson. *Bey* Haddad sait toujours tout, et il déteste les employés indéliçats.

De plus en plus agacé, mais convaincu maintenant que Mustapha ne lui tendait aucun piège, l'Exécuteur insista, de moins en moins

aimable :

— Appelle ton patron. Vite.

Au ton employé, le Turc comprit qu'il prenait des risques en refusant et l'instant d'après, prenant soin de dissimuler le clavier à Bolan, il composait un numéro, avant de porter le combiné à son oreille. À l'autre bout de la ligne, cela sembla sonner longtemps. Enfin, se raidissant légèrement dans une attitude obséquieuse, Mustapha se lança dans une succession de courtes phrases, lançant à Bolan des regards en dessous qui en disaient long sur sa contrariété. Enfin, après un silence et transpirant cette fois abondamment, il tendit le combiné à Bolan en invitant d'un ton soulagé :

— *Bey Haddad* veut vous parler.

S'emparant du combiné et sans attendre, Bolan lança, plein de sous-entendus :

— *Bey Haddad*, mes amis seraient désolés de ne plus pouvoir vous faire confiance.

— *No !* s'exclama aussitôt la voix presque enjouée du trafiquant. *No problem, Mister !* J'ignorais seulement que c'était si urgent !

— Je vous l'ai pourtant bien précisé, contra l'Exécuteur. Et ce soir, c'est encore plus urgent. J'ai besoin du matériel tout de suite.

— *No problem !* Mustapha a raison, j'ai toujours catégoriquement refusé que les clients connaissent l'adresse de son dépôt. Question de sécurité, n'est-ce pas ?

— J'ai besoin de...

— Mais avec vous, Richardson, j'ai confiance ! Mustapha va vous emmener. Repassez-le-moi, demanda-t-il, décidément très empressé.

Bolan rendit le cellulaire au Turc qui écouta un instant, avant de lancer :

— *Evet, bey Haddad ! Evet !*

Puis coupant la communication, il soupira à l'adresse de Bolan :

— Comme ça, ça va. Suivez-moi.

Prudent, Bolan insista :

— Où il est, ce dépôt ?

— À Hekimpaça ! Sur la rive orientale.

Mustapha allait grimper dans la fourgonnette, quand il suspendit son mouvement pour demander :

— Vous avez bien les dollars, n'est-ce pas ? Je veux dire, à part ceux que vous m'avez montrés.

— Affirmatif. Allons-y.

Nouvelle hésitation du Turc qui revint vers le 4x4 en tendant sa main largement ouverte :

— C'est-à-dire... pour le bakchich, j'en ai parlé à *bey* Haddad et... enfin, il est d'accord. À cause des heures supplémentaires.

Encore un peu, et les trafiquants d'armes seraient syndiqués !

— Roule ! soupira Bolan en fourrant les billets dans la pogue du Turc. On n'a pas toute la nuit.

Saisi d'une soudaine bonne humeur, Mustapha empocha les billets, sauta au volant de la fourgonnette qui démarra en trombe, aussitôt suivie du 4x4. Le MAC 10 rangé sous son siège, Bolan alluma une cigarette, soulagé. Les choses semblaient avancer un peu. Avec l'arsenal commandé à Haddad, il allait enfin pouvoir envisager un blitz digne de ce nom. En attendant, il conservait sagement les yeux accrochés aux feux arrière du Trafic. Ce n'était pas le moment de le perdre.

Un peu plus tard, ayant contourné la nouvelle ville par l'autoroute de Cevre Yolu quasiment déserte à cette heure, les deux véhicules franchirent le péage à l'entrée du pont du Bosphore. Superbe ouvrage de plus d'un kilomètre de long, duquel la vue sur le Bosphore et sur les deux parties d'Istanbul était superbe. Hélas, encore une fois, Mack Bolan n'était pas là pour le tourisme. Se retrouvant bientôt sur la rive orientale du détroit, le Trafic et le 4x4 longèrent Beylerbey avant d'emprunter enfin la route d'Hekimpaça. Après environ un quart d'heure et ayant traversé la bourgade et une succession de banlieues tristes, le Trafic ralentit pour emprunter un chemin non goudronné, qui grimpait au flanc d'une colline. Ici, peu d'habitations. Des chantiers inachevés, des terrains en friche. Arrivé au sommet du raidillon, la fourgonnette s'engagea sur un terrain plat, où s'élevait une zone d'entrepôts, s'arrêtant devant un portail de bois mal entretenu. Sautant à terre, Mustapha ouvrit le portail, invitant du geste Bolan à le suivre dans une cour au sol de terre battue, bordée de hangars plutôt délabrés. Au fond, un petit pavillon en parpaings non enduits, avec une parabole TV sur le toit. L'Exécuteur avait déjà manœuvré pour se remettre dans le sens du départ, quand Mustapha le rejoignit pour souffler en désignant le pavillon avec un regard complice :

— Elle dort. Reculez votre voiture jusqu'au hangar.

Sous-entendu, « ne *la* réveillez pas ». Sans doute la copine à laquelle le Turc avait fait allusion plus tôt. Bolan obéit, présentant l'arrière du 4x4 sous le hangar indiqué, où quelques fluos crasseux dispensaient un éclairage sinistre. Contournant un vieux pick-up sans roues monté sur cales, Mustapha entraîna Bolan entre des piles de caisses et de sacs, d'où montaient des odeurs d'épices.

Poivre, piments et autres pistaches. La couverture de Mustapha. Faisant mine de ne pas remarquer le MAC 10 dépassant du blouson de l'Exécuteur, il demanda en désignant une lourde caisse :

— Aidez-moi. C'est là-dessous.

« Là-dessous », il y avait une trappe en épaisse tôle d'acier, fermée par un solide cadenas. Mustapha sortit une clé de sa poche, ouvrit le cadenas et, aidé de Bolan, tira la trappe, découvrant un étroit escalier conduisant à une cave. S'y engageant pour faire de la lumière, Mustapha recommanda :

— Restez là. Je vais vous passer les paquets.

Il disparut et Bolan se redressait, quand un craquement dans son dos l'alerta soudain. D'instinct, il s'était rejeté au sol, se trouvant aussitôt parfaitement ridicule. Mais il n'avait pas encore touché terre qu'une tempête de feu et de plomb s'abattait sur lui dans un déchaînement de rafales dévastatrices, faisant jaillir la terre et le ciment tout autour de lui.

Il n'était plus ridicule, mais, cette fois, l'heure de sa mort avait sonné.

CHAPITRE XVI

La mort était là. Chacun des zonzonnements sinistres résonnant aux oreilles de l'Exécuteur ouvrait les portes du néant. L'enfer s'était déclenché si vite que le guerrier n'avait eu que le temps de rouler derrière le panneau d'acier de la trappe demeuré à la verticale. Les premières rafales ennemies avaient frappé le métal avec violence, manquant le faire basculer, mais d'une main, Bolan avait réussi à le retenir. Derrière lui, des chapelets de balles ravageaient les caisses et les sacs qui vomissaient leurs contenus. Mais dès les premières détonations, la crosse du MAC 10 était venue se loger dans la paume de l'Exécuteur et, d'instinct, celui-ci avait lâché une mini-rafale. Juste à la seconde où une silhouette sombre venait de jaillir devant lui.

— Hé ! cria une voix. Gamal !

Suivirent des exclamations en turc, et la silhouette sombre parut vouloir changer de trajectoire. Mais il était trop tard. Percuté en plein front par les 9 mm, le type rejeta violemment la tête en arrière, tandis que son mouvement de repli se transformait en une danse bizarre. Une gigue d'un pied sur l'autre, qui s'acheva dans les sacs, affalé, bras écartés, lâchant son P.M. qui ricocha au sol, glissant vers Bolan pour s'arrêter au bord de la trappe. Mort avant d'avoir basculé, le type n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui avait provoqué ce courant d'air dans sa cervelle. Dans son front deux impacts. Dans sa nuque, plus rien d'autre qu'une bouillie infâme. Tout une part de sa boîte crânienne avait été éclatée, laissant échapper des flots de sang, qui éclaboussèrent une deuxième silhouette, qui venait d'apparaître dans la lumière glauque des fluos.

Un costaud en polo rouge, que l'Exécuteur avait parfaitement vu arriver sur les talons du premier. Un costaud auquel était destinée la deuxième mini-rafale du MAC 10. Cueilli en plein plexus, le type s'arrêta net, poussant une espèce de jappement aigu qui résonna dans le hangar à la manière d'un glas. Sans doute plus fort en jambes, le costaud fit un pas en arrière, lâchant une interminable rafale qui alla se perdre dans les profondeurs du dépôt, perforant une batterie de fûts vides qui roulèrent au sol avec fracas. Cela ressembla à un roulement de tonnerre, mais le porteur du polo rouge n'eut pas le loisir d'apprécier le concert qu'il avait déclenché. Une des balles du MAC 10

lui avait fait sauter tout le bas du maxillaire, lui explosant les cervicales, avant d'aller se perdre elle aussi au fond du hangar. Mais le costaud n'était pas encore à terre que Bolan s'était emparé du premier P.M. et avait roulé sous le pick-up sur cales. Juste à cet instant, il y eut un choc sourd tout près de lui et un objet roula à moins d'un mètre.

Une grenade ! Toutes pensées mobilisées par l'urgence, l'Exécuteur avait roulé encore une fois, puis s'était redressé subitement pour plonger sur le plateau du pick-up, à la seconde précise où la déflagration secouait le hangar. Presque trop tard. Des choses avaient frappé Bolan un peu partout sur le corps, et une douleur cuisante lui laboura le flanc. Il voulut se redresser, encaissa un terrible choc à la tête. Comme dans un brouillard, il se dit qu'il fallait tenir bon, mais, brusquement, il se sentit plonger dans un vide sidéral.

*
* *

— Hé ! Duran !

C'était la voix de Gamal. Ce con avait la manie de toujours trop se manifester pendant les opérations. Mauvais professionnel. Un jour, Duran l'avait prévenu, cette habitude lui jouerait un sale tour. Ayvat avait même parié à Duran que ce serait avant la fin de cette année. Ayvat adorait faire des paris sur tout, y compris sur la mort. De préférence celle des autres. Ayvat qui était resté dehors avec ses gars, planqué en couverture, pour le cas improbable où le Fumier échapperait à la première équipe.

— Hé ! Duran !

— Ta gueule ! renvoya le chef de groupe.

Il essayait d'écouter. De sonder le brusque silence qui s'était abattu sur le hangar. Mais malgré la protection de ses mains au moment de l'explosion de la grenade, ses oreilles bourdonnaient encore.

— Putain ! s'exclama une autre voix. Je crois bien que je l'ai eue, la grande Salope yankee !

Ça, c'était Idir. Un activiste algérien devenu fedayin en Afghanistan par idéal, et échoué en Turquie après sa condamnation à mort par ces mêmes fedayins. Pour viol et assassinat d'un jeune combattant afghan de 15 ans. Il adorait jouer avec ses grenades, et cette fois encore, il n'avait pu s'empêcher de devancer les ordres. Un peu trop instable, Idir. Un peu trop fanatique aussi au goût de Duran, mais un excellent tueur. Presque trop zélé. Sans doute parce qu'il désirait un peu trop la place de chef de groupe.

— Ta gueule ! lança encore Duran.

— Quoi, ma gueule ! renvoya l'ex-fedayin d'un ton vibrant. Je te dis que je l'ai eue, cette sale pute d'Américain !

Quelque part dans les profondeurs de l'entrepôt, un ricanement sec lui répondit.

— *Evet*, mon pote ! *Evet* ! je crois bien que tu lui as fait sauter les couilles !

Celui-là s'appelait Kaya. Le plus jeune, fervent admirateur d'Idir.

Non loin de lui, presque invisible dans l'ombre, faisant corps avec une colonne d'acier du hangar et un rictus sauvage retroussant son épaisse moustache, Idir Rahoui cracha une insulte à voix basse. Ce planqué de Duran qui lui disait « ta gueule », ça le rendait malade. « Ta gueule », à lui ! Lui le valeureux guerrier de la révolution islamique ! Un jour, il lui collerait une grenade dans la gueule, à cet enfoiré. Et il prendrait sa place. Dès lors, ses tueurs seraient le plus redoutés de toute la Turquie. De tout le monde musulman ! Crachant par terre, il leva le canon de son micro-Uzi. Il adorait cette idée de tuer du Chrétien avec une arme israélienne. Une superbe ironie du sort. Et comme ça, juste pour se faire plaisir, il visa le pick-up sur cales sur lequel il avait vu la silhouette du Fumier sauter un instant plus tôt et enfonça la détente. Bien sûr, la grenade avait largement suffi, mais il aimait le bruit des rafales, et il aimait surtout sentir les sursauts de l'arme dans son poing. Vieux souvenirs de guerre.

Vidant son chargeur en une seule rafale, il prit un plaisir réellement intense. Trente balles de 9 mm Para pour une épave et le cadavre qu'elle contenait. Puis, recouvrant tout son calme, il remit un chargeur dans le micro-Uzi en sifflant entre ses lèvres serrées :

— Baisé, le chrétien !

Sur sa droite, un autre gars appela :

— Hé, Idir ! Tu l'as vraiment niqué ?

Soudain heureux, l'ex-fedayin grinça :

— Viens voir, si t'es un brave !

Mais les autres restaient toujours planqués. Ils appliquaient les consignes de Duran. Ne se découvrir qu'à coup sûr. Les salauds attendaient qu'il vérifie lui-même son œuvre. Logique, il était le plus près du pick-up.

Mais Idir était un vrai guerrier. En Afghanistan, on lui avait appris à ne jamais risquer sa vie bêtement. Mourir, c'était bien, à condition d'emporter une, voire plusieurs vies ennemies avec soi. Autour de lui, il perçut des glissements. Les autres s'apprêtaient à manœuvrer pour prendre le pick-up en tenaille. S'il ne se dépêchait pas, ils allaient se

répandre partout, risquant de s'entretuer. Armant l'Uzi, il lança à la cantonade :

— Ne bougez pas !

Il allait leur montrer ce que c'était qu'un vrai guerrier.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel !

La voix de Duran. Pas content. Son autorité en prenait un coup. Idir eut un sourire mauvais, renvoya :

— Ne bougez pas ! Je m'occupe de cette ordure !

Puis se baissant, il envoya une courte rafale au ras du sol, une deuxième à hauteur d'homme. Changeant ensuite de place, il vida le reste du chargeur dans un mouvement semi-circulaire qui ne pouvait rien épargner. Les échos secs résonnèrent sous les tôles du toit, il y eut d'autres glissements derrière lui, et un des équipiers échappa une toux étouffée. Idir eut un rictus. Tous des amateurs. S'il avait fait le quart de ça dans les maquis afghans, il serait mort depuis longtemps.

Enfin, le silence revint. Idir laissa passer un moment, lâcha une dernière longue rafale dans le pick-up puis, envoyant un jet de salive à terre, il rechargea l'Uzi, avant de bondir à l'écart. Simple précaution. Réflexe de maquisard. Car comme il l'avait deviné, rien ne se produisit. D'ailleurs, il venait d'apercevoir la forme d'un corps au pied du pick-up, avec plein de sang autour. Débordant de haine, il cracha :

— Baisé, l'Américain !

— Pas baisé ! souffla une voix dans sa nuque.

C'était une voix grave et très basse, qui semblait sortir d'une tombe et Idir ne comprit pas. Simultanément, quelque chose de dur et de glacé s'était enfoncé sous son oreille et, d'un coup, l'ex-fedayin se retrouva comme paralysé. Pas vraiment de la peur. Simplement la surprise. L'incrédulité aussi. Puis il réalisa. L'impossible, l'impensable s'était produit. Le Fumier n'était pas mort ! Il était là ! Collé à son dos, prêt à le tuer ! Dans un réflexe, il s'entendit hurler :

— Il est là ! Le Fumier est là !

Réflexe idiot. Derrière lui, la voix sinistre fit entendre un rire bref, avant de souffler :

— Ils ne peuvent plus te répondre, Idir ! Ils sont morts.

Le timbre sépulcral émit une sorte de soupir avant d'ajouter :

— Je les ai tous tués, et je vais te tuer aussi.

Le Fumier bluffait. C'était impossible. Puis Idir se souvint. Les glissements dans la pénombre, la toux étouffée, tous ces bruits qu'il avait attribués à ses équipiers. Il s'était trompé. Ces bruits, c'était leur mort à tous.

— Hé, vous autres ! cria-t-il encore en turc. Hé ! Vous m'entendez ?

Mais il n'y eut aucun écho et il comprit que la voix dans son dos ne mentait pas. Soudain révolté, il tenta d'échapper à l'étreinte, lança une insulte en arabe et voulut sortir son bras armé de la poigne d'acier qui le tenait. Mais une autre poigne d'acier lui arracha l'Uzi et ses jambes furent soudain fauchées. Envoyé à terre dans un nuage de poussière, il lâcha un autre juron. En s'écroulant, son menton avait violemment heurté le pare-chocs du pick-up, cassant ses incisives. Cela fut si douloureux qu'il en eut les yeux pleins de larmes mais, tandis que la douleur s'irradiait dans toute sa tête, il essaya encore de ruer.

— Sale merde de Yankee ! gronda-t-il, du sang plein la bouche. Espèce de...

Il sentit un pied lui écraser la nuque, lui disloquant davantage la mâchoire contre terre. Plus sépulcrale que jamais, la voix résonna au-dessus de lui :

— Tu n'as que cinq secondes, Idir. Tout juste cinq secondes.

L'ex-fedayin ne pouvait plus bouger du tout. Bloqué. L'Américain était le diable. Pour la première fois dans sa vie de guerre, il était complètement déstabilisé. Mauvais, il grogna :

— Cinq... cinq secondes pour quoi ?

— Pour me dire qui est ton boss, et où il est.

— Que ta mère se fasse engrosser par un porc !

— Ma mère est morte, renvoya la voix lugubre. Plus que quatre secondes.

Idir lâcha une plainte sourde, se tordit sous la semelle de l'Exécuteur, finit par hoqueter :

— Je... nous, on vient d'Ankara. On sait pas pour qui exactement, et je sais pas où on nous a logés. On est arrivés de nuit.

Il ne mentait que sur un point, il connaissait le nom du big boss. Seulement, il fallait gagner du temps. Encore inconscient de ce qui se passait dans le hangar, Bülent allait finir par envoyer Ayat Etags. C'était la consigne. Ignorant visiblement la présence de la deuxième équipe, le grand Fumier ne ferait alors pas un pli.

— Je sais rien de plus, grinça le tueur.

— Je vois, fit la voix sinistre. Je vois. Trois secondes.

Il y eut un déclic dans la nuque d'Idir et celui-ci fut frappé par l'évidence. Trois secondes ne suffiraient pas à Bülent et Ayat pour intervenir. Changeant brusquement de stratégie, l'ex-fedayin se mit à gémir :

— Non ! Attends ! On n'est rien, nous autres ! Rien que des extra.

On nous a envoyés ici pour remplacer ceux que tu avais bousillés et le patron d'ici, on l'a même jamais vu !

C'était possible. L'Exécuteur avait déjà rencontré ce type de situation. Jetant un regard méfiant alentour, il s'étonna pourtant du silence qui s'éternisait dans ce secteur pourtant habité. Ou personne n'avait entendu le vacarme, ou les voisins s'étaient prudemment éloignés. Ça n'allait pas durer. Pressé, il questionna :

— Tu as dit, « ceux que j'avais bousillés ». Tu sais donc qui je suis ?

— *Evet !* cracha Idir. Tu es le Fumier. Bolan le Fumier ! Et je te pisse à la raie !

— Pas très poli, déplora calmement l'Exécuteur.

Ce furent les derniers mots qu'Idir entendit dans ce monde impur, plein d'Américains et de chrétiens. Dans la seconde suivante, un énorme coup de bélier lui fit exploser l'arrière du crâne et il mourut instantanément. Presque sans douleur.

— Zéro seconde, laissa tomber l'Exécuteur.

Insolite oraison funèbre, et légèrement prématurée. Le flingueur n'avait même pas bénéficié des cinq secondes annoncées. Car dès le début, Bolan était sûr d'une chose, Idir n'aurait pas parlé, même s'il avait su le nom du boss d'Istanbul. D'ailleurs, le connaissait-il ?

En attendant, plus rien ne bougeait. Tout le monde semblait mort, sauf... sauf ce salaud de Mustapha. Mustapha qui l'avait entraîné dans ce guet-apens ! Se redressant, l'Exécuteur allait envoyer une rafale dans l'escalier avant de s'y risquer quand, soudain, un bruit extérieur l'alerta. Comme une pierre qui aurait roulé dans la cour. En deux bonds, il fut près de la sortie, risquant un œil à l'abri du 4x4. Ce qu'il vit lui fit alors comprendre que les vrais ennuis ne faisaient que commencer. Ce n'étaient rien que de furtives apparitions. De simples silhouettes, prolongées par les ombres portées de leurs armes, qui progressaient vers le hangar. Profitant de chaque abri, de chaque relief. Sans se presser, mais inéluctablement.

Un sourire amer se dessina alors sur les lèvres de l'Exécuteur. Pour un piège, c'était vraiment un beau piège.

CHAPITRE XVII

Décidément, le séjour de Mack Bolan à Istanbul n'aurait été qu'une succession de chausse-trappes. À croire qu'on attendait son retour !

Devant cet amoncellement de difficultés, tout autre que l'Exécuteur aurait baissé les bras. Bolan, lui, était déjà retourné à l'intérieur du hangar, ramassant au passage les chargeurs encore pleins des flingueurs qu'il avait tués, ainsi qu'un micro-Uzi de secours et un Sig P.228 au chargeur plein. Bien décidé à vendre chèrement sa peau, il avait déjà imaginé les bases d'un plan d'urgence. Mais avant, il avait un devoir sacré. Punir Mustapha. Et pour ça, il avait sa petite idée. C'était Idir qui avait balancé la grenade sur le plateau du pick-up, juste après qu'il l'eut déserté pour entamer sa manœuvre de contournement des forces adverses. Avec un peu de chance... le corps du tueur était déjà à ses pieds. Il se pencha, le fouilla, faillit pousser une exclamation de joie en trouvant ce qu'il cherchait dans une de ses poches de blouson. Une deuxième grenade. Offensive, lisse, moins efficace qu'une défensive à quadrillage, mais cela devrait suffire. Son plan était simple. Obliger ce rat de Mustapha à quitter son trou, et s'en servir pour enfoncer les lignes ennemies. Ensuite, débriefing musclé. Ce salaud allait cracher ce qu'il savait. Notamment les coordonnées de ceux à qui il l'avait vendu. S'il refusait de sortir, cette cave serait son tombeau.

Se postant à l'abri du panneau d'acier de la trappe toujours relevé, l'Exécuteur jeta un coup d'œil. Le sous-sol était maintenant éteint. Se remettant à l'abri, grenade dans une main et MAC 10 dans l'autre, il appela :

— Mustapha ! Tu as dix secondes pour...

— Richardson ! coupa la voix du Turc invisible. Vous êtes là ! Vite ! Descendez !

Un instant décontenancé, l'Exécuteur fronça les sourcils.

— Vite ! Descendez ! Ils vont nous tuer !

— Ça va, Mustapha ! renvoya Bolan. Arrête tes conne...

— Vite, Richardson ! Par la cave, on passe dans la maison. On peut s'échapper ! J'ai laissé la trappe ouverte exprès pour vous ! Vite !

Bon Dieu ! Je n'y comprends rien !

Il en pleurait presque, le Turc. Un ton angoissé, apparemment sincère.

— Vite ! On a encore le temps !

Il fallait se décider. Soit balancer la grenade, soit faire ce que disait Mustapha. Avec cette mode locale des pièges bien vicieux... L'Exécuteur prit sa décision, plongea dans l'ouverture, presque certain de faire la dernière erreur de son existence. Mais, au lieu de la rafale redoutée, ce fut de nouveau la voix du Turc qui résonna dans le noir :

— Refermez le panneau ! Il y a un verrou !

Simultanément, la lumière se ralluma et voyant le Turc en bas, un P.M. en main, canon dirigé vers le sol, l'Exécuteur comprit qu'il avait joué la bonne carte. D'un geste, il rabattit le panneau, poussa le gros verrou, se laissa dévaler jusqu'au sol de ciment, encore étonné de l'attitude de Mustapha. Mais ce dernier enchaînait déjà, l'entraînant vers le fond du sous-sol :

— Vite ! Par là, on tombe dans la cave de la maison. Ils ne le savent peut-être pas.

Voyant qu'à part une rangée de rayonnages et de casiers à bouteilles tout au fond, le sous-sol ne contenait rien d'autre, le doute assaillit de nouveau Bolan. Empochant la grenade, il demanda :

— Et mon matériel ?

Mustapha secoua la tête, dépassé.

— Ils ont tout déménagé avant notre arrivée. Je ne sais pas comment ils ont su ! Je ne sais pas non plus comment ils s'y sont pris. La trappe était bouclée et...

Il eut l'air de penser à quelque chose, pressa encore :

— Vite ! Bon Dieu ! Samia a une clé du cadenas !

Commençant à décoller du mur une rangée de rayonnages, il demanda :

— Aidez-moi !

Derrière les rayonnages, il y avait une porte basse. Fermée à clé. Semblant soulagé, Mustapha l'ouvrit, ramassa une lampe torche sur un rayon, passa la tête dans un réduit sombre, y jeta un éclair de lumière, souffla :

— Je crois qu'ils ne l'ont pas trouvé. Pas passés par là... Bon Dieu ! Samia !

Soudain, il semblait plus inquiet qu'effrayé par ce qui pouvait leur arriver. Le suivant dans le réduit, Bolan interrogea :

— Qui est Samia ? Ta copine ?

— *Evet ! Oui ! Bon Dieu ! Si ces salauds ont...*

Il n'acheva pas, mais à l'entendre, il commençait à paniquer. L'Exécuteur interrogea :

— Tu as parlé de notre deal à quelqu'un ?

— Non, non ! s'essouffla Mustapha, courant plié en deux dans ce boyau qui n'en finissait pas. Bien sûr que non ! Je vous jure ! Je n'y comprends rien. Parole !

Il semblait vraiment sincère. Beaucoup plus préoccupé par le sort de son amie que par les soupçons de Bolan. Soudain, ils furent devant une autre porte basse, que le Turc ouvrit avec une autre clé, et ils se retrouvèrent dans un deuxième sous-sol, encombré de caisses vides et d'un fouillis inextricable. Sur ses gardes, l'Exécuteur avait les doigts sur la détente de ses deux P.M. Mais là encore, c'était le calme plat.

— Attendez, lança le Turc.

Il fouilla dans le fatras d'un casier et, quand son bras en ressortit, un énorme automatique le prolongeait. Un Desert Eagle, quasiment neuf. Devant l'air surpris de Bolan, Mustapha expliqua brièvement en fourrant trois chargeurs dans ses poches :

— Pour le cas où. Chargé au 50.

Sous-entendu, calibre .50 Magnum. Une folie. Sept cartouches seulement dans le chargeur, mais de vrais petits obus. De quoi stopper net la charge d'un éléphant. Voyant Bolan jeter un regard circulaire, il ajouta :

— Désolé. C'est tout ce que j'ai ici.

Puis faisant coulisser la culasse, le négociateur d'Amir Haddad s'exclama :

— Venez !

Il grimpa un petit escalier en ciment, arriva à une troisième porte, y colla son oreille, esquissa une moue indécise, fit signe à Bolan de le suivre. Avec des gestes silencieux, il entrouvrit la porte, prêta l'oreille et, n'entendant rien, il acheva d'ouvrir le battant en invitant Bolan du regard. Celui-ci le rejoignit, tous les sens en alerte. Ils aboutirent dans une arrière-cuisine mal entretenue, au carrelage éclaté par endroits.

— N'allumez pas, souffla Mustapha en entraînant Bolan vers la cuisine. Je vais réveiller Samia et on va se tirer par derrière...

Le reste demeura bloqué dans sa gorge. En même temps que lui, l'Exécuteur venait de découvrir l'horreur dans le rayon de la lampe torche. Une cheville et un pied de femme, puis un corps nu et un cou tranché d'une oreille à l'autre, dans une mare de sang ! D'abord, il sembla que Mustapha s'était changé en statue, puis il eut une réaction bizarre. Un énorme reniflement, qui semblait remonter du tréfonds de

son être. Enfin, précédé d'une sorte de chuintement aigu, un son jaillit de sa bouche, puissant comme une sirène :

— *Hayir ! Non !*

Hurlant comme un chien hurle à la mort, il lâcha la lampe, plongea littéralement sur le corps nu et ensanglanté, le recouvrant de sa masse, proférant toujours le même mot déchirant :

— *Hayir ! Hayir !*

La femme égorgée était Samia, évidemment, l'amie du Turc. Et à en juger par les dégâts, inutile de se demander ce qu'elle avait enduré avant de mourir. Dès la première seconde, dès qu'il avait aperçu la cheville, les index de l'Exécuteur s'étaient raidis sur la détente des P.M. et les canons s'étaient mis à chercher leurs cibles. Mais il n'y avait rien. Rien d'autre que ce pauvre corps pantelant, et cet homme au chagrin insupportable.

Rarement, l'Exécuteur s'était trouvé dans situation aussi exécrable. À cet instant, il aurait aimé se trouver face à l'ennemi et tirer dans le tas, quitte à se faire hacher sur place. Car, tout au fond de lui, une petite voix lui disait qu'il était pour quelque chose dans ce drame.

— Mustapha ! s'entendit-il appeler. Arrête !

Pour le Turc, ce fut une sorte de signal. Comme dégrisé, il se redressa d'un coup de reins, brandissant le Desert Eagle sous le nez de Bolan.

— *Hayir !* gronda-t-il, les yeux fous. *Hayir !* Je n'arrêterai plus jamais !

Puis comme un dément, il referma un de ses gros poings sur le canon du micro-Uzi que tenait Bolan, et le tirant à lui d'une traction puissante, il gronda encore :

— Donnez-moi ça ! Et les chargeurs !

Normalement, le guerrier aurait largement pu lui faire lâcher prise. Mais il n'en eut pas le cœur. Comprenant ce que l'autre avait en tête, il savait que c'était une erreur. Pourtant, il lâcha prise, donna les chargeurs de l'Uzi, et un étrange hurlement étouffé roulant dans son poitrail, le Turc se précipita en avant. Bousculant tout sur son passage, il se ruait tel un pachyderme enragé, le Desert Eagle brandi d'une main et l'Uzi de l'autre. Machinalement, Bolan avait attrapé la toile cirée de la table de cuisine, la jetant sur le corps nu, avant d'emboîter le pas au Turc, le rattrapant dans un couloir qui menait vers la sortie.

— Mustapha ! appela-t-il. Tu vas te faire tuer !

Il avait saisi le col du Turc, l'obligeant à ralentir sa course. Mais l'autre était très fort, et s'arrachant à l'étreinte, il grinça, le regard halluciné :

— Ces enculés vont payer ça ! Mustapha règle toujours ses comptes !

— O.K., dit-il, ils vont payer, mais on va s'y mettre tous les deux.

Plantant ses petits yeux noirs dans ceux de Bolan, le Turc gronda :

— Toi, tu règles tes comptes, moi, je règle les miens. O.K. ?

C'était clair, et sans appel. Dans ces conditions, l'Exécuteur n'avait plus qu'à jouer son propre jeu. Mustapha se ruait vers la sortie du pavillon. Pendant que, involontairement, le Turc faisait diversion, l'Exécuteur allait en profiter pour frapper où on l'attendait peut-être moins. Hurlant comme un damné, le Turc avait presque arraché la porte d'entrée de ses gonds et, tel un boulet de canon, il s'était rué à l'extérieur, lâchant deux énormes pruneaux de .50 à la volée. Cela fit un vacarme d'enfer, mais, déjà retourné dans la cuisine, le guerrier ne les entendit qu'assourdis. Comme la rafale qui répondit presque aussitôt. Sans un regard pour la forme allongée sous la toile cirée, Bolan ramassa la lampe torche abandonnée par Mustapha, rouvrit la porte basse de l'arrière-cuisine, tendant l'oreille vers le souterrain. Pas un bruit. L'instant suivant, prêt à rafaler au moindre problème, il plongeait dans le réduit, remontant en sens inverse le chemin parcouru plus tôt. Parvenu à la porte de la première cave et s'attendant au pire, il éteignit la lampe avant de l'ouvrir, se rejetant aussitôt de côté. Mais là encore, c'était le calme plat. En haut de l'escalier, le verrou était toujours fermé. Restait à savoir si l'ennemi avait mordu à l'hameçon ou non. Selon toute vraisemblance, il avait dû poster au moins un guetteur dans le hangar. Pour le cas où. Grimpant l'escalier en silence, l'Exécuteur manœuvra le verrou avec précautions. Puis, grenade dans une main et MAC 10 en batterie, il commença à relever le panneau de la trappe, centimètre par centimètre.

Aussitôt, il vit de la lumière. On n'avait pas éteint le dépôt, mais, avec son champ de vision réduit, il ne pouvait savoir si on l'attendait ou non. À cet instant, alors qu'il s'apprêtait à tenter une sortie en force, une rafale éclata au loin, suivie d'une autre et de plusieurs détonations au coup par coup. De son côté, Mustapha semblait faire le ménage, à moins qu'il ne soit déjà mort. Des cris résonnèrent, dont quelques exclamations sous le hangar. Puis une rafale partit tout près de là, suivie d'autres cris, et d'échos de cavalcades qui s'éloignaient. Apparemment, Mustapha sévissait toujours et volontaire ou non, sa diversion avait l'air de fonctionner. Rabattant d'un coup le panneau d'acier, l'Exécuteur jaillit dans le dépôt, le MAC 10 prêt à cracher, la grenade dans l'autre main, goupille prête à sauter. Mais il n'y avait plus personne et, d'un roulé-boulé, il se mit à l'abri des rayonnages, tout en empochant la grenade pour prendre en main le Sig confisqué

plus tôt. Il allait se redresser, quand une silhouette s'encadra dans l'entrée du hangar : un grand moustachu habillé de sombre. Une seconde, Bolan crut que le type n'avait rien vu, mais à l'instant où il se glissait dans l'ombre, le pourri se mit à hurler en rafalant dans sa direction. D'instinct, le guerrier avait levé le canon du Sig et pressé la détente.

Là-bas, le moustachu sursauta violemment, partit en arrière en battant des bras et en lâchant son P.M. Entrée dans son œil gauche, la 9 mm était ressortie à l'arrière de son crâne, emportant avec elle un toupet de cheveux noirs. Mais alors que l'Exécuteur allait se précipiter pour prêter main-forte à Mustapha, son instinct l'alerta. Subitement et sans réfléchir, il roula de nouveau à l'écart, levant aussitôt le canon du MAC 10. Simultanément, un cri guttural s'éleva sur sa droite et une ombre passa furtivement entre deux rangées de rayons. Des éclairs crevèrent la pénombre et une grêle de balles vint labourer le ciment tout près de Bolan. Un éclat lui cisaila la pommette, un zonzonnement sinistre effleura son oreille, au moment même où son index enfonçait la détente du P.M. Juste de quoi libérer quatre ogives. Ces dernières jaillirent du canon, allèrent perforer le tronc du type, qui se retrouva catapulté en arrière, s'écroulant dans un amas de sacs d'épices, vomissant son sang de partout. D'un bond, l'Exécuteur fut sur lui. Plongeant à l'abri des sacs et repoussant le P.M. du pourri, il avait relevé le canon du MAC 10. Mais contre toute attente, plus personne ne semblait hanter les lieux. Pendant ce temps, la bataille faisait rage à l'extérieur, et à entendre les hurlements de rage et les insultes, Mustapha était toujours vivant. Incroyable. Mais il connaissait le terrain, il était chez lui.

Sans attendre, l'Exécuteur attrapa le blessé au col, lui grondant à l'oreille :

— Combien vous êtes ?

Un affreux borborygme lui répondit. Du sang plein la bouche et les yeux révulsés, le pourri souffla quelque chose en turc. Toujours en anglais, Bolan répéta sa question en détachant bien les mots et cette fois, le moustachu parvint à gaillonner :

— *Please !*

Au moins, il était poli. Il avait l'air de souffrir atrocement et n'allait pas tarder à lâcher la rampe. Changeant de sujet, l'Exécuteur tenta :

— Qui est ton patron ? Où est-il ?

D'abord, le flingueur ne parut pas avoir compris, mais alors que Bolan allait répéter sa question :

— *Please !*

Ses yeux vitreux fixaient le canon du MAC 10 avec tant de force que le guerrier en eut presque pitié. Il réclamait le coup de grâce, signifiant en cela qu'il ne parlerait pas. L'Exécuteur avait trop l'habitude de ce genre de tueur pour se leurrer. Dans la mafia aussi, il y avait de vrais soldats. Simplement, ils étaient du mauvais côté.

— O.K., dit-il.

Attrapant alors la tête du tueur à deux mains, il lui imprima une violente traction. Cela craqua sinistrement, le pourri émit un bref cri rauque, et tout son corps se détendit soudain. Nuque brisée, mort.

Pendant ce temps, dehors, les choses s'étaient brusquement calmées. Il y eut encore une rafale, quelques coups de feu isolés, puis des interjections diverses et un bruit de course qui venait vers le hangar. L'Exécuteur rampa dans une zone d'ombre, prenant le cadre de l'entrée dans sa ligne de mire. Une silhouette apparut soudain, et une voix cria quelque chose en turc. Normalement, Bolan n'aurait rien dû comprendre, pourtant, il lui sembla comprendre le mot police. Pourtant, le type n'était pas un flic. Grand, maigre, gueule de tueur et P.M. prêt à faire feu. Un instant déstabilisé, le guerrier solitaire hésitait encore, quand le nouveau venu fit deux pas en avant en appelant :

— Mesut !

C'était un prénom turc. Sans doute celui du mort. Suivit une courte phrase précipitée, puis de nouveau ce mot déjà entendu. Police. Cette fois, l'index de Bolan avait enfoncé la détente du Sig, mais sans doute alerté par un sixième sens, le flingueur s'était brusquement rejeté en arrière dans un mouvement d'une fluidité surprenante et lâchant une rafale au hasard. Bolan le vit exécuter une sorte de cabriole en poussant une plainte sourde, avant de disparaître du cadre de l'entrée. Suivirent des cris, des ordres, avec tout au fond de la toile sonore, une longue et lointaine plainte. Une sirène de police.

Il ne manquait plus que ça ! En deux bonds, l'Exécuteur fut près de l'entrée et, à l'abri du Cherokee, il vit des silhouettes sombres s'engouffrer dans deux 4x4 qui venaient de surgir, phares allumés et moteurs rugissants. Levant le canon du MAC 10, Bolan envoya une rafale, mais il était trop tard. Les 4x4 franchissaient déjà l'entrée de la cour. Les rats quittaient le navire. À cet instant, il y eut comme un coup de canon sur sa droite et instantanément, l'Exécuteur identifia le calibre. Le .50 Magnum du Desert Eagle. Il se précipita, faillit buter dans la masse qui se roulait à terre en feulant comme un fauve blessé. Mustapha. Le temps d'un éclair, il vit un canon se lever vers lui et le chassant d'un coup de pied, il lança en anglais :

— *It's me ! It's me, O.K.*

En fait, ce n'était pas O.K. du tout. À la faveur de la faible lueur provenant du hangar, il pouvait juger la situation. Du sang coulant de partout, le Turc se tordait à terre en émettant ce qui ressemblait à des jurons, essayant en vain de se redresser. Y renonçant brusquement, il grogna à l'adresse de Bolan :

— J'ai... j'ai mon compte ! Fous le camp !

Et comme le guerrier se penchait pour l'aider, il répéta dans un souffle pénible :

— Fous le camp ! Les flics !

Il avait raison. Ce n'était plus une, mais plusieurs sirènes qui hululaient dans la nuit, s'approchant rapidement.

— Viens ! insista Bolan. Je vais t'aider à...

— *Hayir* ! Non !

Il lui sembla surprendre une espèce de rictus sur la grosse face du trafiquant qui ajouta comme pour lui-même :

— J'ai trop besoin d'elle.

Puis avec une rapidité stupéfiante, il s'enfonça l'énorme canon du Desert Eagle dans la bouche, et il y eut un affreux coup de tonnerre.

— *Shit* ! ne put retenir Bolan.

Il s'était pourtant reculé très vite, mais il se sentit éclaboussé et reculant encore, il ne put détacher son regard du gros homme qui, maintenant quasiment sans tête, gisait au sol dans un dernier spasme post-mortem. Un gros homme pas très clair sur le plan légal, qui avait préféré suivre dans la mort celle qu'il aimait.

Le cœur bizarrement lourd et un goût de cendres dans la bouche, le guerrier solitaire réprima un désagréable frisson et, après un dernier regard à Mustapha, il fonça au Cherokee, démarrant aussitôt dans un nuage de poussière.

— *Shit* ! gronda-t-il encore tandis que le 4x4 dévalait le raidillon de la colline. *Shit ! Shit ! Shit !*

Les pièges se succédaient, les morts s'amoncelaient, les fiascos se suivaient, et l'Exécuteur sentait monter en lui une sourde lame de fond qui lui nouait les tripes. La colère. Intense, glacée comme la mort.

CHAPITRE XVIII

Ivre de rage, Dogan Yünet venait d'arracher son P.M. à un des survivants penauds qui attendaient dans la cour du monastère. Complètement assoiffé de sang à la suite du rapport de Bülent, il avait attrapé celui-ci par le col, le soulevant de terre d'un bras frémissant.

— Tu vas crever, déchet de truie ! Tu vas crever devant ces incapables, et je vais jeter ta charogne aux rats !

Le lyrisme oriental. Avec cette balle en séton qu'il avait encaissée dans le flanc en appelant Mezut dans le hangar un peu plus tôt, Bülent Kadir souffrait passablement. Même s'il avait eu beaucoup de chance, même si le projectile était ressorti sans dégâts importants, il lui aurait fallu un minimum de soins immédiats. Il perdait encore pas mal de sang et un début d'infection déclenchait des élancements dans ses côtes. Maintenant, Yünet le secouait comme un prunier. Et tout ça devant ce bouc castré de Yazid ! Bülent en aurait hurlé de désespoir. Il savait que faute de calmer le boss, ses dernières secondes étaient arrivées. Dogan Yünet ne pouvait perdre la face devant les commandos d'Ankara. Son honneur de *capo* était en jeu. Les tripes nouées par la panique, le Chef du Sang lança d'une voix blanche :

— C'est vrai, patron ! J'ai fait une faute grave !

Avec un type comme Yünet, le repentir était la seule attitude intelligente. Le myope gronda :

— Une faute grave, hein !

Yünet lui avait planté le canon du P.M. dans le bas-ventre et il crut qu'il allait tirer. Il relança, fébrile :

— J'ai fait une faute grave, mais je vais réparer ! Je le jure !

— La seule façon de réparer, ricana féroce Yünet, c'est de mourir, fils de truie plein de merde !

— Non, non ! Maintenant, je sais comment l'avoir, le grand Fumier ! Je le sais !

— Comment tu pourrais savoir ça maintenant, pourriture puante ?

Il sembla à Bülent que la pression du canon sur son abdomen s'était légèrement relâchée et, saisi d'un nouvel espoir, il articula très vite :

— À cause de la R 5, patron ! La R 5 verte de la nuit dernière ! J'ai fait une enquête. C'est une voiture de location, et c'est une femme qui l'a louée !

Derrière les lunettes de Yünet, une brève lueur d'intérêt passa fugitivement et le tueur se précipita dans la brèche en argumentant :

— Et moi, je sais qui a loué la R 5 !

— Ah bon ! ironisa le patron d'Istanbul. Et qui l'a louée, cette voiture ?

— Leila Sorgül ! C'est Leila Sorgül ! La frangine de ce connard de journaliste !

Dogan Yünet parut hésiter, avant de questionner :

— Tu en es sûr ?

— Absolument sûr ! répondit le tueur avec aplomb.

Il avait effectivement enquêté chez le loueur, mais la R 5 avait été louée sous un autre nom que celui de Leila Sorgül. Simplement, il était convaincu d'une chose, aucune autre femme que cette salope n'avait rien à foutre dans leur sillage la nuit dernière, et aucune autre femme n'aurait eu intérêt à jouer les kamikazes comme elle l'avait fait. Il mentait, mais il était certain d'avoir raison. Comme pour le portrait-robot du grand Fumier. Et cette fois encore, Dogan Yünet eut l'air de mordre à l'hameçon. Le regard pourtant allumé de haine, il gronda :

— Tu le jures devant Dieu ?

— *Evet, bey* Dogan ! *Evet*, je le jure devant Dieu !

Il n'était plus à un parjure près. Visiblement ébranlé, mais toujours prêt à presser la détente du P.M., Dogan Yünet grinça :

— Admettons. Et alors ?

— Alors..., se précipita Bülent, si cette salope était là l'autre soir, c'est qu'elle était de mèche avec le Fumier.

Pour lui, c'était d'une logique implacable, et de plus en plus ébranlé, le boss insista :

— Et alors ?

— Alors si ces deux pourritures sont ensemble, la gonzesse a forcément dit tout ce qu'elle savait.

— Accouche ! pressa Yünet. Qu'est-ce qu'elle peut savoir, cette pute ?

Le Chef du Sang ne devait pas se tromper. Jouant toujours profil bas, il avança :

— Elle ne peut pas savoir grand-chose sur vous, patron. Autrement, le grand Fumier aurait déjà débarqué et...

Le rire soudain que poussa Yünet fit sursauter tout le monde, sauf

l'immense Yazid, qui ne quittait pas Bülent de son regard pesant.

— Il aurait déjà débarqué ! s'esclaffa encore le boss d'Istanbul. Mais qu'il débarque ! Qu'il débarque ! On va l'attendre, le grand Fumier ! On va la recevoir selon son rang, la grande Salope !

Comme Bülent et Yazid, mais contrairement aux commandos d'Ankara, Dogan Yünet connaissait parfaitement les qualités défensives de son fief. Il en avait personnellement supervisé les plans et, même armé jusqu'aux dents, si Bolan le Fumier se pointait par ici, ce serait sa fin. Finalement, Yünet en arrivait presque à le souhaiter. Mais sans illusions. Il le savait, l'enquête d'Ismet Sorgül ne lui avait rien appris sur lui ou sur son QG, car le bâtard, la seule personne importante approchée par les fouille-merde de la TV, n'en connaissait rien. Il ne savait qu'une chose, le nom du supposé patron d'Istanbul. Et ça, c'était loin d'être suffisant pour l'abattre, lui, Dogan Yünet.

— Mais tu me donnes une idée, reprit le *capo* plus calmement.

Laissant retomber son Chef du Sang au sol comme un paquet de linge sale et poursuivant son idée, il ajouta, l'air ailleurs :

— Si tu fais bien ce que je vais te dire, tu peux peut-être sauver ta peau de minable.

— *Evet ! Evet !* acquiesça aussitôt le tueur. *Evet !* Je ferai ce que vous voudrez, patron.

Après un nouveau temps de réflexion, le boss d'Istanbul déclara d'une voix changée :

— Alors, écoute bien, Bülent. Ecoute attentivement !

Bülent Kadir écouta, conscient qu'il jouait la dernière carte de sa vie. Quand Dogan Yünet termina de parler, il y eut un silence de mort autour d'eux. Tout le monde comprenait l'enjeu du scénario qui venait d'être exposé.

— Maintenant, ordonna le boss d'Istanbul, vous savez tous ce que vous devrez faire si ce que j'ai prévu se déroule.

Il marqua un temps, et martelant chaque mot, il ajouta :

— Si l'un de vous rate son coup, le monde ne sera jamais assez grand pour le cacher.

Puis il disparut mais le silence dura longtemps encore.

Dogan Yünet réintégra ses appartements, réfléchit un instant avant de se résoudre à décrocher son téléphone pour appeler Ankara.

Un moment plus tard, toute honte bue, mais rassuré sur le plan logistique, il raccrocha, un sourire jaune aux lèvres. Dans quelques heures, de nouveaux renforts débarqueraient, et Istanbul serait littéralement bouclée. Parallèlement, ports, aéroports et postes frontières seraient verrouillés. Dès lors, Mack Bolan le Fumier ne

pourrait plus quitter le pays. Autant dire qu'il était déjà mort.

À peine avait-il reposé le téléphone que l'immense Yazid se présentait devant lui, un téléphone cellulaire en main. Couvrant le micro de sa lourde pogne, il souffla :

— C'est le camarade Igor.

Avec une grimace de contrariété, Dogan Yünet s'empara du combiné, entendant aussitôt le voix au fort accent du Russe lui lancer :

— Alors, Yünet ! On a un problème ?

Le patron d'Istanbul ne se demanda même pas comment Igor Vassiliev pouvait déjà être au courant. Dans leurs sphères, les nouvelles circulaient vite. Surtout les mauvaises. Ce salaud venait aux nouvelles, mais pas forcément pour l'aider. Du moins, pas de façon désintéressée.

— Je peux faire venir une armée de soldats de chez nous, proposa le Russe d'un ton qui se voulait détaché. En quelques heures, ils vont...

— S'ils pouvaient résoudre le « problème » en si peu de temps, coupa aussitôt Yünet d'un ton doux, je me demande pourquoi ils ne l'ont pas fait quand le « problème » est allé semer son bordel chez vous !

C'était la flèche du Parthe. Il y eut un silence, puis de nouveau la voix du Russe :

— Comme tu voudras, *tovaritch* ! Comme tu voudras !

Dogan Yünet raccrocha, rageur. Désormais, l'affaire Mack Bolan était une affaire turque, et seuls les Turcs la régleraient.

*

* *

Amir Haddad était introuvable. Sa secrétaire ignorait où il était mais, dès qu'il se manifesterait, elle lui ferait part de son appel. Mack Bolan raccrocha, demeura songeur un moment, avant d'interroger Leila Sorgül :

— On essaye d'avoir Korbuz ?

Nue comme un ver et blottie contre lui sur le lit, la jeune femme acquiesça.

— D'accord, dit-elle.

Elle composa un numéro, parla un instant en turc, avant de raccrocher en renseignant :

— Micha est très prudent. Des amis vont le joindre et je rappelle dans un quart d'heure.

À son regard, Bolan comprit que ce quart d'heure ne serait pas occupé à la lecture des journaux. Leila était un petit bout de femme, mais une grande amoureuse. Vingt minutes plus tard, à bout de souffle et une pellicule de transpiration couvrant son joli corps de tanagra, elle poussait un profond soupir, donnait un dernier baiser à Bolan et décrochait de nouveau le téléphone en activant le système « mains libres ». Il y eut plusieurs sonneries, avant qu'une voix brève se fasse enfin entendre en turc. Leila Sorgül lança dans le combiné :

— Micha ?

Il y eut un blanc sur la ligne, avant que la voix ne s'élève de nouveau.

— *Evet.*

Suivit une phrase que Bolan ne comprit pas, et après un autre regard vers lui, la jeune femme engagea une courte discussion en turc. Enfin, adoptant l'anglais, elle enchaîna :

— Je ne peux t'en dire plus par téléphone, Micha. Est-ce que tu veux parler à mon ami ?

Nouvelle hésitation, puis :

— D'accord.

Une petite lueur de triomphe dans les yeux, Leila Sorgül tendit le combiné à Bolan qui s'en empara pour attaquer aussitôt :

— Salut, Micha. Leila m'a dit que tu pourrais m'aider. On peut se voir ?

— Ça dépend, renvoya la voix brève.

— Ça dépend de quoi ?

— De ce que tu veux.

— Leila te l'a expliqué, c'est difficile de dire ça par téléphone. Mais elle est certaine que ma proposition t'intéressera.

Nouvelle hésitation, et Micha Korbuz déclara d'une traite :

— Dans une heure, au *Tigra*, un *meyhane* de la rue Cibali, près de la Corne d'Or. Leila connaît.

Le guerrier n'eut même pas le temps d'acquiescer, que Micha Korbuz avait raccroché. Avec un drôle de regard, Leila Sorgül se pressa de nouveau contre Bolan en soufflant :

— Il va nous aider.

Elle semblait soulagée, et un feu nouveau brûlait dans ses prunelles dorées. Pour elle aussi l'heure des comptes approchait.

La rue Cibali se trouvait au cœur de la vieille ville, dans le

quartier d'Ayakapi, et aboutissait à la Corne d'Or. Il était presque 13 heures, et un soleil de plomb liquéfiait quasiment la chaussée. Le *Tigra* était un petit *meyhane* tout en longueur, avec un étal en devanture pour abriter le coin rôtisserie. Un imposant *döner kebab* rissolait devant son foyer vertical, et le pauvre cuisinier à toque blanche ruisselait dans son petit enfer. En franchissant le seuil, l'Exécuteur avait discrètement empoigné la crosse du Sig récupéré la veille. Micha Korbuz n'était guère soupçonnable de trahison, mais compte tenu de son contentieux avec les *amici* du coin, il pouvait être l'objet d'une surveillance à son insu. Leila restée provisoirement dehors, il allait d'abord renifler l'atmosphère. Selon la jeune femme, Korbuz était facile à identifier. Un balèze, avec des cheveux poivre et sel coupés en brosse, et des lunettes rondes cerclées d'acier.

À cette heure, le petit restaurant était plein comme un œuf, principalement des touristes. Pourtant, il suffit à Bolan de pénétrer dans la salle pour repérer immédiatement l'ex-kagébiste. Mais au lieu d'aller vers sa table, il fila au fond du local en direction des toilettes, « photographiant » instantanément toutes les têtes présentes. Exactement une minute plus tard, il ressortait des toilettes, et le temps de revenir vers la table de Korbuz, Leila faisait son entrée dans la salle. D'un simple regard, il lui fit comprendre que tout allait bien. S'il y avait des tueurs ici, ils ressemblaient tous furieusement aux clients des tours operators. Bolan attendit pourtant que la jeune femme soit installée à la table de Korbuz. Puis, n'ayant toujours rien remarqué de suspect, il les rejoignit. À cet instant, son regard rencontra celui du Turco-Russe. Un regard froid, terriblement incisif.

— Salut, dit l'autre.

— Salut, répondit Bolan.

Comme par enchantement, trois rakis atterrirent sur la table, et le premier toast muet expédié, l'ex-kagébiste attaqua :

— C'est quoi, ton problème ?

Pas de fioritures, pas de discours inutiles. Bolan apprécia, avoua aussitôt :

— J'ai besoin de deux choses. Des infos sur les têtes mafieuses du secteur, plus des armes. Leila m'a dit que tu pourrais m'aider.

Amir Haddad faisant le mort, il n'avait plus beaucoup de possibilités de constituer son arsenal. Sans le moindre signe d'étonnement, Micha Korbuz planta son regard dans le sien, laissant tomber :

— Dans ma position, j'aime savoir à qui je m'adresse.

Logique. L'Exécuteur acquiesça et sans changer de ton, il annonça :

— Mon nom, c'est Mack Bolan.

Le silence qui suivit fut si intense et si long que le guerrier se demanda si son vis-à-vis avait entendu. Quand enfin Micha Korbuz reprit la parole, son regard s'était transformé en deux fentes noires. Il articula :

— Tu veux dire... le grand...

— C'est ça, sourit froidement l'Exécuteur. Le grand Fumier.

Dans les sphères de l'ex-KGB, l'Exécuteur était presque aussi connu que Lénine, mais pour d'autres raisons. Devant une Leila muette et toujours intensément observé par Korbuz, Bolan insista :

— Alors ?

Le Turco-Russe battit des paupières derrière ses lunettes, prit le temps de faire venir trois autres rakis et, posant les coudes sur la table, il questionna :

— Leila t'a dit que j'ai bossé pour la mafia ?

— Affirmatif.

Il y eut une lueur de défi dans les yeux de Korbuz.

— On dit que tu bousilles tout ce qui touche à la mafia. Tu vas me buter, moi aussi ?

Sans s'émouvoir, l'Exécuteur renvoya d'un ton net :

— Ce n'est pas au programme, mais si tu me doubles, j'essaierai de te tuer.

L'ex-kagébiste, le regard toujours rivé à celui du guerrier, reconnut simplement :

— Clair et logique.

Puis il avala son raki et interrogea :

— Leila t'a parlé de ma femme ?

— Affirmatif.

Un serveur apporta des petits plats, que Korbuz commenta :

— *Arnavut cigeri*. C'est du foie frit. Et ça, renseigne-t-il encore en désignant des pâtes feuilletées garnies de viande hachée, c'est du *sigara böregi*.

Mais il n'avait pas l'air de penser à ce qu'il disait, et, après un instant de réflexion, il déclara :

— Je peux effectivement t'aider. Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Je veux participer à l'action.

Bolan fit la grimace.

— Je n'aime pas beau...

— Je sais. Mais tu as besoin de moi, et question castagne, je pense être à la hauteur.

Cette fois, son regard ne défiait plus. Calmement, il attendait la décision de Bolan. Sur le plan bagarre, ce dernier savait qu'il ne bluffait pas. Chez Korbuz, tout indiquait l'homme d'action. Avec l'intelligence en plus. De toute façon, il n'avait guère le choix.

— O.K., dit-il. Tu es dans le coup.

Sans paraître plus ému que cela, le Turco-Russe hocha simplement la tête et, tout aussi tranquillement, il se mit à picorer les hors-d'œuvre en déclarant :

— Je connais effectivement assez bien les structures mafieuses du secteur. Je connais même le nom du boss actuel, puisque c'est avec son neveu que ma femme est partie.

Il connaissait le nom du boss d'Istanbul !

— Il s'appelle Yünet. Dogan Yünet.

L'Exécuteur ressentit comme une bouffée d'air frais.

C'est fou ce que les portes étaient faciles à ouvrir, quand on avait les bonnes clés ! Un léger frisson dans la nuque, le guerrier attendait la suite. Korbuz enchaîna :

— Seulement, avec le bordel que ma jalousie m'a fait déclencher, tout le monde est rentré dans son trou en attendant qu'on me bute. Y compris le boss, qui a cessé toutes activités officielles. Je pouvais l'atteindre trop facilement et il le savait.

L'excitation de Bolan retomba.

— Tu veux dire que tu ignores désormais où se cache Yünet ?

— À une certaine époque, j'ai seulement entendu dire que les huiles du business local savaient où se retrancher en cas de gros coup dur. Selon d'autres rumeurs, Yünet en aurait fait ensuite une vraie forteresse. Avec bunker souterrain, armement lourd, ordinateurs, communications satellitaires et tout le bastringue. Mais pour connaître l'endroit, acheva Korbuz avec une moue d'ignorance, rien à faire.

Dépité, l'Exécuteur fit la moue à son tour, but un peu de raki, tandis que le Turco-Russe enchaînait :

— De toute façon, si tout ça est vrai et si cette grosse fiotte s'est réfugiée là-dedans, on peut toujours se brosser pour l'avoir. Il faudrait une bombe atomique.

Il se remit à piquer dans les plats et semblant changer de sujet, il grommela :

— Je suppose que Leila t'a parlé de Bülent Kadir, c'est l'unique info que je lui ai vraiment donnée.

Leila esquissa une brève grimace, mais elle garda le silence et Korbuz poursuivit :

— Je sais qu'elle t'en a parlé. Alors, inutile de tourner autour du pot. Compte tenu de la situation, Kadir est le seul que je puisse actuellement localiser, et qui soit éventuellement en mesure de nous aiguiller sur la planque de Yünet.

— Pourquoi, éventuellement ?

— Parce que rien ne prouve qu'il n'a pas été écarté pour raison de sécurité.

— Son patron n'aurait pas confiance en lui ?

Korbuz secoua la tête.

— Yünet n'a confiance qu'en une seule personne. Lui-même. Mais comme il est bien obligé de se faire protéger, il a confié cette tâche à un nommé Yazid Nehri. Un ancien lutteur comme lui, qu'il a autrefois aidé en lui organisant des matches à grosses primes, et qu'il gagnait systématiquement. Une force de la nature, un expert au couteau d'égorgeur. Une espèce de King-Kong, dévoué et fidèle comme un chien. De son côté, Bülent Kadir n'est qu'un *caporegime* classique. Le Chef du Sang, comme ils disent. En fait, il ne doit son rang qu'au fait de l'avoir déjà occupé sous le règne de l'ancienne famille régnante. Il était bien vu par les huiles d'Ankara, mais comme Yazid le déteste, le boss le persécute sans cesse. C'est pourquoi il pourrait être sur la touche et ignorer où se terre cette ordure de Yünet. Mais ça, on ne le saura qu'en l'interrogeant.

Malgré l'importance du sujet et malgré sa propre situation, Micha Korbuz conservait un calme olympien. Un vrai pro.

— O.K., fit Bolan. Leila m'a parlé du *Club's*. On a des chances d'y trouver ce Bülent ?

Un bref éclair fulgura derrière les lunettes cerclées d'acier, et il sembla à Bolan qu'une amorce de sourire errait fugitivement sur les lèvres de Korbuz.

— Si on veut trouver Bülent, répondit-il, ça ne peut être qu'au *Club's*. Un bordel sous couvert de boîte de nuit folklo. Il est raide dingue de la danseuse vedette. Dalila. C'est lui qui l'a fait engager. Malheureusement pour lui, c'est une lesbienne notoire, qui vit en ménage avec une superbe Berlinoise. Il n'y a donc qu'au night qu'il puisse la voir et fantasmer. Il essaye de la rendre jalouse en s'envoyant toutes les entraîneuses, mais ça la fait marrer.

Le chef des tueurs de la mafia d'Istanbul, en amoureux transi ! On aurait tout vu !

— Seul problème, prévint Korbuz, compte tenu de la situation

actuelle, il n'y va pas très souvent, et quand c'est le cas, il est accompagné d'une armée de flingueurs. À moins, ajouta-t-il froidement ironique, que tu te sois déjà fait le plaisir de tous les buter.

Bolan ne releva pas et Korbuz haussa les épaules pour achever :

— J'aurais éventuellement pu l'allumer de loin, mais mon but était d'atteindre les Yünet, oncle et neveu. C'est la raison pour laquelle je ne me suis jamais risqué à lui tomber dessus. Agissant seul, je me serais fait descendre avant même de l'approcher.

Il observa un silence, picora quelques *meze*, avant de relever les yeux sur Bolan pour achever dans un rictus glacé :

— Maintenant, c'est différent. Puisqu'on est deux, on peut commencer à étudier la question.

L'Exécuteur acquiesça, et tout aussi polaire, il répondit :

— Affirmatif. Et on commence ce soir.

Entre-temps, il fallait qu'il joigne Hal Brognola. Le plus vite possible.

CHAPITRE XIX

Peuplé de parasites, le talkie-walkie grésillait parfois dans l'habitable du Cherokee, rappelant Mack Bolan à ce qu'il était venu faire dans ce quartier résidentiel de Tepebasil, en pleine ville nouvelle. Cela faisait trois soirs que, chacun de son côté, Micha Korbuz et lui poireautaient pour rien. Trois soirs qu'ils surveillaient à la fois l'entrée du *Club's* située Refik Saydam, et sa sortie de secours donnant à l'arrière de l'immeuble, sur Mesrutivet. Et toujours pas de Bülent Kadir en vue. En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait peut-être abandonné cette piste, mais de plus en plus convaincu qu'elle aboutirait, l'ex-kagébiste insistait tous les jours davantage. Pour lui c'était certain, le Chef du Sang de Yünet finirait par céder à l'appel de ses fantasmes.

Alors Bolan continuait sa planque, partageant son temps entre l'entrée principale et la sortie de secours du night, mémorisant jusqu'à l'écœurement tous les visages, à la fois des clients et du personnel. Dès le premier soir, Korbuz lui avait désigné Dalila, la danseuse vedette de l'établissement, objet de la passion du tueur de Dogan Yünet. Une magnifique rousse aux yeux verts, de près d'un mètre soixante-quinze, pas plus turque que Bolan. Russe jusqu'au bout des ongles. En fait, selon Korbuz, à peu près toutes les danseuses et entraîneuses l'étaient.

Normal, la mafia istanbulienne bossait main dans la main avec l'ukrainienne, et les filles russes étaient beaucoup plus dociles avec les clients. Elles avaient faim.

En attendant, pour ce soir encore, l'opération semblait compromise. Il était 23 heures passées et, sachant que l'établissement fermait vers deux heures du matin, la venue de Bülent était à présent peu probable. Mais il fallait tenir bon, et allumant sa première cigarette de la soirée, le guerrier allait s'exercer à faire des ronds de fumée, quand le talkie-walkie émit une série de grésillements aigus. Le timbre bref de Korbuz s'éleva dans l'habitable :

— Condor appelle Épervier ! Condor appelle Épervier !

Instantanément mobilisé, l'Exécuteur établit le contact :

— Épervier reçoit, Condor. Du nouveau ?

— Pas certain encore, répondit le Turco-Russe. Mais c'est bizarre,

deux types descendus d'une voiture occupée par deux autres sont entrés par la sortie de secours et viennent d'en ressortir, avec un troisième sur les talons. Celui-là, je le connais, c'est un gars de la sécurité du *Club's*. D'ailleurs, il est rentré aussitôt, tandis que les deux autres sont restés dehors.

Toute lassitude envolée, l'Exécuteur interrogea :

— Qu'est-ce qu'ils font, en ce moment ?

— Les cent pas.

— O.K., fit Bolan tout en réfléchissant. On garde le contact et tu me tiens au courant.

Inutile de se précipiter à deux là-bas. Cela pouvait, soit n'avoir aucun rapport avec leur affaire, soit n'être qu'une diversion. Deux minutes passèrent ainsi puis la voix de Korbuz résonna dans l'appareil :

— Condor à Épervier, une autre bagnole vient d'arriver. Une BMW. Les deux gardes sont venus parlementer, avant de retourner se balader devant la sortie de secours.

Son intérêt aiguisé, le guerrier réfléchissait toujours.

S'il ne s'agissait que de la protection d'un VIP, c'était une grosse légume. Il s'enquit :

— Combien d'hommes à bord ?

— Quatre, dont trois costauds.

C'était précis. Parmi le matériel fourni par l'ex-kagébiste et outre le gros outillage du genre lance-roquettes RPG7 et SMAW, figurait tout un équipement de vision et de visée nocturne, dont deux paires de jumelles à infrarouges. Grâce à la sienne, Korbuz bénéficiait d'une vue optimale sur l'objectif.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda l'Exécuteur.

— Ils ont l'air d'attendre.

— Alors, on attend aussi.

Encore dix minutes de patience, avant que l'ex-kagébiste ne réintervienne pour annoncer :

— Condor à Épervier, trois types de la BMW viennent d'en descendre. L'un d'eux parle dans un talkie-walkie et... attends, Épervier ! Putain ! C'est lui !

Pour la première fois, la voix de Korbuz avait trahi une certaine excitation. L'Exécuteur questionna :

— Qui ça, lui ?

— Un des trois types est notre objectif, Épervier ! Le plus grand et le plus mince ! C'est lui !

Bülent Kadir, le Chef du Sang de Dogan Yünet. Cette fois, les choses commençaient à bouger. Heureux d'être enfin proche de l'action, le guerrier renvoya :

— Bien compris, Condor. Décris-moi la suite en temps réel.

Redevenu calme, Korbuz enchaîna aussitôt :

— Le chauffeur de la BM est demeuré au volant. Maintenant, l'objectif et ses deux couvertures font leur entrée dans le night, tandis que les deux premiers guetteurs restent dehors. Ils allument des cigarettes et discutent entre eux.

— O.K., indiqua l'Exécuteur. Top chrono maintenant. Dans cinq minutes exactement, on applique le plan numéro un.

— Bien compris, Épervier. Plan numéro un, top chrono.

L'Exécuteur marqua un temps, lança dans l'appareil :

— Bien compris, Mouette ?

— Bien compris, Épervier, répondit la voix légèrement déformée de Leila. Plan numéro un, top chrono.

Ils avaient passé toute une journée à trois, pour mettre au point le détail des opérations. Avec un plan initial, et deux procédures d'urgence en cas de pépin. Et bien sûr, pas question d'oublier Leila dans la distribution des rôles. C'est elle qui s'était occupée des accessoires pour les changements de look, mais elle comptait bien ne pas en rester là.

— O.K., acheva le guerrier pour ses deux aides. Maintenant, silence radio.

C'était parti. Délaisant aussitôt le talkie-walkie, l'Exécuteur passa à l'arrière du Cherokee, ouvrit un des deux sacs prévus pour l'opération, en sortit une perruque châtain clair de style brushing US VIP, des moustaches postiches et une paire de lunettes de même tendance businessman. Un instant plus tard, équipé de ces accessoires et vêtu de l'ensemble sport, chic et décontracté prévu à cet effet, il quittait le 4x4 pour remonter la rue vers l'entrée du *Club's*. De son côté, Korbuz devait en être au même point. Sa Datsun de location arriverait dans une petite minute, quand Bolan serait déjà entré. Pendant ce temps, stationnée rue Mesrutivet et en aval de la sortie de secours du *Club's*, Leila Sorgül se préparait à accomplir sa tâche logistique. Ensuite, elle remonterait dans sa Ford, prête à démarrer. À la sortie du commando, elle était chargée du verrouillage de la rue. En abandonnant sa voiture au milieu de la voie dès leur passage, elle empêcherait les copains de Bülent de les prendre en chasse. Pour la jeune femme, un autre véhicule de location se trouvait à proximité. Mission terminée, elle devait rejoindre Korbuz et Bolan à l'endroit prévu pour le débriefing de Bülent Kadir.

À son approche, le videur aux airs de Tarzan qui montait la garde à l'entrée du night détailla le guerrier sur toutes les coutures. L'œil de l'expert. Heureusement, Bolan était venu sans armes. Ayant passé le premier barrage, il pénétra dans un couloir éclairé par des spots et surveillé par une caméra vidéo suspendue. Un deuxième cerbère au regard fureteur le salua d'un signe de tête et il descendit un escalier en pierre pour déboucher dans un hall aux murs tapissés de panneaux en cuivre repoussé. Exactement la topographie et le style expliqués par Korbuz. Ambiance feutrée, parfums musqués, musique orientale en sourdine.

— *Good night, sir !*

L'hôtesse qui venait de l'accueillir n'avait guère dépassé dix-huit ans. Robe fourreau en lamé vert, grande et longiligne, avec les courbes où il fallait, regard d'émeraude allumeur, et la crinière blonde comme les blés. Une de ces innombrables Russes qui affluaient un peu partout depuis l'ouverture du rideau de fer. Jouant le businessman US en goguette, Bolan lui adressa son plus beau sourire en lançant :

— *Night, baby !* J'attends un copain. On m'a dit que la maison était top !

La fille eut un sourire splendide et, à cet instant, Korbuz fit son entrée à son tour. Avec son large sourire, sa chemise fluo sous sa large veste en agneau noir, sa perruque à queue-de-cheval et les larges lunettes qui remplaçaient les siennes, il avait l'air d'un vieil hippie rigolard. Seul, un spécialiste aurait pu deviner dans ses yeux, comme dans ceux de Bolan, cette étrange lueur froide et fixe, qui distingue les hommes dangereux des autres. Avec un accent du Bronx qu'il avait sans doute acquis à l'école spéciale du KGB, le Turco-Russe s'exclama en saisissant le bras de Bolan :

— *Hi !* On va s'en payer une sacrée tranche, mon salaud ! T'as vu les poupées qui traînent par ici ?

Puis se penchant sur la fille et lorgnant dans son décolleté, il souffla, confidentiel :

— On voudrait passer un très, très bon moment !

Reniflant les pigeons pleins de dollars, la blonde minauda des banalités qui se voulaient lascives en précisant, très prometteuse :

— Nos hôtesse vont s'occuper de vous. Désirez-vous un salon particulier ?

Briefé par Korbuz, Bolan acquiesça et, aussitôt, une autre fille apparut, tout aussi blonde que la première. Un peu plus âgée, mais beaucoup plus belle. Plus classe. D'une démarche altière, elle les guida dans une salle voûtée de style médiéval, autour de laquelle s'ouvraient ce qui ressemblait à des loges de théâtre, équipées de lampes de tables

et de rideaux. Les salons particuliers. À leurs frontons était moulé un symbole en stuc, représentant chacun, soit un symbole d'élément naturel comme l'eau ou le feu, soit encore la lune, le soleil ou les étoiles. C'était mieux que des numéros. On y accédait par une galerie courant autour de la salle, un peu comme on le fait pour les loges de théâtre. Certains étaient fermés par le rideau, d'autres pas. Et parmi ceux restés ouverts, certains avaient leur lampe éteinte. Hors des boxes, la clientèle attablée entourait une scène légèrement surélevée, en forme de piste de cirque, sur laquelle une pseudo danseuse du ventre très dévêtue s'exhibait dans le pinceau rouge sang d'un unique projecteur. Et, bien sûr, la danseuse du ventre était une blonde aux yeux clairs et à la peau laiteuse. À l'hôtesse qui les guidait vers leur loge, Bolan souffla :

— On nous a parlé d'une certaine Dalila. Est-ce qu'elle va danser ce soir ?

On devait souvent lui poser la question, car la fille sourit dans la pénombre en répondant :

— Vous avez de la chance. Son dernier passage est dans quelques minutes.

Ils arrivaient à leur salon. À l'intérieur, il y avait un guéridon, deux fauteuils et un divan couvert de coussins plutôt défraîchis. Bolan demanda qu'elle laisse la lampe éteinte et en les installant, la fille annonça d'autorité :

— Je vous envoie nos deux plus charmantes hôtesse.

— Tu feras très bien l'affaire, mon chou, intervint Korbuz avec un regard de connivence à Bolan. Tu t'appelles comment ?

La fille parut embêtée.

— Euh... Tania. Mais c'est que, commença-t-elle, mon travail, c'est plutôt la réception des... enfin...

— Et on te veut seule, coupa le Turco-Russe en faisant craquer quelques billets verts entre ses doigts. Toi toute seule, et avec du champagne. Beaucoup de champagne.

Il avait fait et dit ce qu'il fallait. Après une hésitation, la blonde décréta :

— Un instant. Je dois prévenir le patron et trouver une remplaçante.

Elle disparut et Korbuz expliqua brièvement :

— C'est bien elle. On est tombés dessus du premier coup.

La chance. Cette partie du plan était certes aléatoire, mais l'exagagébiste y croyait. Il connaissait la fille et dès ses premières entrées au *Club's*, le manipulateur professionnel qu'il était l'avait

immédiatement classée dans la catégorie des « sentimentales ». C'était une des plus anciennes du night et sa classe naturelle l'avait aussitôt désignée pour l'accueil des VIP ou supposés tels.

— Elle est beaucoup plus chère, ajouta cyniquement Korbuz, mais elle connaît tout le monde. Pour le reste, c'est mon affaire.

Ils n'avaient pas allumé la lampe de table et il essayait de repérer Bülent. Mais il faisait trop sombre et, consultant sa montre, Bolan prévint :

— Dans une minute.

Sans un mot, Korbuz disparut. Ayant l'avantage sur Bolan de bien connaître les lieux, cette partie du plan lui incombait.

— Votre ami est parti ?

La blonde Tania était déjà revenue, accompagnée d'une serveuse portant un seau à champagne et son magnum.

— Il est aux lavabos, la rassura Bolan.

Le bouchon du magnum sauta, l'infâme piquette qu'on vendait pour du champagne coula dans les coupes, et la serveuse repartie, Tania s'assit sur le divan, invitant Bolan à la rejoindre. Aussitôt, elle commença à l'aguicher, à lui souffler à l'oreille des choses supposées excitantes. Jouant le jeu, il laissa ses mains s'égarer, trouva un sein ferme et chaud, puis une cuisse souple et lascive sous la robe. À cet instant, Korbuz réintégra le salon et Bolan devina les renflements suspects sous la veste en agneau noir. Retenant l'attention de la fille, il laissa l'ex-kagébiste glisser son matériel sous le divan, puis attrapant deux coupes sur le guéridon, celui-ci vint en offrir une à Tania, l'enlaça délicatement en lui susurrant tendrement :

— *Nasdrovie*, petite colombe. À ta santé.

Surprise par la formule et l'accent, la blonde leva sur lui un regard ému. Il lui dit quelques mots en russe à l'oreille, puis il but et elle l'imita, l'air ravi. Et quand il l'embrassa, elle se laissa d'abord faire docilement, puis comme soudain prise de passion, elle l'attira contre elle, lui soufflant à son tour des choses en russe que Bolan ne pouvait pas comprendre. Décidément, Micha Korbuz était un sacré personnage. Respectant le plan prévu, le guerrier les laissa seuls un assez long moment, filant au bar, d'où il put suivre le « spectacle » en sirotant une vodka glacée. À un des barmen, il demanda si Dalila allait encore tarder beaucoup, et quand le type lui répondit en bon anglais qu'elle passait dans cinq minutes, il regagna leur salon particulier, où la belle Tania se remettait à peine d'ébats apparemment bousculés. Maintenant, l'heure de vérité allait sonner. Si Korbuz avait mal estimé son affaire, la suite risquait d'être mouvementée.

L'attirant de nouveau contre lui et la berçant tendrement, Korbuz

se remit à lui chuchoter des choses à l'oreille, puis lui désignant Bolan, il expliqua :

— Tu comprends, mon copain a un truc important à lui vendre. Un truc très important Malheureusement, il ne le connaît pas. Il a seulement entendu parler de lui. Alors, si tu pouvais nous dire dans quelle loge il est...

Il et le désignaient Bülent Kadir. Le bluff de l'affaire commerciale faisait partie du plan. Bien sûr, Korbuz aurait pu facilement identifier le Chef du Sang, mais pour cela, il aurait fallu qu'il visite tous les salons, et bonjour l'effet de surprise. L'Exécuteur aurait également pu se le faire désigner par Korbuz à sa sortie du *Club's*. Pour un flingage classique, c'eût été possible, mais pour un rapt, c'était beaucoup trop risqué. Ici, les baby-sitters de Bülent se méfiaient moins que dehors. Question d'ambiance.

— Hein, petite colombe, tu nous le dis ? Et tu nous dis aussi où sont ses gardes du corps. On préfère ne pas commettre d'impair, tu comprends ?

Dans la main du Turco-Russe, une épaisse liasse de dollars était apparue. La « prime » offerte par Bolan. De quoi permettre à Tania d'envisager l'exil sous un autre angle. Cette dernière le comprit très vite, et sans doute encore sous le choc de son intermède divan, elle émit un étrange soupir, avant de dire très vite et du bout des lèvres :

— Il est là-bas. Dans la loge de l'orage.

Du regard, elle désignait un box au rideau fermé et au fronton orné d'un éclair en zig-zag. Symbole idéal pour un chef tueur.

— Ses gardes du corps sont dans la galerie, devant l'entrée du salon, ajouta Tania.

— Il est seul, dans son salon ? interrogea Bolan.

— Non. Il a une fille avec lui.

— *Spassiba*, petite colombe, remercia Korbuz.

Après un dernier baiser complice, les dollars changèrent de main et avec, sembla-t-il, un peu de regrets, la belle Tania disparut dans l'ombre de la salle.

— Elle est super, cette nana, grommela Korbuz, l'air ailleurs. Vraiment super.

Bolan allait ironiser, quand la sono se mit à déverser les premiers accords d'une mélodie orientale particulièrement sirupeuse. Tandis que le projecteur de scène virait au bleu, l'ex-kagébiste prévint :

— Attention. C'est Dalila.

Simultanément, il s'était penché sous le divan, en ressortant ce qu'il y avait caché en revenant des lavabos un peu plus tôt. Les armes

que Leila lui avait passées par le soupirail des toilettes donnant sur la rue Mesrutivet. Deux MAC 10 chargés à bloc, deux Beretta 92F équipés de réducteurs de son et quatre grenades fulgurantes. Des engins russes expérimentaux, destinés aux commandos antiterroristes, pour leurs effarantes capacités paralysantes. Seuls impératifs pour l'utilisateur, fermer les yeux au moment de la déflagration et ne pas respirer pendant une quinzaine de secondes. Extrêmement volatile, le gaz tétanisant se dissolvait très vite. Il y avait même une mini-lunette de vision nocturne à intensification de lumière, subtilisée par Korbuz dans le stock de gadgets de l'ex-KGB. Dommage qu'il n'y en ait qu'une. Dissimulant sa part de matériel sous sa veste, l'Exécuteur s'enquit :

— Prêt ?

— Prêt, opina Korbuz.

Là-bas, sous le symbole de l'orage, le rideau venait de s'ouvrir, mais il faisait trop sombre dans la loge pour en identifier les occupants. Portant la lunette à ses yeux, Korbuz esquissa un sourire de loup en grondant :

— Il est bien là, ce pourri !

— O.K., lança l'Exécuteur. Go !

Les deux hommes consultèrent leurs montres, quittèrent le salon et se séparèrent aussitôt pour remonter la galerie chacun de son côté. Une minute plus tard, promeneurs tranquilles et les mains dans les poches, ils faisaient leur jonction devant l'entrée de la loge indiquée, là aussi surmontée du symbole de l'orage. À leur approche, les deux gardes du corps annoncés par Tania s'étaient légèrement raidis, mais avisant leur look « touriste », ils se détendirent. La porte de la loge était légèrement entrouverte, et l'un d'eux se permit même de glisser un œil, visiblement intéressé par la prestation de Dalila. D'un regard à Korbuz, l'Exécuteur donna le départ de l'action.

Dès lors, tout se passa très vite. Bondissant vers les flingueurs, les deux hommes tombèrent sur eux comme la foudre. Celui qui regardait par l'entrebâillement de la porte n'eut pas le temps de comprendre. Le Beretta de Korbuz avait toussé, crachant sa 9 mm qui lui fit éclater la nuque. Le retenant à temps, l'ex-kagébiste l'empêcha de faire trop de bruit. Mais doté de réflexes fulgurants, le deuxième gorille avait réagi instantanément. Sa main ressortait déjà de sous sa veste avec un automatique, quand la balle de l'Exécuteur le cueillit entre les yeux, le catapultant contre la porte de la loge. Malgré la musique, Bolan trouva le vacarme infernal, mais cela ne changeait plus rien. Car au même instant et jaillissant aux débouchés de la galerie, deux groupes d'hommes venaient d'apparaître, armés jusqu'aux dents.

Quand les premières rafales éclatèrent et quand Korbuz trébucha

en poussant un cri de douleur, Bolan se dit que, décidément, son blitz à Istanbul n'était qu'une succession de catastrophes.

CHAPITRE XX

C'était un traquenard. Korbuz était touché et l'Exécuteur ne devait son salut provisoire qu'à la rafale de son MAC 10 qui avait instantanément arrosé la galerie. Dans la foulée et arrachant littéralement le panneau de ses gonds, le guerrier avait jailli dans la loge, tandis qu'appliquant malgré sa blessure le plan d'urgence qu'ils avaient prévu, Korbuz s'y infiltrait à son tour, mais pointant son MAC 10 vers la galerie, qu'il se mit à arroser à petites rafales sélectives.

Dès son entrée dans la loge, l'Exécuteur avait enregistré la scène. Vautré sur le divan et une fille penchée sur son pantalon ouvert, Bülent Kadir avait violemment sursauté. La fille se retrouva par terre, les quatre fers en l'air. Elle poussa un cri bref, voulut s'enfuir. Malgré ses problèmes, Korbuz la stoppa net, l'envoyant dans les pommes d'un petit coup à la tempe. Pendant que la fille s'écroulait, l'Exécuteur avait surpris le geste de Bülent vers sa poche de pantalon. Un mouvement fulgurant, qui s'acheva par un déclic, suivi d'un éclair blême. Une lame. Poussant un grognement simiesque, le Chef du Sang s'était déjà précipité. Empêtré dans son pantalon ouvert, il trébucha, mais au lieu de s'écrouler, il roula dans une chute impeccable d'aïkidoka, fonçant vers Bolan, lame haute. En d'autres circonstances, l'Exécuteur l'aurait facilement tué. Mais il le voulait vivant et, malgré son esquive de côté, il ne put éviter l'acier tranchant comme un rasoir. Il ressentit une brûlure à la hanche, envoya son pied droit dans un *maégéri* foudroyant. Mais Bülent était un vrai pro. Virevoltant tel un toréador, il dévia l'attaque, et sa lame plongea de nouveau vers l'Exécuteur. À la même seconde, alerté par des cris, Bolan avait jeté un regard dans la salle. Ce qu'il y vit alors lui fit prendre conscience de l'importance du piège.

Ils étaient une dizaine. Tous jusqu'alors noyés dans la clientèle du night, habillés avec élégance, indécelables. Maintenant, balayant tout autour d'eux et éclairés par tous les projecteurs du night qui s'étaient brusquement allumés, ils ressemblaient à l'armée de l'Apocalypse. Et tous en même temps levèrent leurs armes en direction de la loge.

— Attention ! cria l'Exécuteur.

C'était sorti instinctivement, tandis qu'il se jetait au sol, fauchant

le Chef du Sang dans la foulée. Ce dernier s'écroula, mais tandis que l'enfer se déchaînait autour d'eux, il cracha une injure incompréhensible en abattant son bras armé. L'Exécuteur évita la lame, lui expédia un deuxième coup de pied qui le rejeta en arrière, renversant le guéridon et ses bouteilles.

— Sale fumier ! gronda le pourri, espèce de sale fumier ! Je vais te crever !

Galvanisé par sa rage, il se redressa d'un bond, s'apprêtant à plonger de nouveau sur le guerrier. Ce dernier vit des silhouettes s'encadrer dans l'ouverture de la loge et avant qu'il ne puisse alerter Bülent, une rafale éclata. Le Chef du Sang poussa un cri guttural, se rejeta en arrière dans un saut acrobatique, balançant son bras armé tel un fléau. Il y eut un éclair dans la lumière des projecteurs et le rafaleur émit une sorte de « couac », le buste soudain rejeté en arrière. Dans son cou, juste sous la pomme d'Adam, seul le manche du couteau d'égorgeur dépassait. Simultanément, l'Exécuteur avait lâché un chapelet de 9 mm et les silhouettes se mirent à tressauter sous les impacts, disparaissant à la renverse. Dans la salle du night, c'était maintenant la panique. Dans la musique qui persistait, des hurlements hystériques s'élevaient de toutes parts et on avait l'air de se tirer dessus un peu partout. Sur sa droite, le guerrier entendit soudain Korbuz pousser une exclamation. Inquiet, il tourna la tête, vit l'exkagébiste se contorsionner pour essayer de mieux voir ce qui se passait dans la galerie.

— *Shit* ! l'entendit-il jurer.

Mais de son côté, Bülent Kadir se roulait au sol, tentant d'atteindre sa veste tombée du divan. Il y parvenait à peine quand, perdant son sang en abondance et crachant des injures à la cantonade, il dut suspendre son geste, épuisé, essayant en vain de se redresser. Bolan le vit tousser et cracher du sang, et il comprit que le tueur avait son compte. Découragé, il gronda :

— Pauvre con !

Rampant jusqu'à lui, il fouilla la poche convoitée, en retira un automatique Walther qu'il empocha. Au même moment, la fille évanouie se réveilla, gémit, voulut elle aussi se relever. Mais, déjà, d'autres silhouettes apparaissaient sur le devant de la loge, canons de P.M. cherchant leurs proies. Roulant sur le corps de la fille, Bolan lâcha une courte rafale qui coucha deux moustachus, avant de se redresser sur un coude, se fouillant au niveau de la ceinture tout en criant à l'adresse de Korbuz :

— Condor ! Attention, grenade !

Dans la seconde suivante, un objet oblong en main, il balançait

son bras dans un gracieux mouvement d'arabesque, et la première grenade paralysante s'envolait dans l'espace enfumé. Quand elle éclata dans la salle, cela fit une détonation sèche, l'air sembla vouloir repousser les murs et il y eut un éclair aveuglant. Mais Bolan avait fermé les yeux et cessé de respirer. Il savait que Korbuz en avait fait autant. Après une quinzaine de secondes, reprenant son souffle, il risqua un œil dans la salle, et il avait beau être prévenu, le résultat le stupéfia.

Dans le night, tout le monde dormait, écroulé à l'endroit où l'explosion l'avait surpris. Ou plutôt, tout le monde semblait en état de catalepsie. Y compris Bülent Kadir. Mais Korbuz l'avait précisé, l'effet incapacitant total ne durait pas longtemps. De deux à trois minutes, selon les individus. Inquiet, le guerrier lança :

— Condor ! Tu peux bouger ?

— Affirmatif, lui renvoya Korbuz. Rien qu'une bastos dans le gras.

Le gras de quoi, mystère. Sans insister, Bolan demanda :

— Comment ça se passe, dans la galerie ?

Une hésitation, puis :

— C'est bizarre...

Mais Bolan n'écoutait plus vraiment. Au fond de la salle, il venait de voir deux types déboucher par une porte de service. Dans leurs poings, des P.M. Saisis, ils regardaient le spectacle étrange, n'y comprenant rien. D'une rafale, l'Exécuteur les coucha pour le compte. Il ne fallait pas traîner.

— Condor ! lança-t-il en permutant son bi-chargeur scotché tête-bêche. Repli par l'itinéraire initial, suivant procédure.

— Compris, répondit Korbuz.

Il avait déjà fixé la lunette I.L. sur son front, et il n'eut plus qu'à lever le canon du MAC 10 vers les projecteurs de la salle. Sous la grêle de balles, ils explosèrent tous et le night se retrouva dans le noir. Abaisant la lunette devant ses yeux, l'Exécuteur retrouva une vision acceptable. Verdâtre, sidérale. Chargeant le Chef du Sang sur une épaule, il attendit de sentir la main de Korbuz lui saisir l'autre épaule pour se mettre en mouvement. Mais alors qu'il allait enjamber le parapet de la loge, le Turco-Russe l'arrêta :

— On peut passer par la galerie.

Etonné, Bolan questionna :

— Tu les as tous eus ?

— Justement, répondit Korbuz, j'ai pas bien compris. J'ai surtout rafalé d'un côté et ils sont tous cannés. Ces cons ont dû se flinguer entre eux ! En tout cas, la voie est libre.

Ça éviterait les acrobaties par-dessus les corps dans la salle, ainsi que les surprises en cas de réveils intempestifs.

En débouchant dans la galerie, Bolan rafala les deux lampes restées allumées, découvrit les troupes ennemies décimées. Quatre flingueurs d'un côté, cinq de l'autre.

— C'est bizarre, dit encore l'ancien du KGB. Vraiment bizarre.

Mais l'Exécuteur avançait et Korbuz dut le suivre à l'aveuglette. À partir de maintenant, tout pouvait arriver. Car ni l'un ni l'autre ne se faisait d'illusions. On n'avait pas monté un tel piège contre eux, sans prévoir leur éventuelle sortie du night. Restait à savoir quels effectifs les attendaient dehors. Il était temps de casser le silence radio.

— Appelle Mouette, demanda Bolan à son équipier. Qu'elle donne la température extérieure.

Le talkie-walkie de Korbuz grésilla aussitôt et ce dernier lança :

— Condor appelle Mouette ! Condor appelle Mouette !

— Reçu cinq sur cinq, Condor, répondit aussitôt la voix de Leila, apparemment soulagée, mais fébrile. Vous avez des problèmes ?

— Problèmes provisoirement résolus, renvoya Korbuz. Quel temps il fait, dehors ?

— Mauvais, Condor. Par ici, un gros orage se prépare. J'ai fait le tour pour voir de l'autre côté, situation identique.

Il y avait un fond d'angoisse dans le ton et Bolan y vit un mauvais présage. Cette fois, les pourris avaient mis le paquet. Preuve qu'ils avaient parfaitement prévu ses réactions. Il n'avait pourtant plus le choix, il fallait passer. À Korbuz, il ordonna :

— Dis-lui qu'on applique la procédure normale. Et surtout, qu'elle ne prenne aucune initiative.

Il n'avait pas envie de la voir subir le sort de son frère. Korbuz transmit le message, et alors qu'ayant fait le tour de la salle, l'Exécuteur enjambait les cadavres des deux rafaleurs pour envoyer un coup de pied dans la porte de service, l'espoir revint. Le couloir était désert. Là encore il fit sauter l'ampoule, mais en douceur. Pas la peine de s'annoncer. Dans la salle du night, on commençait à se réveiller, et des cris de rage s'élevaient déjà. Dans une poignée de secondes, la situation serait intenable et Bolan lança à Korbuz :

— Go !

L'écho de sa voix s'était à peine atténué que plusieurs silhouettes firent irruption à l'autre bout du couloir, brandissant P.M. et lampes-torches. Aveuglé par les faisceaux lumineux, l'Exécuteur se rejeta de côté, envoyant une rafale au jugé. Il y eut des cris, des bruits de chutes, des râles. Derrière Bolan, ça commençait à s'agiter et une voix

se mit à hurler des ordres en turc.

— Ils sont paumés, renseigna Korbuz, mais ça ne va pas durer.

— Balance une autre grenade, ordonna l'Exécuteur.

Simultanément, il rafala de nouveau dans le couloir, éclatant ce qui restait de pourris. Une torche roula à terre, toujours allumée. D'une mini-rafale le guerrier la fit exploser. Trois secondes après, Korbuz prévenait :

— Grenade !

Bolan ferma les yeux, retint sa respiration, tout en s'élançant dans le couloir, chargé de Bülent toujours K.O. et Korbuz le suivant à la trace. Quand il put enfin respirer, il était presque arrivé au coude du couloir, mais, déjà, des voix résonnaient au-delà et des lueurs s'étaient mises à danser. Sans hésiter, le guerrier envoya une rafale, eut le temps de voir des ombres qui s'écroulaient, recula précipitamment. Un objet venait de rouler à ses pieds.

Une grenade ! Une vraie. Défensive, quadrillée, dévastatrice. Dans un réflexe foudroyant, il lui lança un coup de pied, la renvoyant à son expéditeur.

— Oreilles ! cria Bolan.

Il boucha les siennes, perçut d'autres cris et une explosion épouvantable lui fit trembler la cervelle. Il ôtait juste ses mains quand, dans le talkie-walkie, la voix de Leila résonna, frémissante :

— Mouette à Épervier ! Mouette à Épervier !

En toile de fond sonore, Bolan entendit divers échos, plus une espèce de lamento dans le lointain. Des sirènes !

— La police, Épervier ! cria Leila dans l'appareil. La police arrive !

— *Shit* ! gronda l'Exécuteur.

Cette fois, les carottes étaient cuites. Ils allaient se faire ramasser par les flics locaux !

— Hé !

D'abord, le guerrier crut que d'autres pourris arrivaient derrière eux. Bien décidé à vendre chèrement sa peau, il se retourna d'un bond, vit une silhouette à l'entrée de service débouchant du night. Il allait presser la détente du MAC, quand le type répéta :

— Hé ! ne tirez pas !

Sans savoir pourquoi, Bolan sentit son index se décrisper sur la détente du P.M.

— Venez par ici ! enjoignit l'inconnu avec un geste nerveux. Vite !

Puis comme s'il avait oublié l'essentiel, il lança très vite :

— *I'm* Tarek !

Tarek... ce nom disait quelque chose à Mack Bolan. Soudain, la mémoire lui revint et sa première réaction fut l'étonnement. Ce type était Tarek, celui dont Brognola avait parlé à propos d'une taupe infiltrée chez les mafieux d'Istanbul ! Le clandestin d'Adnan Ecevit, l'agent résident de la DEA !

— Qui c'est ? s'inquiéta Korbuz.

Lui n'y voyait toujours rien.

— Vite ! cria encore la taupe. Je connais une issue !

L'Exécuteur n'avait pas le choix.

— C'est le coup de bol, lâcha-t-il à l'adresse de l'ex-kagébiste.

Cette fois, il avait reconnu le barman du *Club's*. Celui auquel il avait demandé plus tôt quand Dalila se produirait. Tarek, la taupe de la DEA, c'était lui. Infiltré au plus près du Chef du Sang de Yünet, dans la boîte qu'il dirigeait de façon occulte. En quelques bonds et toujours suivi de Korbuz, Bolan revint dans le night et, entraînés par Tarek qui venait d'allumer une torche électrique, ils se retrouvèrent derrière le bar, où une trappe était soulevée. Dessous, un escalier de bois et un sous-sol rempli de bouteilles.

— Vite ! pressa Tarek. Il y a une sortie qui donne dans les caves de l'immeuble d'à côté. Par là, on aboutit à une cour, en face du parking de l'hôtel Perapalas.

— Condor, ordonna Bolan à Korbuz qui revoyait enfin clair, préviens Mouette de nous attendre où il vient de dire.

Un moment plus tard, message passé malgré de forts parasites, ils aboutissaient aux caves de l'immeuble voisin, tout au bout de la rue Saydam. Leur indiquant l'issue débouchant sur la cour, le barman annonça :

— Faut que j'y retourne. Je vais devoir témoigner, renforcer ma couverture.

Il tendit la main à Bolan avec un petit sourire en disant :

— On m'avait prévenu de ta visite éventuelle au *Club's*.

On ne pouvait être qu'Adnan Ecevit, informé par Brognola. Débarrassé par Bolan de la sangsue Fethi Kenan, il s'était arrangé pour renvoyer l'ascenseur, par taupe interposée.

Avec le même petit sourire, Tarek ajouta :

— J'ignore qui vous êtes, les mecs, mais vous en avez de sacrément belles !

Avisant la lunette passive sur le front de l'Exécuteur, il ironisa :

— Je vois que je peux garder la lampe. *Good luck*.

Puis il disparut et, pris d'une idée, l'Exécuteur attendit de ne plus

entendre l'écho de ses pas, pour déposer le corps de Bülent à terre en soupirant :

— Ici, ça ira très bien.

Inutile de porter cette ordure plus loin. Atteint d'au moins deux balles aux tripes, Bülent serait mort dans une heure tout au plus. Dans des souffrances atroces. Le réveillant de quelques claques bien sèches, Bolan lui enfonça le silencieux du Beretta dans le plexus et d'une voix sinistre, il assena :

— Ton patron n'a pas hésité à te sacrifier pour essayer de me buter. Il a échoué et tu es mal. Très mal. À partir de maintenant, tu as une minute pour tout me raconter. Absolument tout.

Crucifié par les douleurs atroces qui fouillaient ses entrailles dévastées, déstabilisé par ce type qui avait l'air de voir dans le noir, Bülent Kadir réalisa pourtant que la voix sinistre avait raison. Cette ordure de Yünet l'avait envoyé à l'abattoir. Yünet l'avait sacrifié, lui, son fidèle Chef du Sang ! Le boss lui-même avait enfreint la loi sacrée de la Famille. Cela méritait la mort. Bülent devait se venger. De tout. Et de cette grosse merde de Yazid en même temps.

Alors il parla. Il dit absolument tout. Sa vie dans l'Organisation turque, l'affaire des reportages TV, son rôle dans l'attentat qui avait coûté la vie à Ismet Sorgül et à l'équipe allemande, dans l'épisode des armes d'Amir Haddad, puis de la mort de Mustapha et de sa compagne. Et quand il eut fini, le guerrier solitaire sut qu'il n'avait pas menti, et qu'il n'avait rien oublié, y compris sur le fief secret de Dogan Yünet, *capo* d'Istanbul. Il réalisa alors combien ce qui l'attendait serait difficile. Il comprit aussi que le Chef du Sang était au bout du rouleau et, en voyant à travers l'I.L. système son regard déjà vitreux qui réclamait la mort, il la lui accorda. Une balle en plein cœur. Avec une pensée pour Leila, qui les attendait dehors. Qui avait peur.

En songeant aussi à ce rendez-vous qu'il avait maintenant. Un rendez-vous si secret que seul Hal Brognola et lui en sauraient jamais les vraies implications. Une rencontre déterminante, pour essayer de ne pas mourir cette nuit.

CHAPITRE XXI

Un petit vent marin soufflait sur les parkings de Yesilköy Airport, balayant les odeurs de kérozène du dernier vol Francfort-Istanbul. Seul à bord du Cherokee tous feux éteints, Mack Bolan résistait à l'envie de fumer, ne se souvenant plus très bien depuis combien de temps son attente durait. En fait, il n'était là que depuis une vingtaine de minutes, et il n'était pas 1 heure du matin. Finalement, le blitz du *Club's* s'était déroulé très vite. Maintenant, Leila devait être couchée et Micha Korbuz était parti faire soigner sa blessure à la cuisse chez un copain médecin. Pour le décider, Bolan avait dû bluffer, lui faisant croire qu'il rentrait avec Leila. Pour le moment, le guerrier refusait de se poser trop de questions. Il savait combien les heures à venir seraient difficiles et risquées, mais il ne voulait plus penser à son plan. Trop longtemps qu'il planchait dessus, se heurtant aux mêmes inconnues. Des infos fournies par feu Bülent, il ne ressortait qu'une quasi-certitude : le fief de Dogan Yünet semblait inexpugnable. « Un bunker, avait dit le Chef du Sang avant de mourir. Un bunker où tu te casseras les dents, Fumier ! »

Soudain tiré de ses songes par un lourd grondement, il leva les yeux vers les pistes de l'aéroport, aperçut les feux d'un gros porteur se présentant à l'atterrissage et une lueur passa fugacement dans ses prunelles d'acier. Il avait reconnu le son caractéristique des réacteurs. Ceux d'un B.52.

Son intérêt instantanément réveillé, il se mit à guetter les grilles de la zone fret et, un long moment plus tard, elles s'ouvraient enfin, livrant passage à un camion Mercedes bâché, qui passa devant lui au ralenti. Aussitôt, le guerrier démarra, le suivant à quelque distance, jusqu'à une zone industrielle située à trois ou quatre kilomètres. Le camion stoppa, Bolan en fit autant, quitta le Cherokee, regardant le chauffeur du Mercedes sauter à terre et venir à lui d'un pas tranquille. Arrivé à sa hauteur, ce dernier s'arrêta, observant Bolan d'un regard sombre qui ne cillait pas.

— Salut, dit-il. *I'm* Scott.

Scott, l'officier NATO Turquie, l'agent CIA qui traitait les affaires d'armes. Scott, dont Hal Brognola avait parlé à Bolan lors de son briefing et que, trois jours plus tôt, ce dernier lui avait demandé de

faire intervenir. C'était un grand type, la quarantaine, avec des airs de militaire que sa combinaison de chauffeur n'arrivait pas à gommer.

— Salut, répondit Bolan en serrant une poigne énergique. *I'm Richardson.*

— O.K., fit Scott qui n'était pas dupe.

Ils étaient tous deux sous pseudos et chacun le savait. Se débarrassant de sa combinaison, Scott la tendit à Bolan en précisant :

— Les papiers du bahut sont dans sa boîte à gants, avec les congés du fret et une enveloppe cachetée contenant paraît-il l'adresse que tu as demandée. Les documents de douanes font état de pièces de matériel de pompage. Les plombs du container n'ont pas été touchés et il paraît que tu sais les remettre en place... après usage.

— Affirmatif.

— Officiellement, la marchandise sera refusée sans ouverture des plombs, afin que la douane nous laisse réembarquer sans faire chier.

L'Exécuteur s'enquit :

— Motif du refus ?

— Erreur sur le matériel. Nos clients d'Istanbul attendaient du matériel électrique de haute technologie, et les numéros des bordereaux feront foi de l'erreur. D'où inutilité de l'ouverture du container.

— O.K., remercia Bolan. Redécollage à quelle heure ?

— 7 h 20. Mais il faut ramener le tout ici à 6 heures. Possible ?

L'Exécuteur acquiesça. Il l'espérait de tout cœur.

— *Good luck*, souhaita Scott en s'installant à l'arrière du Cherokee.

À voir sa mine, il allait en profiter pour faire un petit somme.

— *Thanks*, remercia le guerrier en enfilant la combinaison.

Puis il grimpa au volant du Mercedes, et démarra aussitôt, une ombre de sourire glacé aux lèvres. Ou il serait de retour à 6 heures, ou il serait mort.

Dogan Yünet bouillait littéralement et l'allumage du prochain cigare n'attendait pas l'extinction du précédent. Dans son bureau, la fumée était à couper à la hache et, malgré les centaines d'arabesques dont il s'était évertué à souiller le buvard de son sous-main, il avait envie d'étrangler tout le monde. Face à lui, debout devant la double porte close, le fidèle Yazid le couvait de son regard bovin, s'attendant à chaque instant à le voir exploser comme une cocotte-minute. Il le connaissait, son Dogan. Une fois, il l'avait vu défoncer de rage un mur en épais carreaux de plâtre. D'un seul coup de poing. Même lui en

avait été impressionné. Tout ça pour une minable broutille. Un *kuzu güvec* pas assez chaud à son goût. Le cassoulet d'agneau avait fini sur les murs et, depuis, le patron du *meyhane* avait disparu.

— Il va arriver, patron.

La voix de Yazid fit presque sursauter le boss d'Istanbul. Le fusillant d'un regard noir injecté de sang, il aboya :

— Qu'est-ce que t'en as à foutre, qu'il arrive ! Tu le détestes.

Un rictus étira une seconde les grosses lèvres du garde du corps, qui acquiesça, plein de sous-entendus :

— Justement, patron. C'est pour ça que j'espère qu'il revienne.

Rien que pour le plaisir de l'égorger lui-même. De le saigner comme un porc. Pour Yazid, Bülent était la plaie intégrale. Son Golgotha à lui. Alors, cette nuit, malgré le désastre du *Club's* annoncé par les indics, puis relaté à la radio, malgré tous les ennuis que cela allait engendrer, Yazid Nehri était presque heureux. On savait le Fumier toujours vivant et les infos n'avaient pas encore parlé d'un cadavre répondant au signalement de Bülent, mais qu'il soit mort là-bas ou non ne changerait plus le sort du Chef du Sang. Après ce troisième fiasco contre le grand Fumier, il était de toute façon condamné. En fait, il valait mieux pour lui être déjà mort. Beaucoup mieux.

— Il va arriver, répéta Yazid comme une incantation. C'est sûr.

Il n'était sûr de rien. Il l'espérait seulement. Pourtant, à près de 3 heures du matin, l'espoir s'amenuisait. Bülent aurait déjà dû être là. Aussi, quand le téléphone sonna sur le bureau de Yünet, fut-il persuadé de n'avoir pas espéré en vain. Ce porc de Bülent était blessé quelque part et appelait au secours.

En entendant la sonnerie sur sa ligne directe, Dogan Yünet donna l'impression d'avoir encaissé une décharge électrique. Il en fit tomber le stylo avec lequel il griffonnait ses arabesques et arracha quasiment le combiné téléphonique de sa base en meuglant :

— Allô !

Il y eut un silence peuplé de parasites et il hurla plus fort encore :

— Allô !

De nouveau un silence, puis :

— Dogan Yünet ?

Décontenancé, le *capo* d'Istanbul hésita, finit par lâcher du bout des lèvres :

— Qui le demande ?

— Tu es Dogan Yünet, oui ou non ?

C'était de l'anglais ! Soudain figé dans son fauteuil, Yünet hasarda, mauvais :

— Si c'est une...

— Ça n'a rien d'une plaisanterie, pourriture.

C'est à peine si le mafieux releva l'insulte. Tétanisé, il cherchait à comprendre. La voix était grave. Trop calme. Sinistre. Une voix porteuse de malheur. Bien sûr, sous son crâne, des tas de pensées s'entrechoquaient. Une petite voix vicieuse commençait à lui susurrer des trucs pas très agréables. Mais il refusait encore de l'entendre. Il ne voulait pas la croire.

— Dogan ?

Il ne fallait pas répondre. Raccrocher.

— Dogan ? Tu es toujours là ?

— Mais bordel ! gronda le patron d'Istanbul en tremblant des pieds à la tête. Qui tu es, pour oser m'emmerder chez moi !

— Tu sais très bien qui je suis, renvoya la voix lugubre. Tu as mon portrait-robot.

Sous le regard intrigué de Yazid, Dogan Yünet luttait toujours. Il ne voulait pas croire à une chose pareille. Le grand Fumier ! Le grand Fumier n'était pas mort, et il avait le numéro de sa ligne privée !

— Dogan ? Tu es toujours là ?

— Qu'est-ce que tu crois, Fumier ! Montre-toi seulement un peu en ville, et tu vas voir si je suis là ou non !

Ça y était enfin. Dogan Yünet était redevenu le boss.

D'accord, le Fumier n'était pas mort, mais ce n'était qu'une question de temps. S'il restait à Istanbul, s'il restait même en Turquie, il était foutu.

— Avant de mourir, ton chef tueur Bülent m'a tout raconté. Tout décrit. Alors, ce n'est pas en ville que je vais me montrer, pourriture. C'est ici. Dans très peu de temps.

— Ici ! Où ça, ici ?

Le *capo* d'Istanbul était sincèrement étonné. Oubliant l'annonce de la mort de Bülent, il cherchait à comprendre ce que lui disait Bolan le Fumier et, pour l'instant, il était plus intrigué que vraiment inquiet. La voix sinistre répondit :

— Quand je dis ici, c'est ici. Chez toi, dans ton fief d'Hekimpaça.

De saisissement, Dogan Yünet en resta bouche bée. Et ce fut Bolan le Fumier qui enchaîna, plus lugubre que jamais :

— Et je suis là pour te tuer, Dogan Yünet.

— Hein !

L'ancien lutteur s'en était soulevé de son fauteuil et le téléphone collé à l'oreille, il dardait sur Yazid un regard halluciné. Et tandis que son garde du corps l'observait avec inquiétude, il entendit la voix polaire préciser sans élever le ton :

— Je suis là pour te tuer, cette nuit.

Quand l'éclat de rire secoua Yünet, ce fut pour lui une sorte de libération. C'était un rire franc. Sincère. Le rire d'un homme qui sait qu'il peut rire, puisque rien ne va lui arriver. Il avait une forteresse sous les pieds, avec à sa disposition la demi-douzaine de flingueurs d'Ankara qu'il s'était gardés sous le coude. Attirant l'attention de Yazid, il lui ordonna en couvrant le combiné de sa pogne :

— Rameute tous les gars. Armés jusqu'aux dents. Et fais-en descendre deux ici. Devant ma porte.

Déjà, la voix sinistre reprenait dans l'appareil :

— Mais avant de te tuer, Dogan, je voudrais te donner une dernière occasion d'être élégant. De partir avec panache.

— Hein ?

À présent, Dogan Yünet se décontractait à vue d'œil. On avait bâti toute une légende autour de cet imbécile de justicier de merde, mais ce n'était qu'un minable dingue.

— Je te propose de mourir en esthète, Dogan Yünet, renchérit la voix grave. Je te propose d'épargner l'œuvre culturelle qui te sert de QG.

— Hein ?

— En clair, précisa le Fumier sur le même ton, si tu sors de ton terrier, je ne serai pas forcé de raser ce monastère. Je t'abattrai, toi seulement.

Un nouvel éclat de rire secoua le boss d'Istanbul et, tandis que Yazid disparaissait pour répercuter ses ordres, il cracha dans le combiné :

— Tu veux que je te dise, Fumier ? T'es, bon pour la camisole !

— Et toi pour le cercueil, Dogan. Du moins, si on retrouve seulement un peu de ta charogne.

Écrasant son cigare dans un cendrier, Yünet grinça :

— Écoute, minable con ! Si tu montres seulement le bout de ton...

— Tu as dix secondes pour te décider, Dogan ! coupa la voix sépulcrale. Dix longues secondes, pour choisir la qualité de ta propre mort ! Une... deux...

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que cette conn...

— Trois... quatre... cinq...

— Putain ! Où tu es, Fumier ? Montre-toi ! Débarque devant moi et je te jure que je t'écrase comme une...

— Six... sept... huit...

— Hé, Bolan ! Arrête ton cinoche ! Moi, tu m'impressionnes pas ! Moi, tu m'auras pas ! Moi, tu...

— Neuf... dix... c'est ton dernier mot, Dogan ?

Un ricanement jaillit de la bouche de Yünet qui grinça plein de haine :

— Va te faire sodomiser, Mack Bolan !

Puis il raccrocha, cassant presque le combiné sur sa fourche. Cela rendit un son étrange. Comme une espèce de grondement, suivi d'un sifflement qui augmentait et devenait plus aigu de seconde en seconde. D'abord, Yünet ne comprit pas, puis le doute s'insinua en lui et il réalisa que ce n'était pas le téléphone qui faisait ce bruit. Soudain, le sol trembla sous ses pieds et une énorme explosion lui déchira les tympans.

Catapulté hors de son fauteuil, il se retrouva au milieu de la grande pièce, hurlant à la cantonade :

— Yazid !

Presque aussitôt, il y eut une deuxième explosion et sans qu'il l'ait vraiment décidé, Dogan Yünet se retrouva devant le manteau de cheminée qui cachait son secret. L'entrée de son bunker souterrain. À cet instant, un Yazid hagard fit irruption dans le bureau, de la poussière partout sur lui, et du sang qui coulait de son bras.

— Patron ! hurla-t-il en le poussant vers la cheminée. Patron ! C'est la guerre !

D'une main fébrile, il avait actionné le mécanisme qui ouvrait l'entrée du bunker, et un escalier en pierre apparut dans la lueur glauque d'un plafonnier grillagé.

— Vite, patron ! Vite !

En posant le pied sur la première marche, Dogan Yünet recouvra instantanément son calme. Dans son bunker, il y avait des provisions, un groupe électrogène, le réseau Internet et une ligne téléphonique par satellite. Dans ce bunker dont il avait lui-même supervisé les plans, rien ne pouvait lui arriver. Il allait demander des renforts et attendre. On allait le sauver.

CHAPITRE XXII

Penché sur les consoles de contrôle du module opérationnel du char de guerre N° 3, Mack Bolan avait vu la comète de feu du premier missile de tourelle décrire son élégante parabole, avant de fondre résolument sur les bâtiments. Avec cet acheminement clandestin du Tacom par le canal de ses relations NATO, le numéro Un du *Justice Department* lui avait fait un superbe cadeau. Un présent dont le symbole lumineux venait de zébrer le ciel nocturne pour piquer ensuite sur sa proie. Un objectif que Mack Bolan aurait vraiment souhaité épargner. Mais Dogan Yünet en avait décidé autrement et l'Exécuteur ne pouvait reculer. Trop de morts, trop de souffrances, trop de victimes innocentes.

Un moment plus tôt, grâce aux indications précises de feu Bülent, le guerrier n'avait eu aucun mal à trouver l'endroit où se cachait le fief du *capo* d'Istanbul. Peu après, stationné en sommet de colline et dominant parfaitement son objectif, il avait décroché son téléphone satellitaire et composé le numéro privé de Yünet, espérant sincèrement le convaincre de se montrer dehors. En vain. Maintenant, attentif et l'esprit d'une clarté absolue, l'Exécuteur savait ce qui allait à présent se passer. Sans surprise, il vit la comète lumineuse infléchir sa course vers le bas et, juste avant l'impact, le téléobjectif de la caméra I.L. frontale du Tacom lui fit découvrir les silhouettes qui couraient en tous sens dans la cour du monastère. Mais il était trop tard pour elles. Quand le missile percuta la maçonnerie centrale, ce fut l'enfer. Des jaillissements de feu, de minéraux et de chairs disloquées, arrachées, volatilisées. Et comme chaque fois, l'Exécuteur ressentit une profonde amertume. Une tristesse véritable, pour cette humanité qui, depuis sa création, vivait dans la violence et le mépris des autres. Toute la philosophie de l'*Organized Crime* et de ses « hommes d'honneur ». Abominable ironie.

Dans le regard de l'Exécuteur, un éclair fulgura. La colère. Cette colère glacée qui ne le quittait plus depuis ce jour maudit où il avait appris le drame de sa famille. Une colère qui le faisait tenir et poursuivre sa croisade, quels qu'en soient les risques, à la fois pour sa chair et pour son âme. Cette même colère qui lui fit de nouveau enfoncer la touche de mise à feu du deuxième missile.

Là-haut, la tourelle de toit frémit sous l'inférieure poussée et, sur l'écran de contrôle, il y eut une nouvelle comète dans le ciel de nuit. Et après quelques secondes de course élégante, le feu, l'acier et la mort fondirent de nouveau sur le bâtiment central du monastère. Une frappe « chirurgicale », gérée par les ordinateurs de tir, les mêmes que ceux qui équipaient les chasseurs bombardiers de l'US Army. Une frappe capable, à cette distance, de « fixer » sa cible au décimètre près.

Cette fois encore, le guerrier savait ce qu'il faisait. Son but, ouvrir une brèche suffisante dans le manteau supérieur du bunker, enfouir plusieurs mètres sous terre. Pour cela, il tira encore deux missiles. Un à tête explosive, l'autre à tête perforante. Enfin, jugeant son œuvre de destruction suffisante et satisfait d'avoir épargné la majorité des bâtiments, il stoppa ses tirs et remit le Tacom en route. Cap sur le monastère. Le temps pressait pour deux raisons : la police pouvait être alertée et débarquer n'importe quand, et il devait être à Yesilköy à 6 heures. Il était plus de 3 h 30, son blitz sur le QG de Yünet ne faisait que commencer et la route était longue jusqu'à l'aéroport.

Dévalant la petite route défoncée à grande vitesse, le char de guerre tressautait sur les nids-de-poule, malgré ses amortisseurs spéciaux, malgré ses ordinateurs qui « lisaient » le terrain. Quand il ne fut plus qu'à deux cents mètres des murailles, son canon thermique entra en action, projetant son pinceau aveuglant tout droit sur la monumentale double porte du monastère. Mais, déjà très ébranlés par les explosions des missiles, les lourds panneaux tombèrent immédiatement, gonds découpés comme du beurre par le terrible rayon. Bondissant soudainement sur les gravats, le Tacom pénétra en trombe dans la cour et, tout de suite, Bolan vit la silhouette sombre qui se détachait sur l'incendie du bâtiment central. Un homme chaloupant sur ses jambes, un bras arraché, l'autre serrant contre lui un pistolet-mitrailleur au canon tordu. Criant des imprécations au ciel, le type avait le geste brutal et désordonné des fous. Pris de pitié, l'Exécuteur lui expédia une mini-rafale de mitrailleuse frontale et les projectiles de .5,56 abrégèrent les souffrances du flingueur. Et avec cette mort peu glorieuse, l'ex-sergent Miséricorde comprit que, de ce côté, la bataille était finie.

Restait le bunker. D'un coup d'accélérateur, il propulsa le Tacom vers l'ouverture béante creusée dans le sol par les missiles, découvrant un cratère, au fond duquel le béton littéralement fondu ouvrait sa lèvre noire, et une lueur sauvage dansa dans ses prunelles d'acier. Ici s'arrêtait l'œuvre du char de guerre.

Passant du module opérationnel à la cursive, puis à l'espace de vie du van, il ouvrit un compartiment dans la cloison, en sortit son arsenal portable et, refermant le zip de la combinaison noire, il

s'équipa. Un M.P. 5K en sautoir sur la poitrine, un micro-Uzi accroché au flanc, le sinistre Beretta 92F dans son étui de ceinture, le monstrueux AutoMag. 44 Magnum dans le holster d'épaule, le poignard Survival à lame phosphatée dans sa gaine-cuissarde, trois grenades à fragmentation M.26 accrochées aux mousquetons de la taille, et la sangle têtère d'une lunette passive I.L. System autour du cou, pour voir dans le noir absolu. Repassant ensuite dans la coursière, il ouvrit le panneau latéral, prêt à tout.

Mais rien ne se produisit. Le monastère semblait désert, seulement occupé par des morts. Pourtant, Bolan l'avait appris de Bülent le rancunier, le bunker permettait de survivre aux bombardements. Bien sûr le bâtiment central n'était plus qu'une ruine en feu. Laissant sur sa droite les restes d'une cheminée, il s'approcha de la brèche et quand il sauta dedans et qu'il se retrouva dans les décombres de ce qui avait été un sas d'accès, il fut persuadé que Bülent avait dit vrai. Ici, on avait pu survivre aux missiles du char de guerre. Abaisant la lunette I.L. devant ses yeux, il trouva un escalier, le descendit avec précautions, aboutit dans un autre sas, dont l'unique porte avait été tordue par les explosions. M.P. 5K au poing droit et AutoMag dans la gauche, il trouva un couloir, s'y aventura et sa vision enregistra une forte augmentation de luminosité. Relevant la lunette I.L., il comprit qu'une source de lumière fonctionnait encore dans le secteur. Ou une forte batterie, ou un groupe électrogène. Il aperçut un grand battant métallique entrouvert de guingois, devina que la lumière arrivait par là et il faisait encore un pas, quand brusquement et semblant jaillie de nulle part, une ombre se matérialisa dans le couloir. Un homme, braquant sur lui le canon d'un P.M. D'instinct, il lâcha une mini-rafale. Le type fut catapulté en arrière, s'écrasant contre un pilier de béton. Simultanément, une autre silhouette était apparue, arrosant aussitôt le couloir sous un feu nourri. Mais l'Exécuteur avait été plus rapide. Roulant au sol, il s'était mis à l'abri, enfonçant la détente de l'AutoMag. L'explosion de la .44 Magnum fit un boucan d'enfer, et à cinq mètres de là, le rafaleur perdit la moitié de son crâne. Un flot de sang inonda les murs gris, tandis que le bruit d'une cavalcade résonnait dans les profondeurs du bunker.

Pendant ce temps, l'Exécuteur avait de nouveau roulé de côté, se retrouvant devant l'ouverture du large battant métallique. Le temps d'un éclair, il aperçut une pièce brute de béton aménagée en salon, et une table de travail, derrière laquelle une espèce de géant se dressait brusquement en hurlant :

— Yazid !

Puis l'Exécuteur découvrit ce que tenait l'homme dans ses énormes poings. Un shot gun à canon scié. Mais il eut à peine le temps

d'en voir plus. Tel un canon, le fusil tonna, crachant son ouragan de chevrotines. Du béton s'écailla près du crâne de Bolan, des balles de plomb ricochèrent sur l'acier de la porte, zonzonnant sinistrement en allant se perdre plus loin. Mais alors que le guerrier levait son P.M. pour riposter, son pied roula dans un tas de gravats et il trébucha, accompagné par un rire démoniaque et rageur.

— Crève, Fumier !

Puis, comme dans un cauchemar et cherchant son équilibre, Bolan vit nettement l'enfer jaillir pour la deuxième fois du canon du fusil. Un millième de seconde avant que son doigt n'enfonce la détente du M. P 5K.

Yazid Nehri avait eu du mal à faire repartir le groupe électrogène endommagé par les terribles explosions, mais il était content. Tout fonctionnait de nouveau à peu près. Revenant vers le cœur du bunker, il allait passer par la réserve pour s'approvisionner en munitions, quand il entendit la première rafale. Les boyaux soudain noués, il se précipita, oubliant qu'il avait provisoirement laissé son P.M. dans le local technique pour aller chercher des balles. Une seconde, il songea à faire demi-tour, mais il y eut la deuxième rafale, et il se précipita en avant, arrachant d'instinct l'énorme coutelas d'égorgeur de son étui de ceinture. Bondissant par-dessus les gravats avec une étonnante agilité, il entendit le premier coup de fusil, puis aussitôt après le deuxième, suivi d'un rafale d'arme automatique. Fou d'inquiétude, et lame en avant, il plongea dans le couloir, le remonta à toute vitesse, ralentissant à peine à la vue des cadavres. Arrivant dans la zone de lumière, il ralentit instinctivement, ce qui lui sauva probablement la vie.

Il avait aperçu la silhouette. Simples ombres-portées d'une épaule, d'un bras levé, brandissant un P.M. L'ennemi était là. Ombres chinoises de figures théâtrales d'un drame qu'il allait devoir jouer très vite. La clé du succès. Il n'avait que son couteau, et si l'autre réagissait avant lui, il était mort.

Alors, à pas de loup et toujours étonnamment léger sur ses énormes jambes, il se plaqua au mur, gagnant centimètre après centimètre. Dans son énorme poing, le couteau ressemblait à un modeste canif, mais mieux aiguisée que celle d'un rasoir, sa lame pouvait égorger toute une armée de moutons avant de s'émousser. Alors, le cou d'un simple chrétien... immobile à l'angle du mur, l'acier luisant attendait, prêt à fondre sur sa proie. À trois mètres, l'ombre de la grande silhouette noire au P.M. s'était statufiée et le colosse retint son souffle. Puis la silhouette noire se remit en mouvement. Yazid

sourit dans la nuit du couloir, et quand le chrétien passa l'angle du mur, il abattit sa lame, trouvant instantanément la gorge offerte. Il sentit l'acier pénétrer la chair, et forçant sur la lame avec un « han » de bûcheron, il s'avança enfin pour mieux assurer le coup de grâce. D'abord, il fut surpris par la taille de l'ennemi, puis il leva les yeux et il crut être devenu fou.

Jusqu'à la garde, sa lame était bien enfoncée dans le cou de sa victime. Mais ce cou là était celui... de Dogan Yünet ! Dogan Yünet, dont le buste n'était plus qu'un magma sanglant, et dont les gros yeux sans vie derrière les lunettes de myope semblaient exprimer tous les reproches de la Création.

Complètement tétanisé, les doigts paralysés sur le manche du couteau d'égorgeur, Yazid Nehri crut qu'il était mort lui-même. Puis il sentit sa bouche s'ouvrir et un hurlement désespéré monta en lui comme un raz de marée. Au bord de la démence, il ne comprit pas comment son patron mort pouvait ainsi lever son bras. Un bras au bout duquel un énorme automatique venait à sa rencontre. Il ne comprit pas, car tout alla très vite. Le canon du monstrueux pistolet pénétra dans sa bouche toujours ouverte, lui brisa les deux incisives du haut et sans qu'il ait encore vraiment réalisé ce qui se passait, il y eut une épouvantable explosion et il eut l'impression que tout son corps se disloquait.

En fait, seule sa tête avait éclaté. Complètement. Sans souci des hideuses projections qui en résultaient, le guerrier solitaire lâcha la lourde carcasse qu'il avait maintenue jusque-là contre lui, et le corps de Dogan Yünet s'écroula sur le béton couvert de gravats, dans un bruit lourd et flasque à la fois. Quand son crâne éclaté et vomissant heurta le ciment, cela fit un autre bruit. Celui d'une pastèque écrasée.

Ultime son d'un concert tragique, sur fond de mort et de violence.

L'Exécuteur resta là un moment, comme anéanti, considérant, sans plus les voir vraiment, les deux imposantes dépouilles répandues à ses pieds. Et d'étranges pensées, amères comme le fiel, lui venaient à l'esprit.

Une fois devenus cadavres, les plus dangereux criminels semblaient finalement sans grande importance. C'était la vie, c'était la mort.

Puis L'Exécuteur s'en alla. Il était épuisé, mais le dernier acte du drame l'attendait.

ÉPILOGUE

Ce fut comme une espèce de félicité. Leila avait tout juste perçu le frôlement près du lit, et, enlisée dans les limbes frontaliers du sommeil et du réveil, elle se laissa bercer par cet immense soulagement qui montait en elle. Puis le lit grinça légèrement et elle sentit le poids d'un corps enfoncer le matelas tout près de son propre corps. Puis elle sentit la fragrance de la peau qui effleurait la sienne et elle fut si heureuse qu'elle eut envie de crier. Ou de pleurer. Ou les deux à la fois. Doucement, presque peureuse, elle coula une main entre eux et il la saisit dans la sienne. Et de nouveau, Leila eut envie de pleurer. De crier aussi. Puis le désir vint la hanter et elle fit ce qu'elle avait envie de faire. Roulant son corps nu sur celui de l'homme, elle resta ainsi un moment, dégustant l'instant et la fièvre qui montait. Enfin, se redressant et chevauchant l'homme, elle lui fit l'amour. Lentement, savamment, follement.

Quand plus tard son corps cria, elle eut de nouveau envie de crier aussi. Et de pleurer.

Puis le radio-réveil s'alluma. Il était 8 heures. Toujours blottie contre le corps de l'homme, Leila entendit le jingle des informations. Elle se dit qu'elle allait éteindre la radio, n'en eut pas la force, et dut tout écouter. On parla du massacre du *Club's*, on parla de l'insolite et très violente attaque de style commando, qui avait coûté la vie à plusieurs personnes et réduit en ruines une villa-monastère d'Hekimpaça, appartenant à une société étrangère d'import-export. On parla d'un cargo qui avait heurté un quai du port d'Izmir, d'une prochaine conférence mondiale sur le désarmement et, en clôture, on évoqua un étrange assassinat, dans une chambre d'hôtel de Sile, ville balnéaire et sans histoires de la Mer Noire. Un assassinat sans mobile apparent, sur la personne d'un industriel, nommé Amir Haddad. Une balle dans la tête. Comme une exécution.

Alors Leila trouva le courage d'éteindre la radio et, sans ouvrir les yeux, elle demanda :

— C'était lui, le mouchard de la mafia ?

— C'était lui, répondit Bolan d'une voix profonde et un peu lasse. C'est Bülent qui me l'a dit. Il mangeait aux deux râteliers. J'ai eu ses coordonnées par un ami de Washington.

Leila soupira :

— Alors, c'est fini ?

— C'est fini.

Leila se sentit soudain soulagée d'un grand poids. Cette fois, elle n'eut pas envie de crier. Seulement de pleurer. Chagrin et joie mélangés. Mais elle ne pleura pas et, posant ses lèvres au bord des lèvres de l'homme, elle souffla :

— Si tout est fini, alors enfin tu n'es plus qu'à moi.

Mack Bolan ne répondit pas et Leila se tut. Elle était heureuse, il était à elle aujourd'hui, et peut-être encore demain. Juste encore un peu. Avant de repartir pour une nouvelle croisade.